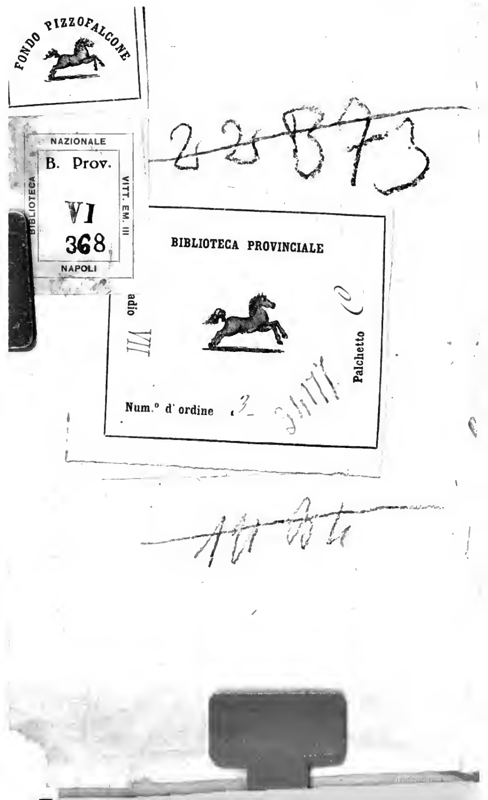
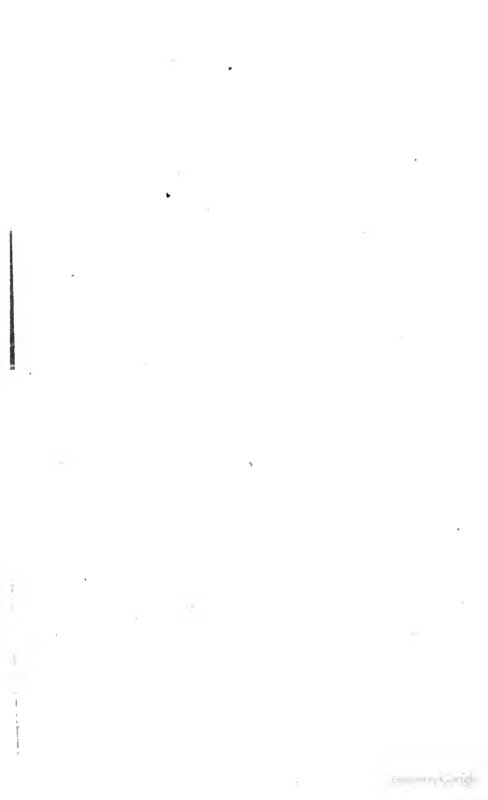




RECHERCHES NOUVELLES

SUR

L'HISTOIRE ANCIENNE.

RECHERCHES NOUVELLES
SUR
L'HISTOIRE ANCIENNE.

IIIᵉ ET DERNIÈRE PARTIE,

Chronologie des *Babyloniens* et des *Égyptiens*.

PAR C.-F. VOLNEY,

Comte et Pair de France, Membre de l'Institut, et Membre honoraire de la Société philosophique de Philadelphie, de la *Société asiatique* de Calcuta, etc.

ÉDITION REVUE ET COMPLÈTE.



PARIS,

Madame veuve COURCIER, Imprimeur-Libraire, quai des Augustins, n° 57.

1814.





TABLE DES CHAPITRES.

Contenus dans la troisième partie des Recherches nouvelles sur l'Histoire ancienne.

ERRATUM.

Page 52, note (2), ancien auteur, *lisez* aucun auteur.

RECHERCHES NOUVELLES

SUR

L'HISTOIRE ANCIENNE.

CHRONOLOGIE DES BABYLONIENS.

LA *chronologie*, c'est-à-dire la succession des faits historiques chez les Babyloniens, a toujours été considérée par les savans critiques, comme l'un des sujets les plus épineux et les plus obscurs de l'histoire ancienne : le lecteur va s'en convaincre par le nombre et la complication des difficultés que nous allons passer en revue ; nous espérons que sa patience trouvera quelqu'indemnité dans la concision de notre travail, dans la clarté, et même dans la nouveauté de nos résultats.

Commençons par la fondation de Babylone dont l'époque divise d'opinion les auteurs anciens, comme nous le dit Quinte-Curce[1] en cette

[1] Quint-Curt., lib. v, cap. I.

phrase : « Babylone fut bâtie par Sémiramis, ou, » comme la plupart le croient, par Bélus, dont » on y voit le palais. »

CHAPITRE PREMIER.

Fondation de Babylone.

EFFECTIVEMENT la première de ces opinions est ou paraît être celle de Ktésias, c'est-à-dire, celle des livres assyriens, dont cet auteur s'autorise, et qui attribuent la fondation de cette grande cité à Sémiramis, avec des détails empreints d'un cachet particulier d'information locale et même officielle : néanmoins le prêtre babylonien Berosse, homme très-instruit, postérieur d'un siècle seulement à Ktésias, ne craignit pas dans son *Histoire des Antiquités chaldaïques*, présentée au roi Antiochus, de démentir l'écrivain grec, et d'assurer que Babylone avait été fondée par Belus, dieu ou roi du pays, bien des siècles avant Sémiramis, et cela en invoquant et citant les traditions et les monumens publics de sa nation. Hérodote de qui nous devions attendre ici quelque lumière, ne nous en fournit aucune; mais un autre historien judicieux et assez souvent bien instruit, Ammien-

Marcellin, qui a pu et dû lire Berosse et Ktésias, semble nous donner le nœud de la question quand il dit [1] : « Sémiramis entoura de murs Babylone; » mais la citadelle avait été bâtie auparavant par » le très-ancien roi Belus. » Ce terme moyen qui concilie les deux avis, se trouve d'ailleurs appuyé par une phrase de Ktésias que l'on n'a pas assez remarquée. Cet historien dit :

« Lorsque Ninus attaqua la Babylonie, la ville » de Babylone *qui existe aujourd'hui*, n'était pas » encore bâtie. » Ces mots *Babylon quæ nunc est*, ne semblent-ils pas indiquer qu'il en existait une autre; et si, comme l'atteste Berosse, l'antique Belus était dès long-tems le dieu tutélaire du pays; si, comme l'on en convient, le nom oriental *Babel*, pour Babylon, signifie la *Porte*, c'est-à-dire, le *palais de Bel* ou *Belus*, il devait exister dès lors une *Babel* ou *Babylone* primitive, que Sémiramis engloba dans ses vastes constructions et qu'elle orna, comme nous le verrons : ainsi ce serait faute d'avoir bien déterminé le sens du mot *fondation*, que les anciens se seraient disputés dans le cas présent comme dans beaucoup d'autres. Prenons de ce mot une idée claire.

En général, ces grandes réunions de maisons que l'on appelle *villes*, ont eu deux manières

[1] Lib. XXIII, pag. 351. *De bello Persico.*

d'être fondées; 1° la première par un concours lent et progressif d'habitans que des motifs de défense commune, de facilité de commerce, d'aisances de la vie ont appelé et fixé autour d'un premier noyau d'habitation : à ce premier genre de ville, l'on ne saurait presque désigner de *fondateur*, ni d'époque de *fondation*.

La seconde manière se fait par un concours subit de colons que leur propre volonté ou celle d'un gouvernement, engagent ou contraignent à bâtir une ville, comme un particulier bâtit une maison : ici appartient et s'applique le nom de *fondation*, parce que la date est aussi précise que le fait est remarquable.

Mais si, comme il est souvent arrivé, le lieu choisi pour une telle *fondation* avait déjà une habitation antérieure, soit village, soit bourgade [1]; si même il y existait déjà une ville du premier genre, c'est-à-dire *sans fondateur connu*, actuellement ruinée par la guerre ou par d'autres accidens, cette seconde fondation pourra devenir un sujet de controverse, parce que l'habitation antérieure suppose une *fondation* originelle, après laquelle il ne doit plus y avoir que *restauration*. Enfin,

---

[1] Par exemple, le fort de Rhacotis où les rois d'Egypte entretenaient une garnison sur le lieu où fut bâtie Alexandrie. *Voyez* Strabon, lib. XVII, pag. 792.

si des princes et des rois avaient, par vanité, fait ou simulé de telles *fondations*, pour donner leur nom à des villes qui déjà avaient un *fondateur connu ;* si les peuples ou leurs agens municipaux avaient, par *adulation*, provoqué de telles fondations fictives, on sent que le mot et la chose seraient tombés dans un désordre assez difficile à éclaircir. Voilà ce qui est arrivé à une foule de villes anciennes, spécialement dans les pays dont nous traitons, dans l'*Asie-Mineure*, la *Mésopotamie*, la *Syrie*, etc., où les géographes trouvent quantité de villes *fondées*, c'est-à-dire, *rebâties*, restaurées par des rois grecs, par des empereurs romains dont elles prirent le nom, quand néanmoins il est certain qu'elles existaient long-tems auparavant, qu'elles avaient par conséquent une *fondation* première, véritable, connue ou inconnue.

Appliquant ce raisonnement à Babylone, nous pensons que Ktésias et les livres perso-assyriens ont eu raison de dire que Sémiramis *fonda* cette grande cité, parce qu'en effet il paraît que cette reine fit bâtir, par les *fondemens*, les murs et les ouvrages gigantesques qui même, dans leur déclin, étonnèrent l'armée d'Alexandre [1]. L'assentiment

---

[1] 330 ans avant notre ère, huit siècles et demi après la fondation.

des meilleurs auteurs, du géographe Strabon entr'autres, qui eut en main toutes les pièces du procès, ne laisse pas de doute à cet égard ; mais d'un autre côté, Berosse nous semble également fondé à soutenir que long-tems avant Sémiramis, il existait une *Babel* ou *Babylone*, c'est-à-dire, un palais, un temple du dieu *Bel*, de qui le pays avait formé son nom *Babylonia*, et dont le temple, selon l'usage de l'ancienne Asie, était le lieu de ralliement, le pélerinage, la métropole de toute la population soumise à ses lois, en même tems que ce temple était l'asile, la forteresse des prêtres de la nation, et le séminaire antique et sans doute originel de ces études astronomiques, de cette astrologie judiciaire qui rendirent ces prêtres si célèbres sous le nom de *Chaldéens*, à une époque dont on ne sait plus mesurer l'antiquité. Ktésias lui-même et ses livres perso-assyriens fournissent un argument à l'appui de cette opinion ; car puisque Ninus, plus de trente ans avant Sémiramis, trouva un peuple *agricole et pacifique*, par conséquent industrieux et riche ; puisqu'il trouva un roi, une cour et plusieurs *bonnes villes*, il existait donc dès lors un *royaume puissant*, un état civilisé et tout ce qui en dépend. Ktésias ne nous donne point les limites de ce royaume ; mais puisque chez les anciens comme chez les modernes, les royaumes réduits en *provinces*, conservaient les limites qu'ils

avaient avant d'être conquis; puisque la *Babylonie*, dès avant les rois perses Darius et Kyrus, nous est dépeinte comme s'étendant du désert de Syrie jusqu'aux monts de la Perse, et du golfe Persique jusqu'au nord du pays [1] d'*Arbèles*, on peut dire que c'étaient là ses limites dès le tems de Ninus ; d'où il résulte que ce royaume avait une surface de trois mille lieues carrées, d'un sol que les anciens comparent, pour la fertilité, à celui de l'Egypte, et qui par conséquent comporte une population probable de près de trois millions d'habitans; enfin, si la nation babylonienne nous est peinte comme divisée de tout temps en quatre *castes*, à la manière de l'Egypte et de l'Inde, division qui elle seule est une preuve de haute antiquité, l'on a le droit de dire que dès avant *Ninus* existait la caste des prêtres chaldéens, semblable en tout à celles des *brahmes* de l'Inde: ce qui suppose tout le système politique indiqué par le récit de nos deux historiens.

Quant à la prétention ultérieure de Berosse qui veut enlever à Sémiramis, reine assyrienne, la construction des *grands ouvrages* de Babylone

---

(1) *Voyez* le récit de Ktésias en Diodore, dont le lecteur trouvera une traduction littérale dans la chronologie d'Hérodote, pag. 97. Comparez aussi Strabon, lib. XVI, au début.

pour la donner à *Nabuchodonosor*, roi chaldéen, nous allons rechercher par la discussion exacte des textes originaux, quel fondement peut avoir cette opinion, et si par un cas naturel, elle n'a pas pour motif l'antipathie nationale d'un Babylonien contre un peuple étranger, oppresseur de son pays, ou la partialité systématique d'un prêtre chaldéen élevé dans l'école réformatrice de *Nabonasar*, ce brûleur des livres historiques des rois qui l'avaient précédé. Ecoutons d'abord le récit des livres assyriens cités par Ktésias, où se trouvent des détails très-intéressans et circonstanciés. Cet historien, à la suite du fragment conservé par Diodore, continue ainsi l'histoire de Ninus et de son épouse [1].

CHAPITRE II.

Récit de Ktésias, système assyrien.

« Après la mort de Ninus, Sémiramis passion-
» née pour tout ce qui respirait la grandeur, et
» jalouse de surpasser la gloire des rois qui l'avaient

[1] Diod. Sicul., lib. II, pag. 120, édit. de Wesseling.

» précédée, conçut le projet de bâtir une ville » extraordinaire dans la Babylonie. Pour cet effet, » elle appela de toutes parts une multitude d'ar- » chitectes et d'artistes en tout genre, et elle pré- » para de grandes sommes d'argent et tous les » matériaux nécessaires ; puis ayant fait dans » l'étendue de son Empire une levée de *deux mil- » lions d'hommes*, elle employa leurs bras à for- » mer l'enceinte de la ville par un mur de 360 » stades de longueur [1], flanqué de beaucoup de » tours, en observant de laisser le cours de l'Eu- » phrate dans le milieu du terrain. Telle fut la » magnificence de son ouvrage, que la largeur des » murs suffisait au passage de six chars, serrés. » Quant à la hauteur, personne ne croira Ktésias » qui lui donne 50 orgyes. Clitarque et les écrivains » qui ont suivi Alexandre, ne la portent qu'à 50 » coudées, ajoutant que leur largeur passait un » peu celle de *deux chars* de front. Ces auteurs » disent que le circuit fut de 365 stades, par la » raison que Sémiramis voulut imiter le *nombre » des jours* de l'année. Ces murs furent faits de » briques crues, liées avec du bitume. Les tours » d'une hauteur et d'une largeur proportionnée, » ne furent qu'au nombre de 250, ce qui pour un

[1] Nous examinerons dans un article séparé la valeur de ces mesures.

» si long espace serait surprenant, si l'on ne re-
» marquait que sur certaines faces, la ville est
» flanquée de marais qui ont dispensé d'ajouter
» d'autres moyens de défense; entre les murs et
» les maisons, l'espace laissé libre, fut large de
» *deux plèthres;* Sémiramis, afin d'accélérer son
» ouvrage, assigna à chacun de ses favoris (ou
» de ses plus dévoués serviteurs) la tâche d'un
» stade, avec tous les moyens nécessaires, en y
» joignant la condition d'avoir achevé dans *un an.*
» Ce premier travail étant fini et approuvé par la
» reine, elle choisit l'endroit où l'Euphrate était
» le plus étroit, et elle y jeta un pont dont la
» longueur fut de cinq stades; par des moyens
» ingénieux on fonda dans le lit du fleuve des
» piles espacées de 12 pieds, dont les pierres
» furent jointes avec de fortes griffes ou agraffes
» de fer, scellées elles-mêmes par du plomb fondu
» qui fut coulé dans leurs mortoises; l'avant bec
» de ces piles eut la forme d'un angle qui, divisant
» l'eau, la fit glisser plus doucement sur ses flancs
» obliques, et modéra ainsi l'effort du courant
» contre l'épaisseur des massifs. Sur ces piles,
» l'on étendit des poutres de cèdres et de cyprès,
» avec de très-grands troncs de palmiers; ce qui
» produisit un pont de trente pieds de large dont
» l'habile mécanisme ne le céda à aucun autre ou-
» vrage de Sémiramis. Cette reine fit ensuite

» construire à grands frais, sur chaque rive du » fleuve, un quai dont le mur eut la même largeur » que celui de la ville, sur une longueur de 160 » stades. En face des deux entrées du pont, elle » fit élever deux châteaux flanqués de tours, d'où » elle pût découvrir toute la ville et se porter, » comme d'un centre, partout où besoin serait; » l'Euphrate traversant la ville du nord au midi, » ces châteaux se trouvèrent l'un au levant, l'autre » au couchant du fleuve. Ces deux ouvrages occa- » sionnèrent des dépenses considérables; car le » château du couchant eut une triple enceinte de » hautes et fortes murailles, dont la première, » construite en briques cuites, eut 60 stades de » pourtour; la seconde, en dedans de celle-ci, » décrivit un cercle de 40 stades: sa muraille eut » 50 orgyes de hauteur sur une largeur de 300 » *briques*, et les tours s'élevèrent jusqu'à 70 or- » gyes. Sur les briques encore crues, on moula » des figures d'animaux de toutes espèces, colo- » rées de manière à représenter la nature vivante. » Enfin une troisième muraille intérieure formant » la citadelle, eut 20 stades de pourtour et sur- » passa le second mur en largeur ou épaisseur et » longueur[1]. Sémiramis exécuta encore un autre

[1] Il y a ici une absurdité évidente. *Le plus petit mur intérieur* plus *long* que *l'extérieur qui l'enveloppe !* Sûrement il faut lire : *surpassa en largeur et hauteur.*

» ouvrage prodigieux : ce fut de creuser dans un
» terrain bas, un grand bassin ou réservoir carré,
» dont la profondeur fut de 35 pieds, et dont
» chaque côté, long de 300 stades, fut revêtu d'un
» mur de briques cuites, liées avec du bitume. Ce
» travail fait, on dériva le fleuve dans ce bassin,
» et aussitôt on se hâta de construire dans son
» lit, mis à sec, un boyau ou galerie couverte
» qui s'étendit de l'un à l'autre château. La voûte
» de ce boyau, formée de briques cuites et de
» bitume, eut quatre coudées d'épaisseur : les
» deux murs qui la soutinrent eurent une épais-
» seur de 20 briques, et sous la courbe intérieure,
» 12 pieds de hauteur : la largeur de ce boyau,
» en dedans, fut de 15 pieds. Tout ce travail fut
» exécuté en sept jours, au bout desquels le fleuve
» étant ramené dans son lit, Sémiramis put passer
» à pied sec par-dessous l'eau, de l'un à l'autre de
» ses châteaux. Elle fit poser aux deux issues de
» cette galerie deux portes d'airain qui ont sub-
» sisté jusqu'au tems des rois de Perse, succes-
» seurs de Kyrus.

» Enfin elle bâtit au milieu de la ville, le temple
» de Jupiter, à qui les Babyloniens donnent le
» nom de Belus. Les historiens n'étant pas d'accord
» sur cet ouvrage, qui d'ailleurs est ruiné, nous
» n'en pouvons rien assurer : seulement il est cer-
» tain qu'il fut excessivement élevé, et que c'est

» par son moyen que les Chaldéens, livrés à
» l'observation des astres, en ont connu exacte-
» ment les *levers* et les *couchers* (Diodore décrit
» ce temple construit en briques et bitume). Au-
» jourd'hui le tems a détruit tous ces ouvrages :
» une partie seulement de cette vaste cité a quel-
» ques maisons habitées ; tout le reste consiste
» en terre que l'on laboure. Il y avait aussi ce
» que l'on appelle *le jardin suspendu ;* mais cet
» ouvrage n'est point de Sémiramis : ce fut un
» certain roi syrien qui, en des tems postérieurs,
» le bâtit pour une de ses concubines née en Perse.
» Cette femme desirant avoir des collines ver-
» doyantes, obtint du roi qu'il fît construire ce
» paysage factice, en imitation des sites naturels
» de la Perse. Chaque côté de ce jardin avait
» quatre plèthres de longueur, etc. »

Tel est le récit de Ktésias ou des livres anciens dont il s'autorise. On peut reprocher à quelques détails une exagération qui atténue la confiance ; mais outre que la limite du possible et du vrai n'est pas aussi facile à tracer ici que l'on a voulu le croire, nous aurons en [illegible] l'occasion, dans un autre article, de prouver q[illegible] l'exagération apparente vient surtout des fausses valeurs que l'on a attribuées aux mesures appelées *stades, plèthres, orgyes, coudées;* en ce moment nous nous bornons à remarquer qu'en général les circonstances

ont une physionomie locale qui donne aux faits principaux un grand caractère de vérité[1], et que, selon les règles de la critique historique, ce récit prouve réellement que c'est à Sémiramis qu'appartient la *fondation* de Babylone dans le sens strict du mot, puisque cette reine créa les ouvrages majeurs qui constituent une cité, ouvrages auxquels Babylone fut uniquement redevable de la

[1] La circonstance des *deux millions* d'ouvriers levés par corvée, suggère une observation : ce fut un spectacle étrange que cette réunion d'hommes divers de couleur de peau, de formes de vêtement, d'habitudes d'actions, de culte, et surtout de langage. Plus de 80 dialectes ont dû se parler dans le vaste empire de Sémiramis. L'Asie retentit des récits de ce fait romanesque, brodé par l'imagination arabe : peut-être a-t-il engendré le conte de la confusion des langues survenue aux constructeurs de la tour de Babel, ainsi que nous l'avons dit, Partie Ire, page 147. Nous ajoutons qu'il est probablement aussi la source de l'origine vicieuse que les Juifs donnent au mot *Babylon*. Selon eux *Babyl* signifie *confusion* : cela ne se trouve dans aucun dictionnaire hébreu, arabe, etc. Mais comme en hébreu le mot *confusio* (*turba mixta hominum*) s'exprime par le mot *arab*, et que les indigènes de Babel étaient des *Arabes*, il est probable que le sens d'un mot a passé à l'autre, surtout quand la loi défendait aux Juifs de prononcer le nom des dieux étrangers, dont Babel était un composé : *Bab-bel*, *palais de Bel*. La ville phénicienne appelée par les Grecs *Bybl-os*, plus ancienne que Sémiramis, s'appelle en langage oriental, *Babel* : dira-t-on qu'il s'y est fait aussi une *confusion* de langues ?

splendeur commerciale et de la force militaire qui l'ont rendue si célèbre.

En récapitulant ces ouvrages, nous en trouvons sept principaux.

1°. Le grand mur d'enceinte et de fortification ayant 360 stades de développement;

2° Un quai élevé sur chaque rive du fleuve;

3° Le pont composé de piles de pierres et de poutres tendues sur ces piles;

4° Deux châteaux placés aux issues du pont;

5° Un vaste bassin ou lac carré de 360 stades sur chaque côté;

6° Un boyau ou galerie par-dessous le fleuve;

7° Le temple de Belus en forme de pyramide, où l'on montait par des rampes.

CHAPITRE III.

Récit de Berosse et de Mégasthènes.
Système Chaldéen.

Il est naturel de croire qu'avant la publication de l'histoire de Ktésias, les Grecs n'avaient que peu ou point de connaissance des ouvrages et du nom de Sémiramis : cet auteur doit donc être considéré comme le chef de l'opinion qui attribue à

cette reine la fondation de Babylone, et cette opinion dut être dominante jusqu'au tems d'Alexandre; mais lorsque la conquête de l'Asie par ce prince, et lorsque sa résidence à Babylone qu'il affectionna, eurent mis les savans grecs en communication avec les prêtres du pays, avec ces *Chaldéens* si renommés pour leurs sciences, on vit s'élever une autre opinion indigène et babylonienne, contraire à celle des Assyriens de Ninive. La première trace se montre dans un fragment de Mégasthènes, historien grec, contemporain de Séleucus-Nicator, roi de Babylone jusqu'en l'année 282 avant Jésus-Christ, lequel envoya Mégasthènes, à titre d'ambassadeur, vers Sandracottus, l'un des rois de l'Inde résidant à Palybothra [1]. Eusèbe dans sa Préparation Evangélique, nous a conservé le passage qui suit. Liv. IX, chap. 41, pag. 457.

« Babylone fut bâtie par Nabuchodonosor: *au* » *commencement* (in principio) *le pays entier* » *était couvert d'eau* et portait le nom de *mer* [2]; » mais le *dieu* Belus *ayant desséché la terre et*

---

[1] Nous retrouvons ce roi dans les listes sanscrites des modernes Indiens, sous le nom de *Tchandra-Goupta*, successeur de *Nanda*.

[2] *Bahr* en arabe, qui signifie à la fois *mer* et *grand fleuve*, toute *grande étendue d'eau*.

» *assigné à chaque élément ses limites*, envi-
» ronna de murs Babylone, puis il disparut [1].
» Dans la suite, l'enceinte qui se distingue par des
» portes d'airain, fut construite par Nabuchodo-
» nosor; elle a subsisté jusqu'au tems des Macé-
» doniens. » Quelques phrases après, Mégasthènes
ajoute :

« Nabuchodonosor devenu roi, entoura dans
» l'espace de *quinze jours*, la ville de Babylone
» d'un triple mur, et fit couler ailleurs les canaux
» appelés *armakale* et *akrakan* qui venaient de
» l'Euphrate; puis en faveur de la ville de *Siparis*,
» il creusa un lac profond de 20 orgyes, ayant
» 40 parasanges de circuit. Il y fit des écluses ou
» vannes, appelées *régulatrices des richesses*,
» pour l'arrosage de leurs champs : il réprima
» aussi les inondations du golfe Persique, en leur
» opposant des digues, et les irruptions des Arabes,
» en construisant la forteresse de *Teredon*. Il
» orna son palais, en élevant un jardin suspendu
» qu'il couvrit d'arbres. »

Très-peu de tems après Mégasthènes, un savant de Babylone, Berosse [2], né de famille sacerdotale,

---

[1] Ce récit a une analogie frappante avec le début de la Genèse.

[2] On dispute sur l'époque de Berosse, et cependant la question nous semble simple aux yeux d'une critique raison-

professa la même opinion; et parce que ses prédictions astrologiques et ses écrits en divers genres le rendirent célèbre au point que les Athéniens lui

---

nable. Tatien l'un des plus savans chrétiens du second siècle de notre ère, parlant de Berosse, lui rend ce témoignage : « Berosse est le plus savant des écrivains (sur l'Asie), et » pour preuve, je citerai la préférence que le roi Juba, lors- » qu'il traite des Assyriens, déclare donner à l'histoire de cet » écrivain qui avait composé deux livres sur les faits et » gestes des Assyriens. » (*Oratio contra Græcos*, p. 293) [*].

Quant à son âge, Tatien dit : « Berosse, prêtre babylonien, » naquit à Babylone sous Alexandre ; il dédia à Antiochus, » troisième depuis ce prince, son histoire divisée en trois » livres, dans laquelle, parlant des actions des rois de Baby- » lone, il en cite un entr'autres appelé *Nabuchodonosor*, etc. »

Maintenant raisonnons : Si Berosse naquit sous Alexandre, il faut entendre Alexandre, roi à Babylone, par conséquent vers l'an 330. Mais le traducteur latin de Tatien s'est permis d'altérer le texte grec en disant : *Berosse fut contemporain d'Alexandre* (Alexandro æqualis, quoique le grec *kata Alexandrôn gegonos* signifie littéralement *né au tems d'Alexandre*). Le Syncelle, selon son usage, avait déjà altéré cette phrase en disant, page 28 : *Berosse, dans son premier livre des Babyloniques, se fait honneur d'avoir vécu sa jeunesse sous Alexandre* (Genestaï tên Élikian), et le traducteur du Syncelle (Goar) l'a encore altéré en disant : *parem se Alexandro jactat.* Enfin ce même Syncelle, toujours incor-

[*] Le témoignage de l'historien Josephe n'est pas moins avantageux à Berosse, et ces autorités sont d'un autre poids que l'opinion de l'auteur superficiel de l'article *Berosse* dans le Dictionnaire des grands Hommes.

érigèrent une statue dont la langue fut d'or, nous pensons que c'est à lui qu'il faut attribuer l'ascendant que cette nouvelle opinion acquit, selon

---

rect, dévie encore plus du sens dans un autre passage, lorsqu'il dit, p. 14: *Berosse, dans ses Antiquités Chaldaïques, rapporte qu'il a fleuri sous Alexandre.*

Faute d'avoir fait ces corrections, plusieurs ont cru que Berosse avait réellement été un homme de 25 à 30 ans sous Alexandre, et alors il leur a été impossible de concilier un passage de Pline qui dit, liv. VII, chap. XI : « Epigènes assure » que les Babyloniens ont des observations de 720 ans de date, » écrites sur des briques cuites; mais *Berosse* et Critodème » réduisent cette durée à 480 ans (selon quelques manuscrits, » et 490 selon d'autres). »

Sur ce passage l'on raisonne et l'on dit : « Puisque Nabo- » nasar (selon Berosse) détruisit tous les monumens histo- » riques antérieurs à son règne, les observations qui le précé- » dèrent ont dû être détruites : celles dont il s'agit ne doivent » donc dater que de l'an premier de Nabonasar qui est l'an 747 » avant notre ère : de 747 ôtez 480 de Berosse, vous avez 268. » Cette année fut la quinzième d'Antiochus-Soter, qui succéda » à Séleucus-Nicator en 282. Mais si *Antiochus - Théos* qui » fut successeur de *Soter* et troisième depuis Alexandre, ne » régna qu'en 262, comment Berosse lui a-t-il dédié son livre? » Nous répondons qu'étant né sous Alexandre vers 330, » Berosse avait eu l'an 268, environ 63 ou 64 ans, ce qui est » un âge convenable, tandis que la chose serait presqu'im- » possible dans l'autre hypothèse où il aurait 85 à 90 ans. Si » l'on préfère la leçon de 490 au lieu de 480, la dédicace » tombera en l'an 258, et Berosse aurait 74 ans, ce qui est

l'expression de Quinte-Curce, *chez la plupart des historiens* (vel ut plerique credidêre).

L'intéressant ouvrage de Berosse, intitulé *Antiquités chaldaïques*, étant perdu, c'est à l'historien juif Flavius Josephus que nous devons les fragmens relatifs à notre question. Voici ses paroles (*Contra App.*, lib. 1, § 19).

« A l'égard de ce que les monumens chaldéens » disent de notre nation, je prendrai à témoin » Berosse, né lui-même Chaldéen, homme très- » connu de tous ceux qui cultivent les lettres, à » cause des écrits qu'en faveur des Grecs il a pu- » bliés dans leur propre idiome, sur l'astronomie » et la philosophie des Chaldéens.

» Berosse donc qui a copié les plus anciennes » histoires chaldéennes, *présente absolument*

» encore possible, mais moins probable, et néanmoins il a » pu dédier son livre à Antiochus-Théos, *prince royal*, en » l'an 268, tout aussi bien qu'à Antiochus-Théos, *roi* en l'an » 258 : ainsi la balance des probabilités est plus favorable à » la leçon 480 : nous ne disons rien des 720 ans d'Epigènes, » parce que l'époque de cet auteur n'est pas connue. Quant à » la correction systématique qui veut ajouter *mille*, et lire » 480 *mille ans*, elle n'est appuyée ni par les manuscrits, ni » par le texte de Pline qui, en concluant que l'usage des » lettres est éternel, a eu en vue leur invention sous *Phoronée* » et sous les plus anciens rois de la Grèce, sans compter que » cet écrivain n'est pas toujours conséquent. »

» *les mêmes récits que Moyse*[1] *sur le déluge,*
» *sur la destruction des hommes qui en ré-*
» *sulta; sur l'arche dans laquelle Noé, père*
» *de notre race, fut sauvé; sur la manière dont*
» *elle aborda aux montagnes d'Arménie; en-*
» *suite il énumère les descendans de Noé; as-*
» *signe le tems de chacun d'eux*, et *arrive* jusqu'à
» Nabopalasar, roi des *Chaldéens* et de *Ba-*
» *bylone.* »

Ici Josephe raconte en détail, d'après Berosse, comment Nabukodonosor, fils de Nabopol-asar, ayant battu le roi d'Egypte *Néchos*, fut tout à coup distrait de ses conquêtes par la mort de son père; comment sur la nouvelle qu'il en reçut, il traversa le désert de Syrie à marches forcées pour se rendre à Babylone; comment investi de l'autorité suprême à *titre d'héritage*, il distribua ses prisonniers syriens, phéniciens et juifs en divers lieux de la Babylonie, pour y être employés à divers ouvrages, et il ajoute comme propres paroles de Berosse[2]:

« Nabukodonosor après avoir enrichi le temple
» de Belus et de quelques autres dieux, après avoir

---

(1) Phrase très-remarquable.

(2) Ces mêmes paroles se retrouvent, à vingt mots près, dans le Syncelle, page 220, et probablement il les a copiées de Josephe.

» *réparé la ville de Babylone qui déjà existait*, » et y avoir ajouté une ville (ou citadelle *neuve*), » voulut empêcher que ceux qui par la suite vou» draient l'assiéger, ne s'y introduisissent en dé» tournant le fleuve : pour cet effet, *il construisit* » *une triple enceinte de murs, tant à la ville* » *extérieure qu'à la ville intérieure*, partie en » briques cuites et bitume, partie en briques seu» lement : lorsqu'il eut bien fortifié la ville, et » qu'il l'eut ornée de portes magnifiques (les » portes d'airain), il bâtit près du palais de son » père un autre palais plus élevé, plus grand et » plus somptueux. Il serait trop long de le décrire ; » il nous suffira de dire que ce grand ouvrage fut » fini en quinze jours : or dans ce palais fut aussi » construit par lui le jardin fameux appelé *jardin* » *suspendu*, pour complaire au desir de son » épouse qui, ayant été élevée dans la *Médie*, » desirait l'aspect d'un *paysage montueux*. »

Voilà, continue Josephe, ce que Berosse dit de Nabukodonosor dont il parle encore beaucoup dans son troisième livre des *Antiquités Chaldéennes*, où il réprimande les historiens grecs, *qui croient futilement* que Babylone a été *construite par l'assyrienne Sémiramis*, et qui ont *écrit faussement* que c'est elle qui a élevé *tous* les ouvrages merveilleux de cette grande cité.

Maintenant scrutons ce récit : à ne juger que par

ces derniers mots (qui ont écrit faussement), Berosse semblerait avoir donné un démenti absolu à tout ce que Ktésias raconte de Sémiramis; mais il faut observer que ce n'est plus ici le texte de Berosse; c'est Josephe qui parle et qui raisonne sur quelques passages que nous n'avons pas; en outre lors même que ce serait Berosse, nous aurions à lui opposer son propre texte antérieur où il dit : *Nabukodonosor enrichit le temple de Belus et de quelques autres dieux.* S'il ne fit que *les enrichir*, ils existaient donc déjà : s'il les eût bâtis, Berosse n'eût pas manqué de le dire. *Nabukodonosor ayant réparé la ville qui existait déjà :* voilà une phrase toute à l'avantage de Ktésias : La ville ne devait son existence qu'à ses murs; Nabukodonosor les *répara*, parce qu'étant bâtis depuis près de 600 ans, ils avaient subi des dégradations. Enfin dire comme Berosse qu'il est faux que Sémiramis ait bâti tous les ouvrages merveilleux de Babylone, n'est pas dire qu'elle n'en ait bâti aucun; l'honneur de la fondation lui reste, et c'est Mégasthènes qui se trouve ici convaincu d'erreur, lorsqu'il a dit : *Babylone fut bâtie par Nabukodonosor. L'enceinte qui se distingue par des portes d'airain, fut construite par ce même prince.* Il est bien vrai que les portes d'airain furent posées par ce prince qui y employa entr'autres l'airain enlevé au temple de Jérusalem. Mais le mur exis-

tait, Nabukodonosor ne fit que le réparer, et c'est sans doute cette association des portes posées et des murs restaurés qui a trompé Mégasthènes. Poursuivons.

« Nabukodonosor pour empêcher que l'ennemi, » en cas de siége, ne s'introduisît dans la ville » en *dérivant* le fleuve. »

Le moyen de dériver existait donc aussi, et il suppose la construction du grand bassin de Sémiramis (1).

« Nabukodonosor fit construire une *triple* en- » ceinte tant à la ville *intérieure* qu'à la ville *ex-* » *térieure.* »

A une ville comme Babylone, de plus de 24 mille toises de circuit, supposer une *triple* enceinte est une absurdité dont aucun écrivain n'a parlé : il y a certainement ici altération dans le texte. Ktésias nous a dit que Sémiramis bâtit deux châteaux-forts

---

(1) Mégasthènes appelle ce canal de dérivation, *arma kalé;* Pline l'appelle *amalchar*, et dit que ce mot signifie *fleuve royal* en langue chaldéenne : nous disons qu'en cette langue *fleuve royal* se dit *nahr-maleka* qui ne ressemble en rien à *am-al-char*, mais assez bien à *ar-makalé* que les copistes ont altéré en oubliant l'*n* dans *nar*, et en invertissant μακαλε pour μαλακε : nahr-malake : l'am-al-char de Pline est un mot arabe signifiant *mère de l'abondance*, de *la richesse*, *om-el-chair.* Quant à nahr-malake, il signifie aussi *fleuve de la reine* et se rapporte fort bien à Sémiramis.

ou citadelles, l'un à l'est, l'autre à l'ouest du fleuve, et que le château du couchant eut une *triple* enceinte ; ce doit être là l'objet désigné par Berosse : il aura donné le nom de *ville* à ces deux forteresses, et il aura appelé *extérieure* celle située à l'ouest de l'Euphrate [1], parce que se trouvant dans le *désert arabe*, elle était réellement en dehors de la Babylonie propre ; tandis que le château de *l'est*, situé dans l'île formée par l'Euphrate et le Tigre, était placé dans l'*intérieur* du pays. Admettant ces châteaux construits par Sémiramis près de six siècles auparavant, leurs murs devaient être d'autant plus ruinés, que les rois de Ninive, inquiets et jaloux, dûrent négliger ces moyens de défense d'une grande cité mécontente : Nabukodonosor dut *réparer* les murs de la grande enceinte ; et il put ajouter une *triple* muraille au château de *l'est* qui n'avait qu'un mur. Berosse ainsi expliqué, semblerait prétendre que Nabukodonosor les bâtit de fond en comble ; mais s'il eut pour objet d'opposer un obstacle à un ennemi déjà introduit, la prudente Sémiramis n'a pu manquer d'avoir la même idée.

Enfin Berosse dit que Nabukodonosor se construisit un palais plus grand, plus somptueux que celui de son père ; que dans ce château fut élevé

---

(1) *Voyez* le plan de Babylone, chap. VII.

le fameux *jardin suspendu*, et que tout ce travail ne dura que quinze jours. Ktésias est d'accord pour l'ouvrage ; mais quant au tems, Mégasthènes prétend que ce fut *Babylone même que Nabukodonosor entoura d'un triple mur dans l'espace de quinze jours.* On aperçoit ici une confusion évidente faite par cet écrivain, qui applique à la ville ce que Berosse entend du château, et cet exemple nous montre la probabilité d'une confusion inverse, mais du même genre, faite soit par Josephe, soit par Berosse même, ou par ses copistes.

En résumant cet article, il nous semble que les ouvrages réels de Nabukodonosor sont,

1°. Le palais du jardin suspendu, qui ne lui est contesté par personne ;

2° La forteresse de Teredon ;

3° Les écluses et les digues contre les reflux du golfe Persique ;

4° Le bassin et les vannes en faveur de la ville de Siparis ;

5° La réparation des murs de la grande enceinte de Babylone ;

6° L'application des portes d'airain à ces murs ;

7° La réparation du château à triple enceinte, et la reconstruction du château de l'est sur pareil plan.

Il reste toujours à Sémiramis,

1° La construction première et fondamentale du grand mur de 360 stades;

2°. Le quai le long de l'Euphrate;

3° Le boyau ou galerie sous-fluviale;

4° Les deux châteaux aux issues de cette galerie et du pont;

5° Le grand bassin de dérivation;

6° Enfin la tour ou pyramide du temple de Belus.

CHAPITRE IV.

Autorités respectives de Berosse et de Ktésias, comparées et appréciées.

DANS le conflit de Berosse et de Ktésias, tel que nous le voyons, une difficulté se présente. Comment concevoir, pourra-t-on dire, qu'un indigène babylonien, qu'un prêtre chaldéen ait eu sur la fondation de sa métropole, des notions moins exactes que des étrangers perses, mèdes ou assyriens, de qui Ktésias a emprunté ses documens? Deux considérations nous rendent ceci très-concevable.

La première est que, relativement aux Babyloniens, les Ninivites étaient des usurpateurs dont

le joug dut être odieux et pesant; Sémiramis dut personnellement laisser une mémoire flétrie par l'assassinat du roi son époux, par la publicité de ses débauches, par les vexations de ses immenses travaux; et l'opinion put lui refuser *les honneurs de la fondation*, ne fût-ce que par respect pour le dieu Belus, à qui les traditions attribuaient toute l'organisation du pays.

La seconde est que le roi babylonien *Nabon-Asar ayant supprimé tous les actes de ses prédécesseurs, afin que désormais la liste des rois de Babylone commençât par lui*, il ne dut rester en cette ville et dans ce pays aucune *archive ancienne, aucun document* officiel sur la fondation par Sémiramis. Dès-lors Berosse n'a dû avoir aucun moyen national de remonter historiquement au-delà du règne de Nabonasar, c'est-à-dire au-delà de l'an 747; et voilà pourquoi les observations recueillies par Berosse, ainsi que Pline nous l'apprend, ne remontaient qu'à 480 ans (voyez la note page 18) avant la publication de son livre, en l'an 268; en effet, ajoutez 268 à 480, vous arrivez juste à l'année 747, première de Nabonasar. Il était politiquement interdit à Berosse de connaître rien au-delà, comme il fut interdit aux écrivains perses depuis *Ardeschir*, de connaître le vrai tems et le vrai nombre des rois écoulés entre Alexandre et ce prince.

Par inverse, nous trouvons à l'avantage de Ktésias une circonstance qui nous avait d'abord échappé, et que l'équité nous fait un devoir de rétablir ici. Cette circonstance nous est fournie par un passage du livre d'Esdras, dont la conséquence est que les archives citées par Ktésias comme la source où il puisa, furent réellement des *archives assyriennes*, soit en original, soit traduites par les Perses : voici le passage d'Esdras.

« Aux jours d'Artahshatah (au tems de Smerdis) » les Samaritains voulant empêcher les Juifs de » rebâtir le temple, écrivirent au roi la lettre sui- » vante, en langue araméenne ou syriaque. »

« Qu'il vous soit connu que les Juifs renvoyés » par le roi (Kyrus) à Jérusalem, veulent main- » tenant en rebâtir les murs; et que le roi sache » qu'au cas où les Juifs rebâtiront cette ville, » de tout tems rebelle, elle refusera le tribut : » nous, serviteurs du roi, qui avons *mangé le* » *sel* et *le pain* de sa maison, nous l'en aver- » tissons et vous supplions de faire rechercher » dans le *livre* de vos pères (parce que) vous » trouverez dans *le livre des histoires*, que cette » ville est de tout tems une ville rebelle, enne- » mie des rois, en révolte dès les tems les plus » anciens ; c'est pour cela qu'elle a été détruite. »

Or voici la réponse que fit le roi :

« L'extrait (ou plutôt la traduction) de la lettre

» que vous m'avez envoyée a été lu devant moi: » j'ai ordonné, l'on a cherché et l'on a trouvé » que cette ville, dès les tems anciens, s'est éle- » vée contre les rois; qu'elle a été un siége de » révolte; qu'il y a eu dans Jérusalem des rois » puissans qui ont dominé sur tout le pays de » l'Euphrate, et que le tribut royal leur était » payé. »

Maintenant nous disons que ces *rois puissans de Jérusalem qui ont dominé jusqu'à l'Euphrate* ne peuvent s'entendre que de David et de Salomon, qui effectivement y dominèrent et y levèrent des tributs pendant 50 ou 60 ans. Après Salomon, le royaume s'étant divisé en deux petits états, les roitelets de Samarie et de Jérusalem, non-seulement ne perçurent plus le tribut, mais souvent y furent assujétis. Or du tems de David et de Salomon, c'est-à-dire depuis l'an 1040 jusque vers l'an 980 avant notre ère, les Perses et les Mèdes assujétis aux Assyriens de Ninive, gouvernés par les satrapes du *grand roi* et séparés de l'Euphrate par toute la Babylonie et la Mésopotamie, n'avaient ni moyens de communication, ni intérêt de savoir ce qui se passait en Syrie : ils ne devaient pas même avoir la faculté de tenir des registres, des *archives royales*, tels qu'on nous les désigne : les livres cités par Smerdis ne sont donc ni mèdes, ni

perses; ils ne sauraient même être babyloniens, puisqu'ils précèdent l'époque de Nabonasar, qui les brûla tous : par conséquent ils ne peuvent être qu'*assyriens-ninivites*. Objectera-t-on que *Sardanapal ayant brûlé son palais*, les archives royales ont dû y périr ? Cette conséquence n'est pas de rigueur, surtout si l'on se rappelle que le *séraï* des rois de Ninive *fut une maison mystérieuse de plaisir dont furent écartées les affaires :* par conséquent la chancellerie, qui exige l'accès de beaucoup de monde, dut naturellement être placée ailleurs: dans tous les cas, nous avons ici la preuve positive qu'au tems de Smerdis il existait en Perse des *livres officiels* où se trouvaient consignés des événemens antérieurs de plus de 500 ans, c'est-à-dire d'une époque où il n'existait ni royauté, ni chancellerie royale chez les Mèdes et chez les Perses; d'où il suit que ces livres furent *assyriens-ninivites*, soit en original, soit en extrait (comme nos chroniques juives) soit encore en traduction mède, que les rois de ce peuple qui se dirent les *héritiers des Assyriens* auraient fait faire pour leur instruction. Une telle traduction dans l'idiome *zend*, qui diffère de l'assyrien, expliquerait comment il a pu s'y introduire diverses altérations : d'ailleurs il est remarquable qu'au chapitre VI du même Ezdras, livre I, à l'occasion d'une pétition des Juifs, le

roi Darius ayant fait chercher l'édit de Kyrus dans les archives, il est dit : « Sur l'ordre de Darius » l'on chercha dans la *maison des livres* (la bi- » bliothèque) qui est jointe au garde-meuble et au » trésor à Babylone, et l'on trouva dans le châ- » teau (ou palais) au pays des Mèdes (à Ekbatane) » un rouleau écrit ainsi : *L'an du règne de » Kyrus, etc., etc.* »

Ainsi *l'on chercha à Babylone dans les archives et l'on n'y trouva rien;* mais l'on trouva à *Ekbatane :* n'est-il pas probable que ce fut là aussi que l'on trouva le livre cité par Smerdis; et alors n'avons-nous pas une sorte de preuve que les monumens assyriens avaient été recueillis par Deïokès ou par ses successeurs qui résidèrent à Ekbatane?

En raisonnant sur ces faits, nous pensons y découvrir l'existence de deux systèmes chronologiques en opposition dès avant Kyrus au sujet de Babylone. L'un, *le système assyrien* qui nous est transmis par Ktésias, et qui paraît avoir dominé jusqu'à la chute de l'Empire Perse; l'autre, le *système chaldéen* concentré d'abord en Babylonie, mais qui par suite de la conquête d'Alexandre et du séjour des rois macédoniens en Chaldée, obtint une préférence qu'il dut en partie aux talens et aux ouvrages de Berosse dans l'idiome des Grecs, et en partie à la difficulté extrême de la

langue *zend*, et à la destruction de ses livres occasionnée par les guerres des Macédoniens et des Perses.

CHAPITRE V.

Récit d'Hérodote.

Actuellement consultons Hérodote et voyons quels éclaircissemens il nous donnera dans ce débat.

Cet écrivain, vers la fin de son premier livre, arrivant à la guerre de Kyrus contre Babylone, nous donne selon sa coutume d'assez grands détails sur le climat, les productions et les mœurs du pays. Quant aux faits historiques il est plus concis qu'à son ordinaire, et ce laconisme nous devient un motif de peser ses paroles avec plus de soin.

« L'Assyrie, dit-il, a plusieurs grandes villes; » mais la plus célèbre et la plus forte est Baby- » lone, qui après la subversion de Ninive devint » la capitale des Assyriens. »

Ici Hérodote décrit l'enceinte carrée de Babylone, les dimensions de ses murs, la direction des rues, le palais du roi et le temple de *Ioupiter-Belus qui*, dit-il, *subsiste encore.* « *Les Chal-*

» *déens, qui sont les prêtres de ce dieu, as-*
» *surent qu'il vient en personne dans la cha-*
» *pelle à un certain jour de l'année, et qu'il*
» *se repose sur le lit qui lui est préparé où*
» *l'on a placé une femme du pays.... Il y*
» *avait autrefois dans le sanctuaire une statue*
» *d'or massif haute de douze coudées; mais je*
» *ne l'ai point vue : le roi Xercès l'avait en-*
» *levée après avoir fait tuer le prêtre qui s'y*
» *opposait.* »

Ces mots *je ne l'ai point vue*, montrent clairement qu'Hérodote parle ici en *témoin oculaire*; qu'il a *conversé avec les prêtres chaldéens*; qu'il a puisé tous ses renseignemens sur les lieux; par conséquent nous avons lieu de penser qu'il a suivi le *système chaldéen* comme Berosse, et non pas le *système assyrien* comme Ktésias. Nous verrons l'importance de cette distinction pour apprécier ses récits. Il continue, § 184 : « Babylone
» a eu beaucoup d'autres rois dont je parlerai dans
» mon Histoire d'Assyrie; ce sont eux qui ont
» plus amplement orné ses murs et ses temples :
» parmi ces princes on compte deux reines : la
» première s'appelait Sémiramis. Elle fit faire ces
» digues remarquables qui retiennent l'Euphrate
» dans son lit et qui préservent la plaine de la
» stagnation malfaisante des eaux après les dé-
» bordemens. »

§ 185. « La seconde reine nommée Nitokris, » fut une femme plus prudente que la première; » elle fit faire divers ouvrages, etc. (nous en par» lerons bientôt). Ce fut contre le fils de cette » reine que Kyrus conduisit ses troupes : il était » roi d'Assyrie et s'appelait *Labynet*, comme » son père. »

Ici nous avons une date connue d'où nous pouvons partir pour dresser nos calculs; nous savons par Berosse et par la *liste officielle* dite *Kanon* astronomique de *Ptolomée*, que le roi de Babylone détrôné par Kyrus le fut en l'an 539; qu'il avait régné 17 ans; par conséquent il avait monté sur le trône l'an 555. Selon Berosse et Mégasthènes, il n'était pas le fils des trois princes qui l'avaient précédé; il ne put donc être fils que de *Nabu-kodn-asar*, mort en l'an 565. Berosse le nomme *Nabonid*, qui ne diffère de *Labunet* que par la permutation naturelle de l'*N* en *L* et du *d* en *t*. Ce Nabonid semblerait même être une forme grecque employée par *Berosse* pour signifier *fils de Nabu* ou de *Naboun*. Alors Nitokris, mère de *Labynet-Nabonide*, se trouve être l'épouse de Nabu-kodn-osor qui, selon l'usage du pays, dut avoir plusieurs femmes. Et nous avons une date du règne ou plutôt de la régence de cette princesse dans cette autre phrase d'Hérodote.

§ 185. « Nitokris ayant remarqué que les

» Mèdes déjà puissans, ne cessaient de s'agrandir, » et qu'entr'autres villes, ils avaient pris Ninive, » elle se fortifia, etc. » Nous sommes certains, 1° que les Mèdes prirent Ninive sous Kyaxar en l'an 597; 2° que Nabukodnosor régnait déjà à Babylone depuis l'an 604, c'est-à-dire, depuis huit ans, et qu'il y régna 43 ans jusqu'à l'an 565. Nitokris n'a donc pu être une reine en titre, une reine *indépendante;* et il est démontré qu'Hérodote appelle improprement *règne* ce qui n'a été qu'une *régence* confiée par Nabukodnosor, seul roi que Berosse et le Kanon officiel admettent dans la liste. Cette régence trouve des motifs probables dans les longues absences que fit Nabukodnosor pour subjuguer Tyr et Jérusalem: les siéges de ces deux villes coïncident très-bien à la date que donne Hérodote (596), puisqu'ils occupèrent le roi de Babylone pendant 13 ans, depuis 598 jusqu'en 586.

CHAPITRE VI.

Résultat.

HÉRODOTE attribue cinq grands ouvrages à Nitokris.

« 1°. Elle fit creuser au-dessus de Babylone,

» à l'Euphrate, un nouveau lit qui rendit son » cours si tortueux, que les navigateurs passaient » trois fois de suite en trois jours près du bourg » d'Arderica. Ce travail eut pour objet spécial » d'arrêter les Mèdes.

» 2°. Elle fit construire dans la ville et des deux » côtés de la rivière, un quai en briques.

» 3°. Elle établit dans le lit du fleuve mis à sec, » des piles de pont sur lesquelles on plaçait pen- » dant le jour des madriers que l'on retirait le soir, » pour empêcher les habitans d'une rive d'aller » voler ceux de l'autre.

» 4°. Elle fit creuser un vaste lac de 420 stades » de circuit, pour y dériver les eaux du fleuve » dans les débordemens. (Cela dut lui servir pour » fonder le pont.)

» 5°. Avec les terres tirées de ce lac, elle » éleva une digue prodigieuse pour contenir » l'Euphrate. »

Aucun de ces travaux n'est attribué par Berosse à Nabukodn-osor ; mais plusieurs semblent se confondre avec ceux de Sémiramis.

En se rappelant que Nabukodnosor épousa du vivant de son père une fille du roi mède Kyaxar (vers l'an 606), on peut se demander si cette princesse, nommée *Aroïté*, fut la même que Nitokris ; cela ne serait pas impossible, quoique peu probable au premier aspect. Kyaxar, comme

tous les rois d'alors, avait plusieurs femmes. Aroïté a pu naître d'une autre mère que de celle d'Astyag, héritier de Kyaxar; et selon les mœurs des *harem*, ces mères rivales les auront élevés dans une mutuelle antipathie : Aroïté devenue épouse de Nabukodnosor, aura pu redouter, haïr Astyag avec d'autant plus de force, qu'elle aura mieux connu son ambition et ses perfidies. Ce serait pour elle qu'aurait été construit le *jardin suspendu*.

Mais alors pourquoi son fils Labynet ne fut-il pas héritier de Nabukodnosor au lieu d'Evil-Merodak qui ne nous est point représenté comme un fils aîné, ni comme un homme âgé ? Ces incidens domestiques ne sont point expliqués par les auteurs, et l'on n'a pas le droit d'y suppléer. Berosse même ajoute à l'embarras quand il dit que les conjurés qui tuèrent *Labo-*[1]*-roso-achod*, élurent à sa place un *certain Babylonien* appelé *Nabonides ;* comment omet-il de dire qu'il fut fils du grand Nabu-kodn-osor ?

Quoiqu'il en soit des circonstances, il suffit à la chronologie que l'époque de Nitokris soit connue et déterminée. Supposons que la régence date de l'an 595, premier d'Astyag, et partons de là pour cal-

[1] Ici *Labo* se trouve écrit au lieu de *Nabo*, comme *Labynet* au lieu de *Nabunet*.

culer l'époque de Sémiramis. Hérodote dit qu'elle précéda Nitokris de *cinq générations :* ce vague de mots *cinq générations*, est remarquable ; il faut qu'Hérodote ait ici manqué de date fixe, de nombre précis. Si nous évaluons les générations selon son système, c'est-à-dire à 3 pour 100 ans, les *cinq* générations nous donnent 166 ans qui, ajoutés à 595, placent Sémiramis vers l'an 761, quatorze ans avant *Naboun-asar*, et quarante-cinq ans avant la ruine de Ninive, par *Belesis* et *Arbak.* Cette date dont aucun autre écrivain n'a fait mention pour Sémiramis, a beaucoup embarrassé les chronologistes ; les uns ont supposé qu'il y avait erreur de copiste dans le nombre *cinq*, et qu'il fallait lire *quinze.* Les quinze générations vaudraient alors dans le système grec 500 ans, et Sémiramis, dans nos calculs, serait placée vers l'an 1100 ou 1095 ; ce qui produit 100 ans de différence avec la date que nous avons trouvée par un autre calcul d'Hérodote être l'an 1195 (1). D'autres critiques ont pensé que c'était une Sémiramis IIe du nom, et quelques-uns en ont même fait l'épouse de Nabon-asar ; mais l'on voit que l'avénement de ce prince, en 747, est postérieur de 14 ou 15 ans à la date donnée par Hérodote (761), et de plus, la supposition est sans autorité.

(1) *Voyez* Chronologie d'Hérodote, page 277 et suivantes.

Après avoir réfléchi sur certaines circonstances du récit d'Hérodote, nous avons cru découvrir à cette difficulté, une solution plus simple et plus vraie. Le lecteur n'a pas oublié que cet *historien-voyageur* consulta les prêtres de Babylone, les *Chaldéens* desservant le temple de Belus; par conséquent les notions qu'il en reçut furent conformes au *système chaldéen*, tel que Berosse nous l'expose. Or dans ce système, le roi chaldéen Nabonasar était le premier roi de Babylone; aucun autre n'était connu ou censé avoir existé avant lui. Néanmoins comme le règne de Sémiramis était trop notoire dans Babylone, où ses ouvrages étaient des témoins vivans[1], le nom de cette reine ne put être entièrement supprimé; seulement il se trouva précéder immédiatement *Nabon-asar*, sans supposer de lacune, précisément comme il est arrivé chez les Perses par la suppression qu'*Ardeschir* fit d'un grand nombre de règnes entre celui d'Alexandre et le sien. Hérodote a donc été nécessairement induit en erreur par les *Chaldéens;* et comment l'eût-il évitée, lorsque Berosse lui-même l'a commise, soit de bonne foi, soit de dessein prémédité, par un effet de cet esprit *brah-*

---

[1] Entr'autres, l'une des portes de la ville portait le nom de cette reine. *Voyez* Rennel, Geog. system. of Herodotus, sect. XIV.

minique, c'est-à-dire *mystérieux* et *dissimulé*, qui caractérise les prêtres anciens. Par la suite, Hérodote confrontant cette donnée aux calculs qu'il avait reçus à Memphis et à *Ekbatanes*, *des savans perses et égyptiens*[1], dut éprouver beaucoup d'embarras; mais subjugué par l'autorité, il écrivit d'abord, selon son usage, sans se faire garant, et il nous en avertit par ces mots : *Voilà ce que les Chaldéens racontent du dieu Bel; cela ne me paraît pas croyable, mais ils l'assurent.*

Si notre explication est juste, la Sémiramis d'Hérodote n'est pas autre que celle de Ktésias, la fondatrice de Babylone, et nous trouvons plusieurs appuis à cette assertion.

1°. Le silence absolu de tous les anciens sur une Sémiramis II placée à la date que donne Hérodote.

2°. Un passage d'Etienne de Bysance, qui dit : « Babylone n'a pas été bâtie par Sémiramis, » comme le dit Hérodote. »

Hérodote ne parle qu'une seule fois de Sémiramis, *qui éleva les digues remarquables auxquelles Babylone dut l'assainissement de son terrain.* Etienne de Bysance a donc considéré cette Sémiramis comme la *fondatrice* dont parle Ktésias.

---

(1) *Voyez* liv. II, § XCIX et suiv., et liv. I, § I.

3°. En parlant de Babylone, Hérodote dit ailleurs : « Après la subversion de Ninive (en 717 » sous Sardana-pal) Babylone devint la capitale » des rois assyriens. » Ne semble-t-il pas croire que Babylone n'eut de rois que depuis cette époque très-voisine de Nabon-asar mort en 733?

4°. Ensuite après avoir parlé de ce que firent à Babylone les rois Darius et Xercès, il ajoute :

« Cette ville a eu *plusieurs* autres rois; ce » sont eux qui ont *plus amplement orné ses* » *murs et ses temples.* » Ces derniers mots font allusion aux portes d'airain posées par Nabukodnosor, et à ses *dépouilles opimes* mentionnées par Berosse; mais en même tems elles impliquent *la construction des murs comme antérieure et déjà faite* [1]. Hérodote poursuit :

« Parmi ces rois l'on compte deux femmes: » la première, nommée *Sémiramis*, vécut *cinq* » *générations* avant la seconde. »

Remarquez qu'Hérodote n'a pas dit *cinq* règnes: il y eût eu contradiction avec l'autre phrase, *Babylone a eu plusieurs autres rois.* Le mot *plu-*

[1] La traduction française de Larcher porte : « Ce sont » eux qui l'ont environnée de murailles et qui l'ont embellie » par les temples qu'ils y ont élevés. » Cette périphrase dénature matériellement le texte : *muros ampliùs ornaverunt et templa.* Cette traduction est pleine d'altérations semblables, et l'on peut assurer qu'Hérodote est *à traduire en français.*

sieurs cadre bien avec le nombre du *kanon de Ptolomée*, qui compte 21 règnes depuis Nabonasar jusqu'à Kyrus; mais si Hérodote eût connu ceux qui s'écoulèrent entre Sémiramis et Nabonasar, dans un espace de plus de 440 ans, se fût-il contenté du mot *plusieurs?* Il a donc ignoré ceux-là.

5°. Enfin si notre explication est fausse, n'est-il pas bien singulier de voir le calcul chaldéen d'Hérodote donner 14 ans de règne à Sémiramis (de 761 à 747), précisément comme nous l'avons trouvé ci-dessus par le calcul des Assyriens?

Il est probable que lorsque cet historien voulut rédiger son Histoire d'Assyrie, il s'aperçut de la lacune du système chaldéen; de sa discordance avec le système ninivite; que cette difficulté devint pour lui un motif de dégoût, un obstacle radical à la publication de son livre; en même tems que cette erreur glissée dans l'ouvrage qui nous reste, a dû être l'un des argumens efficaces dont se servit Ktésias pour l'attaquer et le discréditer. Il nous reste deux mots à dire sur les ouvrages de Nitokris. (Voyez page 35 ci-dessus.)

Les *trois grands détours de l'Euphrate* paraissent lui appartenir sans opposition, mais son pont ressemble beaucoup à celui de Sémiramis. Ne peut-on pas croire que Nitokris l'aura trouvé très-dégradé et qu'elle l'aura réparé et orné?

La dérivation du fleuve et le creusement du grand réservoir ou lac sont des annexes du pont que Sémiramis dispute également. Ce ne fut probablement qu'imitation et répétition de la part de Nitokris.

De toutes ces discussions il résulte assez clairement, d'une part, que les ouvrages fondamentaux de Babylone appartiennent réellement à Sémiramis, et que les livres assyriens à cet égard ont été mieux instruits et plus fidèles que ceux des Chaldéens; mais d'autre part il semble également vrai de dire que long-tems avant cette reine il existait au même local un temple très-célèbre du dieu Bel; et parce que les anciens temples en général étaient fortifiés pour la sûreté des prêtres, et qu'à raison des pélerinages dont ils étaient le but, leur voisinage était très-habité, il y a tout lieu de croire qu'il exista une ville de *Babel* ou Babylon, antérieure à celle de Sémiramis; et à cet égard l'assertion de Berosse et de Mégasthènes est confirmée par d'autres témoignages positifs et par divers raisonnemens d'induction.

Diodore de Sicile [1], en parlant des grands et nombreux ouvrages que Sésostris, au retour de ses conquêtes, fit exécuter par les captifs des peuples qu'il avait vaincus, s'autorise des livres

[1] Liv. 1, pag. 66, édit. de Wesseling.

et des monumens égyptiens, pour nous apprendre « qu'un certain nombre de prisonniers amenés » de la Babylonie ne put supporter patiemment » la dureté des travaux, et qu'étant parvenus à » s'échapper ils s'emparèrent d'un lieu très-fort » situé au bord du Nil; que de cet asile ils firent » dans le voisinage des excursions et des pillages » pour subsister, jusqu'à ce qu'une amnistie leur » ayant été offerte ou accordée, ils donnèrent le » nom de *Babylon* au local choisi par eux pour » y habiter. »

Or si, comme les chronologistes en sont d'accord, sur la foi d'Hérodote, le roi égyptien Sésostris revint de ses conquêtes vers l'an 1348 avant J.-C., il s'ensuit qu'il existait des *Babyloniens*, et par conséquent une *Babel* dès cette époque, plus de 150 ans avant Sémiramis. Diodore ajoute immédiatement cette observation remarquable :

« Je n'ignore pas que Ktésias de Knide donne » une autre origine à plusieurs des villes d'Égypte » qui ont des noms étrangers, lorsqu'il dit qu'un » certain nombre de gens de guerre venus en » Égypte, à la suite de Sémiramis, y bâtirent des » villes qu'ils appelèrent du nom de leur patrie. »

Dans cette opinion de Ktésias nous trouvons deux invraisemblances choquantes. 1°. Comment Babylone, à peine bâtie par Sémiramis, à peine

ayant un premier noyau d'habitans en sa vaste enceinte, eût-elle pu fournir une colonie ? et comment ces colons, tous nés hors de Babylone, auraient-ils appelé *patrie* un lieu auquel ils étaient étrangers ?

2°. Comment les Égyptiens, après le passage supposé de Sémiramis, qui dut être de courte durée, auraient-ils laissé parmi eux des étrangers faibles, sans appui et qui leur étaient odieux par principe de religion et de politique ? L'origine de ces villes étrangères attribuée aux captifs de Sésostris est donc bien plus naturelle, et Ktésias qui se contredit ici paraît suivre cette opinion systématique des Perses (dont nous avons parlé), lesquels à l'occasion de la révolte d'Égypte contre le grand roi, cherchèrent dans l'antiquité un droit ou un prétexte de possession légitime fondé sur une prétendue conquête antérieure à Sésostris, conquête au moyen de laquelle les Égyptiens n'auraient dû être considérés que comme d'anciens sujets échappés au joug et dans un état constant de rebellion.

Ici la contradiction de Ktésias se démontre par les circonstances dont il accompagne la conquête que Ninus fit de la *Babylonie*. « Ce pays, dit-il, » avait beaucoup de villes bien peuplées : les na- » turels, inexpérimentés à l'art de la guerre, » furent facilement vaincus et soumis au tribut, » Ninus emmena le roi captif, etc. »

Sur ce texte nous raisonnons et nous disons : « Si *ce peuple avait des villes*, c'est qu'il avait des arts, des sciences, des richesses; s'il *était inexpérimenté à l'art de la guerre*, c'est qu'il était pacifique et civilisé, et il était pacifique parce qu'il était agricole; c'était encore la cause de sa population et de sa richesse. Puisqu'il avait un roi, l'état était monarchique, par conséquent il y avait une cour, une capitale et toute l'organisation analogue : dans cette organisation il ne pouvait manquer d'exister, comme chez tous les anciens peuples asiatiques, une caste sacerdotale; et puisque les historiens postérieurs nous représentent le peuple babylonien comme très-anciennement divisé en quatre castes, à la manière des Égyptiens et des Indiens, nous pouvons être sûrs que dès-lors existait la caste de ces prêtres chaldéens si renommés pour leurs sciences et pour leur antique origine : si cette caste existait, elle devait dès-lors avoir aussi son collége, son observatoire astronomique, instrumens nécessaires de son instruction et de ses sciences. Dans un pays plat comme la Chaldée, cet observatoire devait être élevé comme la pyramide ou tour de Belus, identique à celle de *Babel :* le royaume conquis par Ninus devait même déjà porter le nom de *Babylonie*, d'abord parce qu'il était le pays de *Belus ;* 2° parce que ce nom se

montre dès le tems de Sésostris; 3° parce que les limites de la *Babylonie*, telles que les tracent les plus anciens géographes, n'ont pu être assignées par Sémiramis ou par Ninus; en effet, la ligne frontière de la Babylonie au nord, selon Strabon [1], d'accord avec Ktésias, passait entre le

---

[1] *Strabo*, *lib.* XVI, *pag.* 737. « Ninive est située dans » l'Atourie : l'Atourie ressemble au pays qui entoure *Arbèles* » *dont elle est séparée* par la rivière du Loup (le Lycus) : » Arbèles appartient à la Babylonie qu'elle joint *au-delà* du » Lycus : la plaine d'Atourie entoure Ninive. »

On voit que la frontière de la Babylonie, vers Ninive, était la rivière du Loup ou Lycus, située *au-delà* d'Arbèles relativement à cette Babylonie : or la distance du Lycus à Ninive n'est que d'environ 16 lieues communes de France. Et Ktésias dit qu'au premier combat, Sardanapal poussa les rebelles à sept stades qui font 477 toises, parce que son stade est celui de 833 $\frac{1}{3}$ au degré, comme nous le verrons. Aux deux combats suivans, le roi chassa les rebelles jusqu'à la frontière, de Babylonie, et le récit de l'historien montre qu'elle n'était pas loin.

Il est bon de remarquer ici que l'*Atourie* n'est autre chose que la prononciation chaldéenne du mot *Ashourie* (Assyria), le dialecte chaldéen changeant très-souvent le *shin hébreu* et *arabe* en *tau*. Aussi Casaubon, dans ses notes sur le premier paragraphe du livre XVI de Strabon, remarque-t-il que selon le témoignage de Pline et d'Ammien, le pays où fut Ninive s'appela d'abord *Assyrie*, puis *Adiabène*; et que, selon Dion (*in trajano*), l'Adiabène avait été appelée *Atou-*

territoire d'Arbèles et le pays de Ninive appelé proprement *Atourie* ou *Assourie;* c'est-à-dire que la jurisdiction de Babylone s'étendait jusqu'à 84 lieues de cette ville, et s'approchait de Ninive presqu'à la distance de 16 de nos lieues communes de France, ce qui est confirmé par le récit que fait Ktésias des combats qui eurent lieu entre les troupes de Sardanapal et celles *d'Arbakes* et de Belesis (1). Or l'on ne saurait concevoir que Ninus ou Sémiramis eussent tellement rapproché de leur capitale le territoire d'un peuple vaincu; et il faut admettre que cette limite de la *Babylonie* était déjà ancienne; que le royaume

rie par les *barbares* (les Chaldéens) qui avaient changé l'*s* en *t* (Assouria - Atouria) [*]. Quant au mot *Adiabène*, Ammien-Marcellin veut lui donner une origine grecque qui est forcée; c'est le nom syrien et chaldéen de la rivière du *Loup* qui en ces dialectes se dit *Diab* et *Ziab*, *Zab* de la géographie moderne; et les Grecs qui l'appelaient *Lycus*, ne firent que traduire le mot chaldéen. Il est probable qu'après la conquête d'Alexandre, toutes leurs instructions leur furent fournies par les astronomes et géographes babyloniens.

(1) *Voyez* Chronologie d'Hérodote, page 103. Le traducteur a commis une erreur à cette même page 103, note (2), en évaluant le stade de Ktésias à 85 toises, tandis qu'il ne faut l'estimer qu'à 68 toises 5 pieds 2 pouces.

[*] La traduction chaldaïque d'Onkelos rend toujours *assour* par *atour*.

des Chaldéens fut établi avant celui des Assyriens, lesquels avant Ninus ne possédaient probablement que le pays montueux situé entre l'Arménie et la Médie, pays qui compose aujourd'hui le Kurdistan proprement dit; tandis que les Babyloniens possédaient tout le plat pays situé entre la mer [1], le désert et les montagnes, ce qui présente un débornement géographique si naturel, que l'histoire nous le montre presque sans variation depuis ces anciens tems jusqu'à nos jours : on peut dire que cette grande île de l'Euphrate et du Tigre, jadis appelée *Babylonie*, et maintenant *irâq-arabi*, a été le domaine constant de la race arabe. Divers passages de Strabon offrent à cet égard des faits positifs et des idées lumineuses. « Les Arméniens, dit ce savant géographe, liv. I, » p. 41, les Arabes et les Syriens ont entr'eux » des rapports marqués pour la forme du corps, » pour le genre de vie et pour le *langage*... et » les Assyriens ressemblent entièrement aux » Arabes et aux Syriens (p. 42) : or le nom des » *Syriens* (liv. XVII, p. 737) paraît s'étendre » depuis la *Babylonie* jusqu'au golfe d'Issus, » et même autrefois jusqu'à l'Euxin; car les Cap» padociens, tant ceux du Pont que ceux du » Taurus, portent encore le nom de *Syriens*-

(1) Golfe Persique.

» *blancs*, sans doute parce qu'il y a des *Syriens* » *noirs;* ceux-ci (les noirs) habitent extérieure- » ment au mont Taurus dont le nom s'étend jus- » qu'à l'*Amanus* (près le golfe d'Issus). Quand » les historiens qui ont traité de l'empire des » *Syriens*, nous disent que les Perses renver- » sèrent les Mèdes, et que les Mèdes avaient ren- » versé les Syriens; ils n'entendent pas d'autres » Syriens que ceux qui eurent pour capitales les » cités de Babylone et de Ninive, bâties l'une » par Ninus dans la plaine d'Atourie, l'autre par » Sémiramis, épouse et successeur de Ninus.... » Ces Syriens-là régnèrent sur l'Asie.... Ninus » et Sémiramis sont appelés *Syriens* [1] (dans » l'histoire).... Et Ninive porte le titre de capi- » tale de la *Syrie*. C'est la même langue qui est » parlée au-dehors et *en dedans* de l'Euphrate.» Voilà ce que dit Strabon.

Par ces mots, *en dedans de l'Euphrate*, il désigne évidemment le pays entre ce fleuve et le Tigre, et même tout ce qui est à l'est jusqu'aux montagnes des Mèdes et des Perses; ce qui s'accorde très-bien avec les monumens arabes de *Maséoudi*, lesquels, comme nous l'avons remarqué ci-devant [2], attestent que le midi de la Perse

[1] Lib. II, p. 84.

[2] *Voyez* l'article des rois Homérites, pag. 204 de la *Chro-*

et le pays de Haouaz, à l'est du Tigre furent habités par l'une des quatre plus anciennes tribus arabes (celle des Tasm) à une époque très-reculée.

Un dernier trait à l'appui de cette antiquité, mérite encore d'être cité.

Etienne de Bysance, au mot *Babylon* (1), après avoir dit que *Babylon ne fut point fondée par Sémiramis, comme le prétend Hérodote* (vide suprà), ajoute : « que cette ville fut fondée par le » très-sage et très-savant Babylon (2), 2000 ans » avant Sémiramis, comme le dit Herennius-» Severus. »

Cet Herennius-Severus, selon la remarque de Saumaise (3), est le phénicien *Philon*, cité par Josephe comme ayant traduit en grec plusieurs livres historiques de sa nation; par conséquent Philon put et dut lire des livres arabes et chaldéens d'une date très-ancienne. Les 2000 ans que

nologie d'Hérodote; et la *Géographie de la Genèse, à la fin*, 1re partie de nos *Recherches*.

(1) *Lexicon de Urbibus.*

(2) Il faut entendre Belus, ancien auteur n'ayant jamais parlé du sage Babylon.

(3) *Vide Salmasium exercit. Phorianæ in Solin.*, p. 866. E. Saumaise veut qu'au lieu de *deux mille* ans, on lise *mille deux* ans; mais cette correction est sans appui, et elle a contr'elle la leçon de Photius qui a lu 1800 ans.

cite ce savant, sont donc un résultat de ses calculs, dressé d'après les données de monumens authentiques. Nos chronologistes modernes ont négligé ou méprisé ce calcul, parce qu'il ne cadre pas avec les leurs; mais dans le système que nous exposons, il a une analogie frappante avec deux périodes dont on avoue l'authenticité.... Selon nous, Sémiramis régna 1195 ans avant J.-C.: ajoutez 2000 ans, vous avez trois mille cent quatre-vingt-quinze ans pour date de la fondation du *temple de Belus;* et rappelez-vous que selon Mégasthènes et Berosse, ce fut après un *déluge* ou inondation de la terre que Belus bâtit sa ville, puis disparut. Maintenant confrontez à ce calcul celui des livres juifs, vous avez depuis l'ère chrétienne jusqu'à la fondation du temple de Salomon [1]........................ 1012 ans.

De la fondation du temple de Salomon jusqu'à la sortie d'Egypte [2].......... 480

Depuis la sortie d'Egypte jusqu'à la naissance d'Abraham [3]............ 500

1992

---

[1] Selon le calcul vulgaire. *Voyez* Larcher. Chronologie, selon nous 1015.

[2] Selon l'auteur du Livre des Rois.

[3] Selon le texte grec, lequel traduit authentiquement par l'ordre du roi Ptolomée, représente l'ancien original hébreu

D'autre part..... 1992 ans.

Et depuis la naissance d'Abraham jusqu'au déluge [1]................... 1194

Total........... 3186 ans.

Nous n'avons donc que neuf ans de différence, encore faut-il remarquer que dans *la période des rois juifs*, il y a entre les chronologistes des variantes de six, huit et dix ans qui remplissent ce déficit et rendent complet le synchronisme [2]. Notre calcul particulier, toutes corrections faites, porte l'intervalle depuis la fondation du temple de Salomon jusqu'à notre ère, à la somme de 1015, ce qui donne 3189 ans, cinq ans seulement de différence. Une si parfaite analogie n'est pas due au hasard.

D'autre part l'analyse de l'astronomie indienne, faite par Bailly, par le Gentil, et par les savans de Calcutta, nous apprend que la période du *Kali yog* remonte à l'an 3102 avant notre ère, c'est-à-dire qu'à cette date commença *l'âge actuel*,

cité par Esdras, plus exactement que l'hébreu actuel, retouché sous les Asmonéens par le grand sanhédrin.

[1] *Voyez* les Tables de la Polyglotte de Walton, tom. 1er, page 4 et suiv.

[2] D'ailleurs ajoutez les 10 ans qu'ils suppriment tous au règne d'Amon, fils de Josias, et vous avez 3196 ans, une seule année de différence.

à la suite *d'un déluge* qui avait *inondé la terre et détruit la race humaine, à l'exception de Satavriata*, et de sa famille, que le dieu *Vishnou*, métamorphosé en poisson, prévint et sauva du danger. Il est vrai qu'ici nous avons une différence de 90 ans ; mais comme tous ces déluges si célèbres dans l'histoire (quoiqu'arrivés, dit-on, avant qu'il existât des écrivains), ne sont autre chose que des faits astronomiques voilés par l'allégorie, les calculs des astronomes ont eu des variantes selon le point (ou degré) *du signe céleste* (argo, ou verseau) d'où ils sont partis, et il a suffi d'un degré de signe pour introduire une différence de 71 ans, à raison du phénomène appelé *la précession des équinoxes*.

Ici l'analogie ou plutôt l'identité des trois époques prouve que le récit vient d'une source commune qui doit être placée chez les Chaldéens, parce que les Juifs ne sont que leur écho, ainsi que nous l'avons démontré dans la première partie de ces Recherches (chap. XI et suivans), et parce que les Indiens paraissent avoir emprunté leur astronomie de l'école chaldéenne, ainsi que l'indiquent sensiblement le Gentil dans son Mémoire sur la ressemblance de l'astronomie indienne avec celle des Chaldéens [1] et Bailly lui-même en divers pas-

[1] Voyage dans les mers de l'Inde, tome 1er, page 320.

sages de ses recherches sur l'astronomie ancienne (p. 182) et indienne (p. 277 et disc. prél. p. lxxij). Nous verrons bientôt divers faits tendans à prouver que cette école chaldéenne fut antérieure à Sémiramis et à Ninus.

CHAPITRE VII.

Dimensions des principaux ouvrages de Babylone.

Ce sujet est un problème que l'on n'a pas encore résolu d'une manière satisfaisante : deux difficultés le compliquent ; l'une, la discordance des auteurs sur les dimensions de ces ouvrages ; l'autre, la valeur des anciennes mesures citées par eux et comparées à nos mesures modernes.

Nous avons vu que selon Ktésias le grand mur d'enceinte formait un *carré* parfait dont chaque côté avait *90* stades de longueur ; total, 360 : selon Klitarque, ce devait être 365, *par allusion aux jours de l'année.* Selon Hérodote, ce carré *réellement équilatéral* avait *480* stades de pourtour. Strabon et Quinte-Curce ont encore des variantes ; l'un dit 385 ; l'autre 368 : quant à la hauteur du mur, Ktésias lui donne *50 orgyes* sur une largeur de six *chars* serrés, tandis que

Klitarque la réduit à 50 coudées sur une largeur de deux chars de front. Hérodote au contraire porte la hauteur à *200 coudées royales* de Babylone.

Pourquoi ces discordances sur des faits matériels et palpables, et que faut-il entendre par ces *stades*, ces *coudées*, ces *orgyes?* Supposer, avec quelques commentateurs, que Ktésias ou Hérodote se sont trompés; que l'un ou l'autre est en erreur, n'est pas une solution admissible, parce que tous deux ont été sur les lieux, ont vu, ont consulté les savans, et qu'une erreur juste *d'un quart* est impossible. On ne saurait dire non plus que les manuscrits soient altérés en ce point : leur différence a été notée depuis très-long-tems. Ne serait-ce pas plutôt que les *stades* employés par eux ont une valeur diverse, comme il arrive parmi nous à nos *lieues*, qui selon les provinces et les pays d'Europe, valent tantôt 2000 toises, tantôt 2500, tantôt 2800, même 3000 et quelquefois plus? Le savant et judicieux Fréret paraît avoir le premier saisi cette idée simple et lumineuse. Dans un Mémoire [1] projeté dès 1723, il tenta de prouver que la discordance de Ktésias et d'Hérodote n'était qu'apparente, et qu'elle pro-

[1] *Voyez* Mém. de l'Académie des Inscriptions, tom. XXIV, pag. 432.

venait de ce qu'Hérodote avait employé *le petit stade mentionné* par Aristote [1] comme ayant servi aux mathématiciens à mesurer la circonférence de la terre, qu'ils avaient déterminée à 400,000 parties ou stades, dont il fallait 1111 toises $\frac{1}{9}$ au degré; tandis que Ktésias avait employé le stade dont Archimède [2] se servit pour mesurer la même circonférence, et qui donnant 833 $\frac{1}{3}$ stades au degré, ne porte le cercle qu'à 300,000 stades. Ce rapport de 300 à 400, le même que celui de 360 à 480, est frappant; mais les preuves n'étaient pas assez détaillées, ni les esprits assez mûrs; Fréret ne persuada point. Danville, contre sa coutume, fut moins habile lorsqu'il voulut [3] déduire le stade d'Hérodote d'une mesure vague du monticule de *Babel*, prise par le voyageur *Pietro della Valle*.... Le major Rennel, qui récuse avec raison un prétendu stade de 41 toises imaginé par Danville, n'a cependant pas été plus heureux, et quoiqu'il ait consacré une section [4] en-

---

(1) *De Cœlo*, liv. II, chap. XIV.

(2) Liv. Ier.

(3) Mémoires de l'Académie des Inscriptions, tom. XXVIII, pag. 253.

(4) *Geographical system of Herodotus*, in-4°. London. 1800. Sect. XIV. Rennel nie même le stade de 51 toises, qu'il regarde comme chimérique.

tière à la ville de Babylone, on sent après l'avoir lue qu'il a plutôt fait des calculs de probabilités qu'une analyse méthodique des deux difficultés dont nous traitons. Pour les résoudre ces difficultés, il fallait surtout approfondir la question des *mesures anciennes;* déterminer si les *stades* des divers auteurs ont les mêmes valeurs; quelles sont ces valeurs dans nos mesures modernes : un tel travail exigeait un système entier de recherches, de comparaisons, de combinaisons assez compliquées. Paucton, compatriote du major Rennel [1], en avait fait une première tentative. Mais ainsi qu'il arrive dans toutes les recherches scientifiques, plusieurs inexactitudes se mêlèrent à d'heureuses découvertes. Romé de Lisle [2] profita des unes et des autres pour obtenir des résultats plus étendus, plus exacts. Enfin M. Gosselin, par des combinaisons ingénieuses et nouvelles, a porté à un plus haut degré de précision tout ce qui concerne les mesures géographiques des anciens. Aujourd'hui que, graces à ces savans, la question des mesures anciennes est plus claire, il nous devient plus facile de résoudre notre problème.

---

(1) *Voyez* Traité des mesures, poids et monnaies des peuples anciens et modernes, par Paucton, traduit et publié en 1780, à Paris, in-4°.

(2) Métrologie in-4°. Paris 1789.

Et d'abord quant à la discordance des auteurs, si nous parvenons à concilier Hérodote et Ktésias, les autres seront peu embarrassans, parce qu'ils ne sont tous que des copistes, tandis que les deux premiers sont des témoins oculaires, des autorités du premier degré. Mais de qui ont-ils tiré leurs informations? Nous avons vu, au sujet de Sémiramis, que leurs sources sont différentes; qu'Hérodote a suivi les opinions des prêtres babyloniens, tandis que Ktésias a été dirigé par les savans perses et les mages mèdes, interprètes des Assyriens: or il est notoire que pour le système civil et religieux, comme pour le langage, les prêtres babyloniens différaient totalement des Perses et des Mèdes; et parce que l'astronomie, chez tous les anciens, tenait étroitement à la religion, l'on a droit de supposer que cette science et ses élémens différèrent aussi également; que par conséquent les mesures géométriques, qui en font partie, ne furent pas précisément les mêmes. D'après ces données, admettons que les stades employés par Hérodote et Ktésias eurent des valeurs différentes, et voyons, dans les tables dressées par M. Gosselin, si deux stades ne se trouveraient pas dans le rapport exact de 3 à 4, comme 360 est à 480. Deux se présentent, l'un ayant la valeur de *51 toises 1 pied 10 pouces 1 ligne 421e*; l'autre la valeur de *68*

toises 2 pieds 5 pouces 5 lignes 894°; ce qui est juste la proportion demandée. Si nous élevons ce dernier au multiple de Ktésias *360*, nous avons 24,627 toises 2 pieds 8 pouces 9 lignes 984°, et si nous élevons le premier au multiple d'Hérodote 480, nous obtenons rigoureusement la même somme dans tous ses détails; une identité si parfaite ne saurait être l'effet du hasard : elle nous donne la solution incontestable du problème, et nous avons le droit d'en tirer plusieurs conséquences. Nous pouvons dire, 1° que cette différente valeur des stades employés par Hérodote et Ktésias, confirme la justesse de notre aperçu, savoir, que ces deux auteurs ont suivi deux systèmes scientifiques d'origine différente; 2° que dans cette occasion et dans tout ce qui concerne Babylone, Hérodote a employé le petit stade, dit d'*Aristote*, de 1111 $\frac{1}{9}$ au degré, tandis que Ktésias a employé le stade dit d'*Archimède*, de 833 $\frac{1}{3}$ au degré, comme l'avait deviné le judicieux Fréret; 3° que le petit stade dit d'*Aristote*, est véritablement le stade chaldéen; que les mathématiciens indiqués par ce philosophe, ne sont autres que les Babyloniens, dont Kallisthènes lui envoya les observations, selon ce que dit Simplicius dont le récit trouve ici une preuve nouvelle; tandis que d'autre part le stade dit d'*Archimède* paraît avoir été le stade assyrien, transmis et

sans doute adopté par les Mèdes et par les Perses, leurs successeurs. Nous reviendrons à ces deux aperçus qui sont importans.

La concordance d'Hérodote et de Ktésias ainsi établie, toutes les variantes des autres auteurs se trouvent jugées. Si Strabon donne aux murs de Babylone le nombre disparate de *385* stades, c'est que Strabon qui *cite très-souvent les historiens d'Alexandre*, emprunte d'eux le nombre *365*, qui comme l'a dit Diodore, est celui de *Klitarque et des auteurs contemporains d'Alexandre*, fondés sur ce motif, *que Sémiramis voulut imiter les jours de l'année*. Ce motif astrologique, vraiment caractéristique des anciens, nous paraît authentique [1] et concluant; mais par cela même, il tourne contre Klitarque, 1° en ce que le nombre *365* ne peut se diviser en quatre parties égales, ni former un *carré parfait;* il y aurait eu un reste ou fraction, qui pour *les géomètres astrologues*, eût été du plus fâcheux présage; 2° parce qu'entre ces *365* stades et les *480* d'Hérodote, il n'existerait plus d'harmonie; 3° parce que les 360 stades de Ktésias, en réunissant *les vertus du cercle* au mérite du *carré équilatéral*, s'ac-

---

[1] Il est fâcheux de voir le major Rennel traiter cette raison de conte apocryphe; on croirait qu'il n'a pas connu le caractère des anciens.

cordent singulièrement bien avec l'année de *360* jours que nous savons avoir été jadis en usage chez les Egyptiens, et qui, à cette époque, nous est indiquée chez les Assyriens par la circonstance *que Sémiramis demanda à son époux les cinq jours excédens l'année, pour être reine.* Nous savons aussi que cet usage ne fut point celui des Perses ni des Mages qui préférèrent l'année de *365* jours. Lorsque Darius marcha contre Alexandre, nous dit Quinte-Curce (liv. III, chap. III), « les Mages firent une procession dans laquelle » ils furent suivis de 365 jeunes gens, image des » jours de l'année, et ces jeunes gens furent vêtus » de manteaux de pourpre. »

Les historiens contemporains d'Alexandre qui ont eu cet usage sous les yeux, et qui ont ouï dire dans Babylone, que le nombre *des stades du rempart égalait celui des jours de l'année*, ont confondu l'année moderne avec l'année ancienne. Strabon a donc tiré d'eux le nombre *365*. Mais quelqu'ancien copiste de ses manuscrits a altéré le second chiffre, et a écrit *octa*[8] pour *exa*[6]. Quinte-Curce ou ses copistes ont encore altéré cette erreur, et en retournant le chiffre, ils ont écrit au lieu de *386*, *368* : de la part du tardif Quinte-Curce, cette méprise est sans conséquence. Nous ne parlons point de Pline qui confond habituellement tous les stades en les prenant sans distinction pour

la huitième partie d'un mille romain. On doit regretter les nombres et les calculs de Berosse.

L'enceinte de Babylone nous étant connue de 24,627 toises ou 48,000 mètres, chaque côté du carré a eu environ 6156 toises ou 12,000 mètres [1], c'est-à-dire un peu plus de trois de nos lieues de poste. Par conséquent la surface plate de cette capitale occupa plus de neuf de nos lieues de poste carrées; cette surface est sans doute prodigieuse, mais non pas incroyable. On se tromperait gravement si l'on comparait une ville asiatique, et surtout une ville arabe, à nos villes d'Europe, où les maisons bâties en pierres sont serrées l'une contre l'autre, et s'élèvent de plusieurs étages : en Asie, en général, des jardins, des cours, des champs labourables sont compris dans l'enceinte des villes. A surface égale, elles ne contiennent pas la moitié, ni même le tiers d'habitans que contiennent les nôtres. En un pays tel que l'*Iraq*, où il n'y a de bois de charpente que des palmiers et des bois blancs [2], les maisons du peuple ne sont et n'ont jamais été que des huttes. Ainsi l'on ne doit considérer Babylone que comme un vaste camp re-

---

[1] Danville l'estime à 4900 toises, et ne donne que 3100 toises de côté moyen à la ville de Paris.

[2] *Voyez* Strabon, liv. XVI, pag. 739.

tranché, dont quelques quartiers voisins du fleuve et du château des rois ont été plus peuplés, plus ornés, tandis que la majeure partie du terrain n'a eu d'autre objet que de mettre à couvert de grandes quantités d'hommes et de troupeaux dans des tems de guerres et d'invasions alors fréquentes et subites [1] : on a droit de supposer que ce fut là l'intention raisonnable des fondateurs de Ninive et de Babylone, dont les grandes vues politiques sont attestées par leurs autres actions. Dans ces vastes cités, plusieurs parties marécageuses ou voisines de marais, étaient trop insalubres pour être habitées; mais on les cultivait, et leur fécondité devenait utile au noyau de la ville. Ainsi, toute compensation faite, et par comparaison à Nankin, à Pékin, à Dehli, à Moscou, l'on peut croire que Babylone dans sa splendeur, n'a pas eu plus de 6 à 700,000 habitans [2]. En eût-elle eu

---

[1] L'abbé de Beauchamp dans son Mémoire sur les ruines de Babylone, observe que les Arabes qui retirent une quantité de briques et autres matériaux de construction dans la portion de Babylone située à l'est de l'Euphrate, n'en trouvent point dans la portion à l'ouest. *Voyez* le Journal des Savans, décembre 1790.

[2] Sous le règne de Darius-Hystasp, les habitans de Babylone voulant se révolter, s'aperçurent qu'ils avaient peu de vivres, et parce qu'ils avaient chacun plusieurs femmes, ils en réservèrent chacun une et tuèrent les autres à titre de

un million, la subsistance de cette multitude ne serait pas un problème embarrassant, comme l'a voulu penser le major Rennel, sur des bases vagues et incorrectes. [1] Entre une ville comme

bouches inutiles. Après le siége qui ne fut pas meurtrier, Darius pour repeupler la ville comme auparavant, ordonna de reprendre des femmes, et le nombre fourni par les pays environnans, fut de 50,000. *Voyez* Hérod., lib. 3, § 152. Ceci ne donne pas l'idée d'une grande population; à la vérité Babylon était sur son déclin; mais c'était encore une grande ville.

[1] Pour estimer la population de Babylone, Rennel établit une comparaison avec la ville de Londres; et parce que Londres contient plus de 700,000 têtes sur un espace carré de 15 milles et demi, et que ces 700,000 bouches consomment le produit de 6600 milles carrés de bonnes terres; il prétend que Babylone qui contenait 72 milles carrés (selon lui, et il se trompe d'un quart) aurait absorbé le produit de toute la Chaldée. Mais après avoir vu les villes et les peuples d'Asie, il est étonnant que Rennel ait établi une telle comparaison : d'abord parce que l'on peut assurer que dix Anglais consomment autant que 50 Arabes; 2° parce que les villes asiatiques ont de vastes espaces vides que l'on ne voit point dans les villes anglaises, dont le principe architectural est d'être très-serrées. C'est ainsi que l'on nous disait, il y a trente ans, que le Kaire contenait 700,000 ames, où tout au moins 400,000, parce qu'il égale Paris en surface; et lorsque l'armée française a voulu le vérifier, elle a trouvé assez juste le nombre de 250 mille qu'avait estimé le voyageur Volney. *Voyez* l'ouvrage de Rennel, sect. XIV.

Londres et une ville asiatique quelconque, aucune comparaison n'est admissible. S'il faut un espace de 6600 milles carrés pour faire vivre 700,000 Anglais, il n'en faut pas le quart pour alimenter un million d'Arabes; et si l'on remarque d'après Hérodote, que la Babylonie était si fertile en riz, en grains, en légumes, qu'elle seule fournissait le tiers des contributions de l'empire Perse, sous Darius et Xercès, on ne verra aucune difficulté à peupler la capitale de plus d'un million d'habitans.

La hauteur du grand mur est moins facile à déterminer que son étendue; Ktésias la porte à 50 orgyes, qui valent 265 pieds 7 pouces [1] : Hérodote au contraire lui donne *200 coudées royales de Babylone* [2], qui valent 288 pieds 10 pouces : une telle hauteur surpasse toute croyance, et de plus les deux historiens sont en discord de 32 pieds 3 pouces. D'ailleurs ils n'ont pu voir les murs dans leur entier, puisque selon Hérodote le roi *Darius les avait démolis par leur faîte* [3]. Strabon, qui copie les historiens

---

[1] Selon Romé de Lille, l'orgye vaut 5 pieds 1 pouce 7 lig. *Voyez* sa Métrologie.

[2] La coudée royale est évaluée 17 pouces 4 lignes, par Romé de Lille.

[3] Hérod., liv. III, § 152.

d'Alexandre, réduit cette hauteur à 30 coudees, c'est-à-dire à 86 pieds 4 pouces 8 lignes, ce qui est considérable, mais du moins admissible. Il ne donne aussi à leur largeur que le passage de deux chars, égal à *32 pieds anciens* (1), ce qui est beaucoup plus raisonnable que les six chars de Ktésias. Ces murs ayant été construits avec les terres excavées à leur pied, et cuites sur place, il en résulta nécessairement un fossé très-profond, et il est probable qu'Hérodote et Ktésias ont entendu la *hauteur* prise depuis le fond du fossé jusqu'au faîte du rempart, tandis que les historiens d'Alexandre l'ont compté à partir du *plain-pied* de la place; et parce que le fossé fut rempli d'eau, et que les murs, comme nous l'avons dit, étaient démolis par leur faîte, aucun de ces auteurs n'a pu les mesurer, et n'en parlant que sur ouï-dire, l'on a pu leur en imposer.

Il est plus facile d'apprécier les mesures des deux châteaux construits par Sémiramis aux deux issues du pont qu'elle jeta sur l'Euphrate. « Le » château du couchant, dit Ktésias (voyez ci- » devant, page 15), fut ceint d'une triple mu- » raille dont la première en dehors eut *60* stades » de pourtour. » Ces *60 stades* de Ktésias nous

(1) Il y en a plusieurs : en prenant celui d'Eratosthènes, les 32 passent un peu 26 de nos pieds. Métrolog., p. 1re.

sont connus égaux à 4104 toises, 3 p. 5 p. 5 l., ou 8000 mètres. Il en résulte pour chaque côté 2546 mètres,170, c'est-à-dire une surface de plus d'une demi-lieue en tout sens. Cet espace semble mériter à cette citadelle le nom de *ville à triple enceinte*, dont nous avons vu Berosse faire mention dans un passage obscur que nous croyons avoir expliqué : les autres détails de ces châteaux n'offrent pas de difficulté grave; car il est évident que Ktésias ou Diodore, en disant que la *troisième enceinte extérieure* (par conséquent la plus petite) *surpassa la seconde en largeur et en longueur*, ont voulu dire en *largeur* et en *hauteur*, autrement ce serait une absurdité.

Les dimensions du pont telles que les donne Ktésias ne sont pas admissibles. Cet auteur dit qu'il fut jeté à l'endroit le plus étroit du fleuve, et que cependant il eut 5 stades de *longueur*. Ce serait dans son calcul 342 toises 2 pieds 2 pouc. (environ 2165 pieds). Mais Strabon (liv. XVI, page 738), fondé sur les historiens d'Alexandre, ne donne qu'un stade de largeur à l'Euphrate : nos voyageurs modernes n'ont pas mesuré ce fleuve avec précision; mais deux d'entr'eux nous fournissent un terme approximatif de comparaison. Pietro della Valle rapporte [1] qu'au

[1] In-4°, tom. 1er, part. II, pag. 54, lettre 17.

bourg de Hellah (qui fit partie de l'ancienne Babylone) il vit au mois de novembre « un pont de » barques sur l'Euphrate, comme il en avait vu » un à Bagdad. (En cette saison les eaux sont » assez basses.) Ce pont n'avait que 24 barques » d'étendue, mais dans les grosses eaux il en faut » bien davantage. »

D'autre part, Beauchamp estime à 10 pieds la largeur de chaque barque composant le pont de *Baghdad* (qui doit être analogue); mais il faut ajouter les intervalles, et de plus une certaine étendue pour le tems des grosses eaux : supposons 30 barques faisant 300 pieds, et laissons les intervalles pour mémoire. Si le stade de Strabon est celui d'Hérodote, il vaudra 307 pieds 10 pouc.; s'il est le stade de Ktésias, il vaudra 410 pieds 5 pouces. On ne saurait admettre 110 pieds pour les intervalles, et il semblerait plus naturel de préférer le stade d'Hérodote, qui cadre avec le récit des voyageurs : néanmoins leur mesure est trop vague pour décider nettement la question. Si d'autre part on supposait que Ktésias se fût mépris sur le nom de *la mesure* qu'il emploie, et qu'au lieu de *stade* l'on dût lire *plèthre* (1), les cinq plèthres vaudraient 71 toises 1 pouce 6 lig.,

(1) Le plèthre vaut 14 toises 1 pied 6 lignes. Métrologie, page 6.

c'est-à-dire 427 pieds 6 pouces, qui ne diffèrent de 410 pieds que de 17 pieds 6 pouces. Rien n'est bien clair sur cet article, si ce n'est que le pont n'a guères dû excéder 400 et quelques pieds, et que Ktésias est en erreur quant aux 5 stades.

Un dernier article plus clair et plus important dans ses résultats, est le *temple ou la tour de Belus;* écoutons Hérodote, qui se déclare témoin oculaire, et qui n'a pas dû se tromper sur un objet soumis à l'œil et de peu d'étendue [1].

« Le centre de la ville (à l'orient du fleuve) » est remarquable par le temple de *Jupiter-Belus,* » qui subsiste encore actuellement : c'est un carré » régulier fermé par des portes d'airain, lequel » a deux stades d'étendue en tout sens. Au milieu » de cette enceinte on voit une *tour* massive qui » a un stade en longueur comme en largeur. »

Ainsi le temple de Belus à Babylone était un lieu fort, une sorte de citadelle [2] semblable au temple du soleil à *Bal-bek*, et à la plupart des temples anciens [3], qui pour le respect du dieu et surtout pour la sûreté des prêtres et des tré-

---

[1] Hérod., liv. 1er, § 181.

[2] C'est l'expression d'Ammien-Marcellin.

[3] *Voyez* le temple du Soleil à Palmyre, celui même de Jérusalem.



sors que la piété y entassait, étaient munis d'un haut et fort mur extérieur.... La mesure dont se sert ici Hérodote est évidemment le stade chaldéen de 1111 $\frac{1}{9}$ au degré, chaque stade égal à 100 mètres (*51 toises 1 pied 10 pouces 1 ligne*). Par conséquent le carré de deux stades formé par le mur avait sur chaque face 200 mètres français, ou 102 toises 3 pieds 8 pouces 2 lignes, ou 615 pieds 8 pouces, presqu'égal à la face du bâtiment des Invalides, vers la Seine.

Au milieu de ce carré de murs fermé par des portes d'airain, était la *tour* de Belus, carrée aussi dans sa base, sur un stade de chaque côté, par conséquent 100 mètres, ou 307 pieds 10 pouc. 1 ligne de base. « Sur cette tour, continue Héro-
» dote, s'en élève une seconde; sur la seconde
» une troisième, et ainsi de suite jusqu'au nombre
» total de *huit.* On a ménagé en dehors de ces
» tours des escaliers ou degrés qui vont en tour-
» nant, et par où l'on monte à chaque tour. Au
» milieu de cet escalier (à la quatrième tour) on
» trouve une loge et des siéges où se reposent
» ceux qui montent. Dans la dernière (et plus
» haute tour) est une grande chapelle; dans cette
» chapelle est un grand lit bien garni, et près de
» ce lit une table d'or. »

Notre auteur omet de remarquer qu'à chaque étage la tour diminuait; ensorte que le profil gé-

néral dut être celui d'une pyramide. Il omet aussi de donner la hauteur; mais Strabon la restitue lorsqu'il dit (page 738) « que le tombeau de Belus » était une *pyramide* haute d'un stade, sur un » stade de long et de large par sa base. »

Cette masse avait donc aussi 307 pieds 10 pouc. d'élévation et formait un triangle équilatéral [1].

Quel fut l'objet de cet édifice? C'était là le secret des prêtres. Quelques circonstances peuvent nous le révéler. 1° Ces escaliers commodes qui menaient au sommet annoncent un besoin assez fréquent d'y monter : ce ne peut être pour des sacrifices; leur appareil sanglant de bûchers et de victimes eût été trop embarrassant et la chapelle était trop petite ; 2° dans cette chapelle était un lit et une table, *on couchait là*, et puisqu'on y passait la nuit on y avait des lumières, on y travaillait sur la table; le *dieu Bel*, disaient les prêtres, *y descendait une fois l'année, et il y trouvait une femme :* cela s'entend; mais pendant les 364 autres nuits de l'année, ce lit, selon nous, servait au repos d'un ou de plusieurs prêtres

[1] Depuis des siècles que cette pyramide est écroulée et fouillée par les Arabes qui en retirent des briques, elle a dû perdre infiniment de sa hauteur, et cependant l'abbé de Beauchamp lui a encore trouvé 180 pieds d'élévation. *Voyez* Journal des Savans. Décemb. 1790.



astronomes occupés à l'observation des astres : *cet édifice était un observatoire;* sa hauteur en est un nouvel indice; car dans un pays plat comme la Chaldée, une élévation de 307 pieds au-dessus du sol n'a d'autre utilité que de placer l'œil au-dessus des brouillards terrestres, de lui faire voir plus nettement l'horizon complet et de diminuer l'effet des réfractions : aussi Ktésias, après avoir dit que cette tour ou pyramide fut excessivement élevée (*voyez* ci-devant, page 11), ajoute : « C'est par son moyen que les Chaldéens livrés » à l'observation des astres en ont connu exac- » tement les levers et les couchers. »

Voilà le mystère très-important à garder, puisqu'il était la base et le mobile théocratique de la puissance religieuse et politique des prêtres, qui par les prédictions des éclipses du soleil et de la lune, frappaient d'étonnement et d'admiration les peuples et même les rois alors très-ignorans des causes, et très-effrayés de l'apparition de ces phénomènes : par ces prédictions les prêtres se firent considérer comme initiés aux secrets, comme associés à la science des dieux, et ils reçurent ou prirent le nom vénéré de *Nabi* et *Nabo* (le prophète), et de *Chaldœi*, ou plutôt *Kasdhim*, *devins* et *divinateurs :* si l'on eût pu fouiller cette chapelle de Bel, on y eût trouvé quelqu'armoire ou caveau masqué où étaient renfermés

les instrumens d'observation, dont les anciens astronomes ont toujours été très-jaloux. Les observations journalières ont pu se faire *dans la loge du milieu* où étaient des siéges de repos, à une élévation de 150 pieds, plus exploitable que 307. Voilà le foyer de cette *science chaldéenne* vantée par les plus anciens Grecs, comme étant de leur tems une chose *très-antique*, ce qui ne pourrait se dire si le système d'ailleurs très-compliqué de cette science, tant astronomique qu'astrologique, ne se fût formé que depuis Sémiramis. Il est possible, il est même probable que l'édifice vu par Hérodote et Ktésias ne fut qu'embelli et réparé par cette princesse avec une plus grande magnificence. Tout s'accorde à témoigner qu'avant elle, et très-anciennement auparavant, existait en ce même lieu le monument appelé tantôt *palais* et citadelle, tantôt *temple*, *tombeau* et *tour* du dieu *Bel*. Les assertions de Mégasthènes et de Berosse, d'Alexandre Polyhistor, d'Abydène, etc. sont positives à cet égard, et elles ont d'autant plus de poids qu'elles ne sont que l'expression et la traduction des traditions du pays et des monumens publics cités par ces écrivains, comme des garans notoires de leur véracité. Joignez-y ce que le livre des Antiquités juives dit de la *tour de Babel*, qui, pour le *nom* comme pour la chose, est absolument iden-

tique à ce qu'Hérodote et Berosse disent de la *tour de Bel :* nous avons vu plus haut que l'époque de construction est aussi la même. Or puisque nous avons des motifs raisonnables de penser que la *tour de Bel* ou *de Babel* exista long-tems avant le règne de Sémiramis, probablement 2000 ans, et qu'elle *exista comme observatoire astronomique*, nous avons aussi le droit d'inférer que c'est plutôt dans cette période qu'il faut placer les études et les progrès des Chaldéens en astronomie. *Une* circonstance elle seule nous révèle qu'à l'époque de Sémiramis ils connaissaient non-seulement *la figure ronde*, mais encore la circonférence de la terre. *La base* et *la hauteur* de la tour de Belus étaient rigoureusement la mesure du stade chaldaïque; cette mesure géométrique ne fut point prise au hasard. En supposant que ce fut Sémiramis qui l'ordonna, en réparant la tour, il s'ensuit que déjà le stade était usité; or le stade chaldaïque de 1111 $\frac{1}{9}$ au degré est une portion élémentaire du cercle de 400,000 stades, considéré comme circonférence du globe terrestre. Cette circonférence avait donc été antérieurement calculée et déduite des opérations géodésiques et astronomiques, ainsi que des raisonnemens mathématiques, sans lesquelles elle ne pouvait être connue : ce ne n'est pas tout; ce même stade appliqué au degré terrestre, se trouve lui donner

une étendue de 57,002 toises 1 pied 9 pouc. 6 lig., ce qui diffère un peu moins de 73 toises, de la mesure obtenue par les académiciens dans le siècle dernier. Cette mesure est, comme l'on sait, de 57,075 toises pour la latitude de Paris (*49° 23'*) = de 56,750 toises sous l'équateur, et de 57,438 à Torne, par la latitude de 65° 50'. D'où l'on doit conclure que comme les degrés croissent en allant de l'équateur au pôle, c'est dans une latitude moyenne que fut mesuré celui qui nous présente 57,002 toises et fraction [1].

---

[1] Si les degrés croissaient régulièrement de l'équateur en allant au pôle, l'on pourrait déterminer à quelle latitude fut mesuré celui dont nous parlons ; mais des opérations faites à diverses latitudes, prouvent que ce progrès n'est pas régulier. D'ailleurs le même local mesuré par des personnes et par des méthodes différentes, donne des résultats différens : c'est ainsi que la mesure ordonnée près Paris par l'Académie des Sciences, a différé de 67 toises en plus de la mesure ordonnée par l'Institut. Il serait néanmoins curieux de mesurer un degré terrestre par des moyens ordinaires, dans le pays de Babylone : les Arabes firent cette opération sous le kalifat d'El-Mâmoûn [*]. Malheureusement le vrai résultat de leur toisé est difficile à établir dans cette circonstance. Au reste c'est une chose digne d'attention que tous les stades anciens, le pythique, l'olympique, le nautique, l'égyptien, etc. soient également des parties aliquotes exactes d'une circonférence de la terre, mesurée d'après les principes et par les procédés que nous connaissons ; et que tous ces stades donnent au degré

[*] *Voyez* Notice des manuscrits orientaux, tom. 1, pag. 51 et suiv.

Un dernier fait nous reste à connaître : la tour de Belus, dans sa fondation première, vers l'an 3190 ou 3195 avant notre ère, comme l'indiquent les Juifs et les Chaldéens, eut-elle les mêmes dimensions d'un stade de hauteur sur un stade de base? Si cela était, il serait démontré que dès cette date les sciences astronomiques des Chaldéens étaient au point que nous indiquons, et cela est plus que probable. Dans tous les cas, cette période de 3190 ans avant J.-C. fournit aux chronologistes raisonnables l'espace nécessaire à placer, d'une part les observations babyloniennes envoyées par Kallisthènes à Aristote et remontant à l'an 2234 avant J.-C; d'autre part, la fondation du temple d'Hercule à Tyr, que ses prêtres attestèrent à Hérodote, remonter à une année qui correspond à l'an 2725 avant J.-C. Quant aux érudits qui nient tous les faits placés hors de leur système biblique, tout raisonnement avec eux est inutile, puisqu'il est d'avance proscrit [1].

---

terrestre une étendue qui ne varie que de quelques toises au-dessus de 57,000 toises, le stade pythique excepté. Selon Romé-de-Lille, le stade d'Eratosthènes donne 57,166 toises; le stade nautique 57,066 ; le stade olympique, *idem ;* le stade phileterien 50,070 ; le stade égyptien 57,066 ; le stade pythique 56,000 toises par degré.

[1] Ici vient se placer un passage de Cicéron qui, parlant des principes de l'art de *deviner*, dit (*lib.* 1, *cap.* 2, *de*

CHAPITRE VIII.

Histoire probable de Sémiramis.

Après avoir ramené à un état admissible et croyable les ouvrages de Sémiramis, qui cepen-

Divinatione) : « En remontant aux autorités les plus reculées, » je trouve dès les premiers tems les *Assyriens* qui, à raison » de l'étendue et de la planimétrie des contrées qu'ils habi- » taient, découvrant de toutes parts un ciel sans obstacles, » observèrent les mouvemens des étoiles tant propres que » respectifs, et sur leurs aspects, fondèrent l'art des horos- » copes, etc. »

Ces *Assyriens* de Cicéron ne peuvent être ceux de Ninive dont le pays se trouve au pied du mont Taurus ; ils doivent être ceux de la Babylonie, ainsi désignés par les Grecs dès avant Hérodote. Or comme il est prouvé qu'avant Ninus ce pays fut le siége d'un état policé et d'une population arabe nombreuse et civilisée comme l'Egypte, il s'ensuit que c'est à ce peuple qu'il faut appliquer ces mots de Cicéron : « *Principio* » *Assyrii* ut *ab ultimis* autoritatem repetam (propter plani- » tiem magnitudinemque regionum quas incolebant, cùm » cœlum ex omni parte patens et apertum intuerenter, (il eût » dû ajouter *perlucidum*) trajectiones motusque stellarum » observaverunt). »

dant conservent leur caractère gigantesque, ne quittons pas ce sujet digne d'intérêt, sans essayer de nous faire des idées raisonnables de cette femme extraordinaire, qui dans l'histoire tient le premier rang de son sexe. Diodore de Sicile nous présente deux récits de sa fortune, et de la manière dont elle parvint au pouvoir suprême, qu'elle géra d'une main si hardie. Selon l'un de ces récits, qui est celui de Ktésias : « Sémiramis naquit en » Syrie, à Ascalon, des amours clandestins de » la déesse Derketo et d'un jeune sacrificateur de » son temple : l'enfant exposé dans un lieu désert, » parmi des rochers, fut par miracle nourrie et » sauvée par les soins d'un essaim de pigeons » sauvages qui avaient leur fuye [1] en ce lieu. » Au bout d'un an, des bergers découvrirent » cette orpheline, et la trouvant très-jolie, ils la » menèrent et la donnèrent à l'intendant des haras » royaux (appelé *Simma*), lequel privé d'enfans » l'adopta et la nomma *Sémiramis*, c'est-à-dire » *colombe*, en langue syrienne; de là serait venu » le culte des pigeons dans le pays. » *Voilà*, dit Diodore (ou Ktésias), *la fable que l'on débite sur Sémiramis*. Et en effet, c'est bien là une

[1] Ces fuyes sauvages sont encore aujourd'hui un cas fréquent en Syrie et en Palestine ; les pigeons y sont par milliers.

fable; mais en écartant le conte des pigeons et de la déesse, il resterait pour fait raisonnable que réellement Sémiramis serait née à Ascalon, du commerce clandestin de quelque prêtresse, et qu'élevée en secret, elle aurait été adoptée par le personnage indiqué. Tout cela est dans les mœurs du pays et du tems.

« Parvenue à l'âge nubile, continue Ktésias, » l'éclat de sa beauté et de ses talens subjugua » l'un des principaux officiers du roi. Cet offi- » cier s'appelait *Memnon;* étant venu inspecter » les haras, il emmena Sémiramis à Ninive et » il en eut deux enfans.... La guerre de Bac- » triane survint, Sémiramis y suivit son époux... » Ninus vainquit les Bactriens en rase campagne, » mais il assiégeait inutilement leur capitale, où » ils s'étaient renfermés, lorsque *Sémiramis* tra- » vestie en guerrier trouva le moyen d'escalader » les rochers de la forteresse, et par un *signal* » *élevé* sur le mur, avertit de son succès les » troupes de Ninus, qui alors emportèrent la » ville.... Ninus charmé du courage et de la » beauté de Sémiramis, pria Memnon de la lui » céder; celui-ci refusa, Ninus n'en tint compte, » Memnon se tua de dépit, et Sémiramis devint » reine des Assyriens. » Tel est, dit Diodore, le récit de Ktésias (p. 134, liv. II).

Mais Athénée et d'autres écrivains assurent

« que Sémiramis fut originairement une courti-
» sane dont les graces et la beauté fixèrent l'at-
» tention de Ninus. D'abord le crédit de cette
» femme n'eut rien de remarquable; mais ensuite
» il s'accrut au point d'amener Ninus à l'épou-
» ser, et finalement elle lui persuada, dans une
» fête, de lui céder *cinq jours* pour régner. »

Cette seconde version, plus naturelle, plus historique que la première, est encore appuyée par une anecdote que nous a conservée Pline. « Vers la
» 107ᵉ olympiade, dit cet auteur (de 352 à 349
» avant J.-C.), parmi plusieurs peintres habiles
» fleurit *Echion*, qui se rendit célèbre par divers
» beaux tableaux : l'on admire entr'autres sa
» *Sémiramis*, qui, de *servante*, *devient*
» *reine* [1]. »

Voilà en faveur du récit d'Athénée un témoignage remarquable. On sait que les anciens peintres étaient savans et scrupuleux en histoire. Si Echion, qui fleurissait moins de 30 ans après Ktésias, a dédaigné son récit et préféré celui-ci, il s'ensuit que dès cette époque existait la version suivie par Athénée, et qu'elle passait pour plus vraie. En effet elle porte un caractère réellement historique, conforme aux mœurs de l'Asie

(1) Liv. XXXV, chap. X, pag. 224 de l'Histoire Naturelle de Pline, traduction de Poinsinet.

ancienne et moderne. Qu'une fille d'une naissance obscure, qu'un enfant trouvé soit élevé par des étrangers; que donnée ou vendue elle arrive au séraï du sultan; qu'elle soit introduite dans le harem à titre d'*odalisque* (1), c'est-à-dire *de servante de chambre;* qu'enfin elle parvienne au grade de sultane-reine, c'est un roman historique encore réalisé chaque siècle en Asie. D'ailleurs cette version d'Athénée, qui se lie très-bien au début rectifié de Ktésias, a encore le mérite de résoudre les embarras chronologiques qui naissent de son récit, où les événemens sont trop serrés, et de plus elle se trouve appuyée d'un fait qu'attestent deux autres écrivains; car Moyse de Chorène et Kephalion s'accordent à dire que Sémiramis fit mourir *tous ses enfans,* excepté le jeune Ninyas. Dans le récit de Ktésias, elle en eut *deux* de Memnon son premier mari; mais ils n'étaient pas enfans *de roi,* ni capables de lui faire ombrage; au lieu que suivant le récit d'Athénée, elle eût pu, dans son état d'*odalisque,* avoir de Ninus plusieurs enfans âgés déjà, et aptes à régner, par conséquent faits pour l'inquiéter. Alors nous pouvons supposer sans effort que Sémiramis était entrée au séraï vers l'âge de 20 ans, qu'elle y vécut en qualité d'odalisque et eut des enfans

(1) *Oda* en turc, chambre.

de Ninus pendant un espace qui put durer vingt autres années. Ce tems fut employé par elle à fonder ce crédit et cet ascendant qui enfin subjuguèrent Ninus. La guerre de Bactriane étant survenue, elle y suivit le roi, et ce fut alors que l'acte de bravoure mentionné par Ktésias la fit devenir reine. Son nom même semble faire allusion à ce trait; car il n'est pas vrai que *Sémiramis* signifie pigeon ou colombe [1], en syriaque; au lieu que ce mot, décomposé (*shem rami*) signifie *le signe élevé* sur les murs de Bactre, lequel devint le signal de la victoire de Ninus et de la fortune de la favorite. A dater de cette année, qui fut l'an 1201, tous les événemens seraient tels que les a établis l'auteur de la Chronologie d'Hérodote, page 278. Mais nous corrigerions les dates précédentes en disant que Sémiramis serait entrée au séraï vers 1221, et qu'elle serait née vers 1241. Alors elle eût vécu 61 à 62 ans, précisément comme le dit Ktésias : si son orgueil voulut que l'on comptât dans son règne tout le tems de sa coha-

---

[1] *Colombe* et *pigeon* se dit *ïounah* qui n'a rien d'analogue. Mais on nous dit que les troupes babyloniennes avaient pour enseigne une *colombe*, ce qui explique l'expression de Jérémie et du pseaume *Exurgat*, *fuyez la colère de la colombe*. Ces enseignes ayant été instituées par Sémiramis, peut-être le peuple l'a-t-il désignée sous cet emblème.

bitation avec Ninus, elle aurait régné 42 ans, comme le dit encore cet auteur, et tout prend de l'accord dans le récit et dans les vraisemblances; par ces gradations naturelles, par cet apprentissage nécessaire, Sémiramis arrivée au pouvoir suprême, donne l'essor à son caractère *avide de tout ce qui était grand* [1]*: jalouse de surpasser la gloire de ceux qui l'avaient précédée, elle conçoit,* après la mort de Ninus, le dessein de bâtir une ville dans la Babylonie. Ninus venait d'en construire une immense à 100 lieues de là, et voilà sa veuve qui veut en élever une autre, non pas plus grande (Strabon dit que Babylone fut plus petite.), mais une mieux entendue. Ninive avait donc des défauts de position déjà sentis.... Le local de Babylone offrait donc des avantages supérieurs : le talent de Sémiramis fut de les apercevoir, et le succès est devenu une preuve de son génie. Effectivement en examinant les circonstances géographiques et politiques de cette opération, il nous semble découvrir plusieurs des motifs qui ont dû la susciter. *Ninive* assise au bord oriental du Tigre, dans une plaine fertile en tout genre de grains, voisine de coteaux riches en arbres fruitiers, sous un ciel brillant et pur, Ninive jouissait d'une situation très-heu-

[1] *Voyez* le texte ci-devant, pag. 8.

reuse à plusieurs égards; mais elle était privée de l'un des élémens nécessaires à la prospérité des capitales. Elle manquait de navigation... Le Tigre, quoique fleuve large et profond, est si rapide en son cours, si encaissé dans son lit, que les transports y sont toujours dangereux, difficiles et partiels. On ne peut le remonter, et de plus au-dessus de Ninive son cours est borné à si peu de pays qu'on ne saurait en apporter beaucoup de denrées.

L'Euphrate au contraire a un développement immense au-dessus de Babylone; il touche à la Syrie; il pénètre dans l'Asie mineure par une de ses branches; il exploite toute l'Arménie par les autres; il appelle les produits de tous les pays montueux qui bordent l'Euxin, il les transporte avec moins de dangers que son rival; mais ce qui surtout lui assure la prépondérance, il communique à l'Océan par un cours plus lent, par un lit plus commode que le Tigre, ensorte que depuis le golfe Persique, les bateaux peuvent le remonter bien plus haut et plus aisément que le Tigre. Une ville placée sur l'Euphrate était donc appelée à la splendeur que donne le commerce : et à cette époque le golfe Persique était le centre des communications les plus riches et les plus actives, entre l'Asie occidentale, la Syrie, la Perse, l'Arabie heureuse, l'Éthiopie et l'intérieur

de l'Afrique; à cette époque ce commerce valait celui de l'Inde. Les guerres habituelles des peuples riverains, en rendant la circulation difficile, en forçant de recourir aux caravanes dispendieuses des Arabes bédouins, s'étaient opposées à son développement. Cette cause venait de cesser; toute l'Asie limitrophe obéissait à un même souverain, et sa puissance le faisait respecter au loin. Ce motif commercial était déjà suffisant; Sémiramis dut en avoir deux autres, politiques et militaires.

Les habitans de la Chaldée étaient un peuple récemment conquis, par conséquent mécontent et disposé à secouer le joug. Un moyen propre à les contenir était d'établir près d'eux, dans leur sein, une forteresse dont la garnison fût un épouvantail ou un instrument. Cet objet fut rempli par la portion de Babylone bâtie dans l'île Euphratique; mais pourquoi bâtir l'autre portion à l'ouest du fleuve au bord du désert? Ici se montre encore l'habileté du fondateur : alors que les armes projectiles avaient peu de portée, si l'on n'eût occupé qu'une rive du fleuve, l'on n'eût pas commandé l'autre suffisamment. On avait dans le désert un ennemi vagabond, turbulent, qu'il importait de tenir en respect : une citadelle formidable opéra cet effet. Babylone assise sur les deux rives de l'Euphrate épouvanta les Arabes bédouins; mais en même tems elle devint un

moyen de les attirer et de les affectionner, parce qu'elle leur offrit le marché le plus commode et le plus avantageux pour vendre le superflu de leurs troupeaux, ou le butin de leurs lointaines rapines.

Cette domination plénière du fleuve, qui fut un raffinement d'art sur Ninive, fut aussi un surcroît de puissance militaire et commerciale. Tous les Bédouins devinrent vassaux par crainte ou par intérêt. Le choix du local précis de *Babel* fut un trait de politique plein d'astuce et de sagacité. L'on pouvait indifféremment asseoir la forteresse plus haut ou plus bas; mais Sémiramis trouvant en un point donné un temple célèbre qui, suivant l'usage du tems, était un lieu de pélerinage pour tous les peuples arabes, Sémiramis saisit ce moyen religieux de manier les esprits; en ornant ce temple, en le comblant de présens, elle flatta le peuple; en caressant les prêtres chaldéens, en les dotant, elle se les attacha, et par eux elle devint maîtresse des cœurs. Enfin un dernier motif de son choix dut être, que quelques lieues plus haut, l'Euphrate avait et a encore des *rapides* ou *brisans* qui empêchent les bateaux de remonter à pleine charge,... La ville devint un entrepôt.

D'après ces combinaisons trop naturelles pour n'être pas vraies, il ne faut plus s'étonner du suc-

cès de Sémiramis. Il fut complet contre Ninive, puisque cette cité ne subsista que six siècles, tandis qu'il en fallut douze pour anéantir Babylone; encore ses immenses ruines, enfouies dans un espace de plusieurs lieues [1], demeurent-elles comme un monument de son existence. Il faut lire dans Diodore le reste des actions de cette femme prodigieuse, et voir comment, après avoir établi sa métropole, elle créa en peu de mois, dans la Médie, un palais et un vaste jardin, puis entreprit contre les Indiens une guerre malheureuse, puis revint en Assyrie se livrer à des travaux dont Moyse de Chorène continue les détails curieux dans le chapitre XIV de son Histoire d'Arménie. Telles furent son activité et sa renommée, qu'*après elle, tout grand ouvrage en Asie fut attribué par les traditions à Sémiramis* [2]. Alexandre trouva son nom inscrit sur les frontières de la Scythie, alors considérée comme borne du monde habité. C'est sans doute cette inscription que nous a conservée Polyæn, dans son intéressant Recueil d'Anecdotes (Stratag., liv. VIII, chap. XXVI).

---

(1) *Voyez* Mémoires de Beauchamp, Journal des Savans, décembre 1790.

(2) *Strab.*, lib. XVI.

Sémiramis parle elle-même.

LA NATURE ME DONNA LE CORPS D'UNE FEMME ;
MAIS MES ACTIONS M'ONT ÉGALÉE
AU PLUS VAILLANT DES HOMMES (à Ninus) :
J'AI RÉGI L'EMPIRE DE NINUS,
QUI VERS L'ORIENT TOUCHE AU FLEUVE HINAMAM (l'Indus);
VERS LE SUD AU PAYS DE L'ENCENS ET DE LA MYRRHE
(l'Arabie-Heureuse);
VERS LE NORD AUX SAKKAS (Scythes),
ET AUX SOGDIENS [1] (Samarkand).
AVANT MOI AUCUN ASSYRIEN N'AVAIT VU LA MER ;
J'EN AI VU QUATRE OU PERSONNE NE VA,
TANT ELLES SONT DISTANTES.
QUEL POUVOIR S'OPPOSE A LEURS DÉBORDEMENS ?
J'AI CONTRAINT LES FLEUVES DE COULER OU JE VOULAIS,
ET JE N'AI VOULU QU'OU IL ÉTAIT UTILE :
J'AI RENDU FÉCONDE LA TERRE STÉRILE,
EN L'ARROSANT DE MES FLEUVES :
J'AI ÉLEVÉ DES FORTERESSES INEXPUGNABLES :
J'AI PERCÉ DE ROUTES, DES ROCHERS IMPRATICABLES :
J'AI PAVÉ DE MON ARGENT DES CHEMINS
OU L'ON NE VOYAIT QUE LES TRACES DES BÊTES SAUVAGES,
ET DANS CES OCCUPATIONS,
J'AI SU TROUVER ASSEZ DE TEMS POUR MOI
ET POUR MES AMIS.

---

[1] Elle ne dit rien de la frontière d'ouest, la *Méditerranée ;* et ce silence est contre Ktésias en faveur d'Hérodote. Sémiramis n'eût pas omis un pays aussi remarquable que la Syrie, sa patrie : elle a dû, par amour propre, omettre une frontière aussi bornée que celle de l'Euphrate.

Dans ce tableau si simple et si grand, la dignité de l'expression et la convenance des faits semblent elles-mêmes garantir la vérité du monument. Nous ne saurions donc admettre l'opinion de quelques écrivains qui veulent regarder Sémiramis comme un personnage mythologique de l'Inde ou de la Syrie [1]. Il est possible que le mot *semirami* reçoive une étymologie *zende* ou *sanscrite;* mais outre le cas fortuit des analogies de ce genre, ce mot, qui nous est transmis par les Perses, peut avoir été substitué par eux au nom syrien de l'épouse de Ninus, comme le nom de *Zohâk* fut substitué au nom de *Haret*, comme celui d'*Esther* le fut au mot *hadossa*, signifiant myrthe, en hébreu. L'article suivant va confirmer cet aperçu par des rapprochemens singuliers auxquels donne lieu un récit que nous a conservé Photius, dans sa Bibliothèque grecque [2].

---

(1) *Asiatick Researches*, tom. IV. Dissert. de Wilford sur Sémiramis.

(2) Notre époque de Sémiramis trouve un appui singulier dans un passage de Porphyre que cite Eusèbe. *Præp. Evang.*, lib. I, pag. 30. Selon Porphyre, « l'historien phénicien » *Sanchoniaton* avait fleuri avant la guerre de Troye, dans » un siècle rapproché de Moyse, *ainsi que l'on pouvait s'en* » *convaincre par les Annales des Rois phéniciens :* et il avait » été contemporain de Sémiramis, que l'on place très-peu

CHAPITRE IX.

Récit de Conon et roman d'Esther.

« J'ai lu, dit Photius (page 427 de sa Biblio-
» thèque), j'ai lu le petit ouvrage de Conon, dédié

» de tems avant la guerre (ou prise) de Troye ou même
» parallèlement. »

Sur ce texte nous remarquons que la plupart des écrivains grecs placent cette prise l'an 1184 avant notre ère : dans nos calculs le règne de Sémiramis a eu lieu depuis 1195 jusqu'en 1180 : on voit que le synchronisme est complet, et il est d'autant plus concluant, que Porphyre nous le donne comme le résultat des trois chronologies assyrienne, phénicienne et grecque, comparées entr'elles. Les interpolations de Ktésias se trouvent ici jugées et rejetées.

Ce même fragment de Porphyre donne lieu à une autre combinaison singulière : cet écrivain dit « que Sanchoniaton
» pour mieux s'assurer de la vérité des faits, consulta de très-
» anciens monumens ammonites, et un certain *Ierombal* juif,
» prêtre du dieu Ieou. »

En parcourant les livres juifs, nous trouvons l'un des juges spécialement désigné par le surnom de *Ierobaal* (*ennemi de Baal*) ; ce juge est *Gedeon* qui, à titre de prophête envoyé de Dieu, mérite aussi le nom de *prêtre :* Gedeon nous serait donc indiqué ici comme ayant gouverné jusque vers l'an 1190 et au-dessus : sa fin aurait précédé de 50 à 60 ans

» à Archelaus Philopator, contenant cinquante
» anecdotes tirées de divers auteurs anciens. La
» neuvième traite de Sémiramis. Conon la pré-
» sente comme fille, et non comme femme de
» Ninus. Pour m'expliquer sommairement, il at-
» tribue à Sémiramis tout ce que les autres écri-
» vains racontent de l'assyrienne *Attosa* (Atossa).
» Aurait-elle porté deux noms? ou a-t-il été le
» plus savant? Voilà ce que je ne sais pas. Il ra-

---

l'avènement de Heli en 1131. La liste informe que nous avons critiquée à l'article des Juges (première partie des *Recherches nouvelles*), en présente beaucoup plus, comme on le voit ici.

Gedeon-Ierobaal meurt vers 1190.

Abimelek règne...............	3 ans.
Thola.	
Iaïr gouverne.................	22
Total.....	25 ans.

Servitude sous les Ammonites et les Philistins 18 ans.

Iephté........................	6 ans.
Abesan........................	7
Ahîalon.......................	10
Abdon.........................	8
Total.....	31

Servitude sous les Philistins...............	40
Samson.....................................	20

Heli juge en l'an 1131.

Ecartons le fabuleux Samson ; admettons avec plu-

» conte que Sémiramis eut d'abord un commerce
» clandestin avec son propre fils, sans le con-
» naître ; qu'ensuite, la chose étant découverte,
» elle l'épousa publiquement ; d'où il est arrivé
» chez les *Mèdes* et chez les *Perses* que *le ma-*
» *riage des enfans avec leurs mères*, qui d'abord
» était une chose exécrable, devint un acte *légal*
» *et permis*. »

Il s'agit de savoir si ce récit est purement paradoxal, ou s'il contient quelques lumières dans notre question.

1°. Nous observons que Conon fut un auteur

---

sieurs chronologistes, que les 40 ans de servitude sous les Philistins, ont été parallèles aux 40 ans de Heli : déjà nous n'aurons que 28 à 30 ans depuis ce grand-prêtre en 1131 jusqu'à Jephté qui aura géré vers 1166. D'autre part, entre Jephté et Gedeon, Josephe n'admet point *Thola;* la servitude sous les Ammonites et les Philistins a pu n'affecter que quelques tribus, tandis que Iaïr gouvernait les autres. Il ne resterait donc que 25 ans entre Jephté et Gedeon qui serait mort vers 1190 ; et comme les indications de Porphyre ne sont pas précises, Gedeon peut être reculé jusque vers 1200. Ce ne sont là que des hypothèses, dira-t-on ; mais l'autorité de Porphyre qui de l'aveu même de ses ennemis fut un savant écrivain, est faite pour balancer ici celle d'une compilation indigeste, surtout lorsque Porphyre s'appuie de monumens positifs, réguliers, dont les expressions s'accordent avec les raisonnemens que nous avons formés sur d'autres bases et par d'autres moyens.

assez tardif, puisque son patron, Archelaus, fut un des Hérodes emmené par Jules-César à Rome, où il passa de longues années.

2°. Les cinquante anecdotes dont Photius donne l'extrait, sont pour la plupart tirées de la haute antiquité, en des tems dits héroïques et fabuleux, avec une affectation de singularité qui décèle l'intention formelle d'amuser un prince ennuyé; mais on n'y découvre point un caractère d'absolue fausseté, ni d'invention apocryphe qui en fasse un pur roman. Dans l'anecdote de Sémiramis, Photius observe que les faits attribués par Conon à cette princesse, le sont par d'autres auteurs à l'*assyrienne Atossa*. Il n'y aurait donc que transposition et confusion de nom. Quelle fut cette *Attosa*, ou *Atossa?* Les Perses nous en citent une née fille de Kyrus, devenue épouse de Cambyse (son propre frère), puis de Smerdis; ce ne doit point être celle-là.

L'historien Hellanicus, contemporain d'Hérodote, en citait une autre qui, dans un tems ancien, avait inventé l'art d'écrire ou d'envoyer des lettres missives [1]; ce pourrait être celle-là; mais il l'appelle *reine des Perses*, et l'on n'en connaît aucune autre action.

---

[1] Tatien, pag. 243.

Enfin Eusèbe, dans sa Chronique [1], nous fournit un trait plus précis. « *Atosse*, qui est *Sémi-*
» *ramis* (ou qui est appelée *Sémiramis* [2]), fut
» fille de Belochus (18e roi d'Assyrie), et elle
» régna 12 ans avec son père. »

Ici nous avons une *Atosse assyrienne*, comme celle de Conon, et deux noms pour une même personne, comme l'a soupçonné Photius. De ces divers exemples nous pouvons conclure,

1° Que le nom d'*Atosse* fut commun à plusieurs femmes chez les Perses et les Assyriens;

2° Que par un autre cas possible, ces femmes ont pu vouloir s'appeler du nom illustre de *Sémiramis*, ou que Sémiramis a pu d'abord porter le nom d'*Atosse* quand elle était simple particulière. De ce double cas ont pu venir des méprises, des confusions; et en parcourant l'Histoire des Mèdes et des Perses, nous trouvons un trait qui réunit d'une manière remarquable plusieurs circonstances du récit de Conon.

Selon Ktésias, la fille du roi mède *Astyag*, nommée *Amytis*, devint l'épouse de Kyrus : selon Hérodote, la fille de ce même Astyag était mère du même Kyrus : Ktésias qui contredit Hérodote, n'ose avouer ce fait; mais il l'insinue lorsqu'il dit :

---

(1) Eusèbe, pag. 13.

(2) *Atossa quæ et Semiramis.*

« Kyrus ne connaissait pas d'abord *Astyag pour* » *son parent* (ou ayeul) ; lorsqu'il l'eut en son pou- » voir, il le relâcha, et il honora Amytis comme sa *propre mère ;* ensuite il l'épousa. » Maintenant observons qu'aucun auteur ne parle de l'inceste comme légal chez les Assyriens et les Babyloniens, tandis que tous attestent cet usage *chez les Perses et chez les Mèdes... Le mariage des frères avec les sœurs, des mères avec leurs fils était un usage antique et légal de la caste des Mages*, a dit *Xantus de Lydie* [1] dès avant le tems d'Hérodote. De là ce vers de Catulle :

Nam Magus ex matre et gnato nascatur oportet.

Pour être Mage, il faut naître d'une mère mariée avec son fils.

D'autre part, nous savons que la religion et les rites des Mages, essentiellement Mèdes et Zoroastriens, furent adoptés par Kyrus. Son fils Cambyse épousa sa propre sœur *Atossa :* n'est-il pas naturel d'en tirer la conséquence que ce fut *Kyrus* qui introduisit l'inceste chez les Perses, comme le dit Conon, et qu'il représente ici *Ninyas*, comme Astyag représente Ninus. Mais d'où vient cette méprise ? sans doute le voici. Ninus, chez les Mèdes, était un *zohâq*, comme *Astyag* l'était chez les Persans. Or comme il y avait quelqu'ana-

[1] Clément Alex. Strom., liv. III, pag. 185.

logie entre l'aventure de Sémiramis qui s'éprit de son fils et voulut en jouir, et l'aventure d'Amytis qui vécut clandestinement avec son fils, et qui l'épousa, ces divers personnages auront été confondus par quelqu'historien romancier, comme le sont encore les historiens Persans (1).

Quant à la *Sémiramis*, dite Atossa, *fille de Belochus*, selon Eusèbe, ses 12 ans de règne approchent beaucoup des 14 ou 15 ans que nous avons trouvés à l'épouse de Ninus (2), et Ninus pourrait être ce *Bel-ochus*, qui signifie *frère de Bel:* car placé vers la moitié des 1200 ans de Ktésias, il se trouve à la tête de la liste redoublée dont la chronologie d'Hérodote démontre l'erreur (pag. 169).

Mais ce nom d'*Atossa* ou *Attosa* donné à Sémiramis, d'où vient-il? En lisant l'anecdote juive d'Esther, nous remarquons que son nom syrien ou hébreu, fut *Hadossa*, signifiant *Myrthe;* qu'elle

---

(1) Athénée cite deux exemples de semblable confusion de noms par des historiens de son tems : l'un disant que Ninive fut prise par *Kyrus* au lieu de *Kyaxar;* l'autre que l'on voyait à Ninive le tombeau de *Ninus* au lieu de *Ninyas*. Athénée, en faisant lui-même ces remarques, nous montre que ces cas ont été assez fréquens.

(2) Il semble aussi que cette Sémiramis doit être celle qu'Hérodote a eu en vue par suite de ces confusions.

vint de Syrie comme Sémiramis ; qu'elle fut odalisque à la cour du grand roi Assuérus : or Assuérus est le nom que le texte grec donne à l'*Assur* ou l'*Assyrien* de la Genèse *qui bâtit Ninive :* cet Assuérus épousa la juive *Hadossa*, comme Ninus épousa l'ascalonite *Atossa ;* l'une et l'autre, de *servantes devinrent reines*, comme le représentait le tableau du peintre Echion, dès avant Alexandre. Jamais les commentateurs n'ont pu prouver en quel tems vécut cet Assuérus, ni où il fut roi, ni qui fut cette Esther dont les critiques placent l'histoire au rang des livres apochryphes. Il nous semble assez évident que le nom prononcé *Atosa* par les Grecs, est identique à l'*Hadosa* des Syriens ; qu'Esther n'est pas autre que Sémiramis dont un auteur juif a modifié l'histoire tirée du même livre que le tableau d'Echion, pour en faire honneur à sa nation ; ensorte que nous avons ici deux écrivains juifs qui ont défiguré la vérité pour amuser leurs lecteurs : nous en verrons bientôt d'autres dans le même cas, mais beaucoup moins amusans.

CHAPITRE X.

Babylone depuis Sémiramis.

APRÈS *que Ninus eut conquis* la Babylonie, et détruit la race des rois indigènes [1], ce prince, nous dit Ktésias, *soumit le pays à un tribut annuel;* c'est-à-dire qu'il en fit une province de son empire, régie comme les autres par un *vice-roi* ou *satrape*. Sémiramis ayant ensuite fondé l'immense forteresse de Babylone, cette cité devint la résidence naturelle et nécessaire du vice-roi; ce vice-roi, par la nature de sa place, dut être amovible au gré du souverain, comme le furent les satrapes de l'empire Perse (dont le régime fut calqué sur celui de Ninive), comme le sont de nos jours encore les pachas de l'empire Ottoman. Toutes ces organisations asiatiques se ressemblent. Cet état de choses subsista pendant toute la durée de l'empire Assyrien. Nous en avons la preuve,

1° Dans l'envoi que Teutamus fit d'un corps de Babyloniens au secours de Troye [2];

---

[1] *Voyez* Ktésias en Diodore, lib. II.

[2] Ktésias et Moyse de Chorène.

2° Dans l'échange que Salmanasar fit d'une colonie de Babyloniens contre une colonie d'Hébreux de Samarie ;

3° Dans tous les détails de la révolte de Belesis-Merodak, contre Sardanapal ;

4° Dans la vassalité non contestée de ce même Belesis vis-à-vis d'*Arbak* qui, à titre de vainqueur de Sardanapal et de successeur du *grand roi*, conféra au Babylonien la satrapie de sa province *exempte de tribut*, et qui lui accorda le pardon d'un vol public contre l'avis de ses pairs assemblés ;

5° Enfin dans ces expressions d'Hérodote [1] : « *que la ville de Babylone, après la chute* » *de Ninive, devint la résidence des rois* » *d'Assyrie.* »

Elle n'était donc auparavant qu'une ville dépendante, une ville de province. Nos deux auteurs d'accord sur cette période, semblent différer sur celle du régime mède ; car le texte d'Hérodote implique une souveraineté indépendante depuis Belesis, tandis que, selon Ktésias, Babylone continua d'être vassale d'Ecbatane, au même titre qu'elle l'avait été de Ninive ; et il en cite un trait remarquable dans l'anecdote de Parsodas et de *Nanibrus*, *gouverneur* de Babylone, qui *se re-*

---

(1) Lib. I, § 178.

connaît justiciable de (*Kyaxares*)-*Artaïos*. D'où il résulterait que les rois de Babylone n'auraient effectivement été indépendans et héréditaires que depuis Nabopol-asar, père de Nabukodonosor; et la liste officielle, dite *kanon* (1) astronomique de Ptolomée, appuie cette induction en ce que depuis Nabopolasar, remontant jusqu'à Belesis (Mardokempad), elle compte onze règnes ou mutations dans le court espace de 96 ans, ce qui ne donne pas neuf ans complets pour chaque règne, et ce qui par conséquent exclut l'idée de succession héréditaire.

Après Belesis, pendant le règne circonspect de Deiokès *qui ne commanda qu'aux Mèdes, alors que chaque peuple vécut libre et sous ses propres lois*, il y a lieu de penser qu'il exista à Babylone des agitations olygarchiques, pendant lesquelles des chefs militaires ou sacerdotaux se supplantèrent rapidement dans la gestion du pouvoir. Cela serait naturel, et il le serait encore que Phraortes devenu puissant par la conquête de la Perse, eût ressaisi la suzeraineté de Babylone par le moyen de l'un des partis contendans. Ce prince ayant péri dans son expédition contre *Ninive*, son fils Kyaxarès (Artaïos) hérita de ses droits; mais l'invasion des Scythes, en 625,

(1) *Norma, Regula.*

l'ayant confiné dans ses places fortes et dans ses montagnes, Nabopol-asar et Nabuchodonosor à couvert dans leur *île*, protégés contre la cavalerie scythe par leurs fleuves et leurs canaux, mirent à profit la faiblesse du Mède, et rendirent leur royauté indépendante et héréditaire dans leur famille.

Contre cet état de choses conforme au raisonnement et aux autorités, on peut demander comment s'expliqueront, et le titre de *roi* donné par la liste officielle aux princes babyloniens depuis Nabonasar, et l'acte arbitraire de ce prince qui supprima les noms de tous ses prédécesseurs, acte et titre qui semblent impliquer l'indépendance absolue.

Nous répondrons que cette objection, plausible dans les mœurs et les usages d'Europe, n'est point une difficulté réelle dans les usages d'Asie. Le mot arabe et chaldéen *malek*, traduit *roi*, n'a pas strictement le sens que nous lui donnons : il suffit d'avoir lu l'Histoire de l'Orient ancien, pour savoir que ce titre n'équivaut souvent qu'à celui de *commandant* de province et même de ville. Quand les Hébreux entrent en Palestine, il n'est pas de ville ou de gros bourg qui ne présente un *malek*, ou *roi*, et certainement ces roitelets n'étaient pas des rois indépendans, absolus. Cet emploi indistinct du nom de *roi* trouve

son origine et ses motifs dans l'état politique de ces contrées. Primitivement, avant que les états se fussent engloutis les uns les autres, chaque peuple, régi par ses propres lois, avait son *malek*, son roi particulier. De grands conquérans, tels que Sésostris et Ninus, s'étant élevés, leur politique trouva convenable de conserver aux petits rois qui se soumirent volontairement, les états qu'ils possédaient, et se contenta de percevoir le tribut; c'est-à-dire qu'en laissant le *titre*, qui n'était rien, les conquérans prirent les *richesses*, qui étaient tout; et de là cette dénomination de *roi des rois*, dont nous trouvons le premier exemple dans Sésostris, mais dont probablement l'usage est bien antérieur. Réduits à l'obéissance et à la vassalité, ces *rois* inférieurs ne furent réellement que des gouverneurs de province, que des *satrapes*, selon l'expression de l'idiome persan; et nous trouvons la preuve inverse de cette synonymie dans un passage de Berosse, qui, né sujet des Perses, a écrit selon leur génie; il dit :

« Nabopolassar ayant appris la défection du » *satrape qui était préposé sur l'Égypte, la* » *Cœlesyrie* et *la Phénicie*, et ne se trouvant » plus capable de soutenir les fatigues de la guerre, » il chargea son fils Nabuchodonosor de cette ex- » pédition, et mourut peu de tems après [1]. »

[1] Joseph. contr. Appion, lib. 1, § 19.

La date de cette expédition et de la mort de Nabopol-asar nous est parfaitement connue pour être de l'an 605 à 604. Or nous savons avec la même certitude historique, qu'à cette époque il n'y avait en Égypte d'autre *satrape* que *le roi Nekos*, qui régna depuis 617 jusqu'en 602; et nous savons encore par Hérodote et par les livres hébreux, que Nekos n'était point le préposé des rois de Babylone, mais bien l'ennemi puissant, le rival indépendant qui leur disputa la Judée et la Syrie jusqu'à l'Euphrate [1]. La bataille de Karkemis ou Kirkesium en 604, jugea la question contre lui. *Il se retira dans son royaume, et il ne reparut plus dans la terre* (ou pays) *de Judée.*

Berosse, historien célèbre par son savoir, n'a pu ignorer ces faits. Lorsqu'en cette occasion il emploie le mot *satrape*, c'est évidemment parce que, dans les idées asiatiques, il le juge synonyme du mot roi [2]. Le Syncelle nous offre un

---

[1] Reg., lib. II, c. XXIII, v. 29, et c. XXIV, v. 7.

[2] Ce mot persan *satrape* reçoit une explication instructive et curieuse de l'ancienne langue de l'Inde, le sanscrit, qui fut très-analogue à celle des Perses de Kyrus. En le décomposant, on y trouve deux *mots* qui signifient *maître du dais* ou *parasol* (*tshattra-pah* ou *pad*); ce qui nous apprend que jadis en Perse, comme aujourd'hui dans l'Inde et à la

autre exemple du même emploi de ce mot, par Alexandre Polyhistor, lorsqu'il dit, page 209 : « Alexandre Polyhistor rapporte que Nabopolasar » envoya vers Astyag, *satrape* de Médie, etc. » Or il est constant qu'Astyag était *roi* indépendant...., et le Syncelle, page 14, nous avertit que Polyhistor copiait Berosse.

Quant à la suppression que *Nabon-asar* fit des actes et des noms de ses prédécesseurs, elle n'est pas en lui une preuve de pouvoir *royal*, plus qu'elle ne le serait dans les pachas du Kaire, de Damas et de Bagdad; de tels procédés leur seraient possibles, sans avoir d'autre conséquence que de payer quelqu'amende. Seulement ici c'est un indice de félonie et de rebellion que semblent confirmer plusieurs circonstances.

En effet, après la mort de Nabonasar, l'an 733

Chine, l'attribut honorifique des gouverneurs des provinces était de se faire porter le *parasol*, de rendre leurs sentences et décisions sous le *parasol*. Aussi lorsqu'en ces derniers tems nous avons eu à Paris des envoyés du shah de Perse, eux et leurs gens ont-ils été scandalisés de voir le parasol dans toutes les mains indistinctement. Notre industrie pour rendre ce meuble plus commode, a su le réduire à une seule tige ou bâton; mais dans l'origine, il était monté sur deux et même sur quatre, et il était le dais dont les prêtres et les rois ont conservé le très-antique usage oriental, et dont notre climat nous a fait oublier le motif et l'intention.

(14 ans après la suppression des actes, en 747), on voit le roi de Ninive, *Salman-asar*, lever une colonie dans Babyione même et la déporter au pays de Samarie, à la place des Juifs qu'il venait de subjuguer et de déporter en Mésopotamie. Cet acte de souveraineté et de sévérité ne semble-t-il pas venir à la suite d'une rebellion qui aurait existé, sans pouvoir être punie du vivant de son auteur Nabonasar; mais à sa mort le prince suzerain profitant de quelques troubles aurait recouvré ses droits; il aurait écarté des coupables trop nombreux pour être détruits sans danger et sans perte; et même en capitulant avec le parti influent, il eût continué de prendre les vice-rois dans la caste, avec la précaution de les changer souvent, comme on le voit dans Nabius, Chinzirus, Porus et Ilulaïus, qui n'occupent que 12 ans.

D'autre part, la liste officielle appelée *Kanon astronomique* de Ptolomée, affecte de donner aux princes de Babylone, depuis Nabon-asar, le nom de *rois chaldéens*, et non pas de rois *assyriens*. Or il est remarquable que les écrivains juifs authentiques, tels qu'*Isaïe*, *Jérémie* et l'auteur *des Rois*, appliquent exclusivement le nom de *Chaldéens* aux Babyloniens, et celui d'*Assyriens* aux rois de Ninive (1); que ces Chaldéens

(1) Les *Paralipomènes*, liv. II, chap. XXXIII, v. 11, sem-

étaient la caste *brahminique* et noble des Babyloniens, celle en qui résidait le sacerdoce et primitivement le pouvoir ; que par suite de la conquête des Assyriens, ces Brahmes vaincus avaient dû être privés de l'autorité civile; que la garnison de Babylone avait dû être composée d'étrangers, et que même la colonie première introduite par Sémiramis en était formée en grande partie; mais par le laps de tems, dans un espace de 480 ans, l'esprit indigène et le sang arabe dûrent aussi reprendre l'ascendant que leur donnaient et la masse de population, et les habitudes de climat. Alors il est naturel de penser que la caste chaldéenne épiant l'occasion de ressaisir l'autorité, l'un de ses membres, *Nabon-asar,* profita de l'indolence ou de l'embarras des sultans de Ninive, pour affecter l'indépendance et convertir *en autorité royale*

---

blent faire exception, lorsqu'ils disent que le roi Manassé fut emmené captif à *Babylone* par *le roi des Assyriens.* Mais il ne faut pas oublier que cette tardive chronique n'a pu être rédigée avant le tems des Asmonéens, et qu'à cette époque, les écrivains juifs empruntaient déjà les idées et les expressions des Grecs, qui appelaient *Assyriens* les peuples de la Babylonie, ensorte que cet exemple même devient l'un des indices de la posthumité des Paralipomènes : ce livre, au chap. III, vers. 17 à 24, dénombre sept générations depuis le retour de Babylone ; et cela seul, à 25 ans la génération, conduit jusqu'à l'an 363, c'est-à-dire 33 avant Alexandre.

celle dont il put être revêtu, à titre de vice-roi, ou de pontife [1]. Dans un tel cas, on conçoit très-bien que cet *indigène*, considérant comme intrus les vice-rois qui l'auraient précédé et qui dûrent être des Ninivites, put vouloir supprimer leurs noms et leurs actes comme un monument de servitude; l'établissement de cette *nouvelle* puissance indigène et chaldéenne donnerait une explication très-naturelle d'un passage d'Isaïe, qui autrement demeure obscur.

Au chapitre XXIII de cet écrivain, versets 13 et 14, on lit :

« Voici la terre des Kaldéens; ce peuple n'était » pas (auparavant). L'Assyrien la fonda (Baby- » lone) pour les habitans du désert; il éleva ses » remparts, il bâtit ses palais, il l'établit pour la » ruine des nations. »

Ce chapitre ne porte pas de date, mais il vient à la suite du chapitre XX, qui traite de la prise d'*Azot*, par *Tartan*, général de Sennachérib [2], et ce fait, peu antérieur au siége de Jérusalem par ce prince, appartient aux années 722 ou 723 avant notre ère. Comment, à cette époque, Isaïe

---

[1] Comme il arrive assez souvent dans l'Inde ou dans la Turquie à des princes tributaires et à des pachas.

[2] Voyez *Chronologie d'Hérodote*, pag. 181, note (1).

a-t-il appelé *peuple nouveau* ou *race nouvelle* les Chaldéens, de qui les Juifs s'honoraient de tenir, par Abraham, leur origine déjà ancienne? Cela ne peut se concevoir qu'en appliquant cette *nouveauté* à la puissance *ressuscitée* de la race *chaldéenne* par Nabonasar; cette résurrection date de l'an 747, c'est-à-dire 25 ans auparavant, et là s'appliquent bien ces mots, *qui n'était pas (auparavant)*. Le reste de la phrase s'accorde parfaitement avec le récit de Ktésias sur l'origine de Babylone.

D'ailleurs le sujet du chapitre XXIII, où est le passage cité, convient très-bien à cette période; car c'est un anathême contre la ville de Tyr, *frappée de grands maux et menacée de servitude*. Or vers les années 731 et 732, Salmanasar [1] avait subjugué toutes les villes phéniciennes, excepté Tyr, qu'un siége prolongé réduisit aux abois. C'est à ce siége que fait allusion le prophète, et non pas, comme le prétendent quelques paraphrastes, au siége de Nabukodonosor, qui fut postérieur de plus de 120 ans. Tout porte donc à croire que réellement la puissance ninivite éprouva de la part des vice-rois de Babylone, dès avant l'affranchissement par Belesis, ce que la puissance ottomane éprouve quelquefois de la part de ses

(1) Flav. Joseph., Antiq. judaic., lib. IX, cap. XIV, p. 506.

grands vassaux qui, pendant plusieurs années, conservant des apparences de soumission et de tribut, exercent tous les actes d'une autorité indépendante et d'une véritable royauté. La suite des faits va encore jeter du jour sur cette idée; et parce que nos renseignemens sur les rois babyloniens nous viennent presqu'uniquement de la liste appelée *Kanon de Ptolomée*, il n'est pas inutile de jeter un coup-d'œil sur l'autorité de ce monument, contestée par quelques écrivains pour soutenir d'anciens préjugés [1].

---

[1] Nous ne combattons point ici une opinion singulière de *Michaelis* qui, dans son livre *de Geographiâ hebræorum exterâ*, saisit une phrase de Strabon pour en induire qu'une *peuplade sauvage* et barbare, appelée jadis *Chalybes*, et plus récemment *Chaldies*, était venue des bords de la mer Noire conquérir et maîtriser Babylone, comme les Turkmans ont maîtrisé Bagdad et l'Empire Arabe. Pour soutenir cette hypothèse, Michaelis veut que les noms des rois babyloniens soient des noms russes; par conséquent il suppose que les Chalybes parlèrent un dialecte slave, quoique les meilleurs antiquaires ne fassent remonter l'origine des Slaves qu'aux premiers siècles de notre ère, où ces peuples émigrèrent, à ce qu'il paraît, des frontières de l'Indostan. D'autre part, outre que les étymologies qu'il allègue d'après Forster, sont forcées et imaginaires, on peut lui objecter que les noms de *Nabu-kadnasar*, *Balthasar*, etc. reçoivent une explication plus raisonnable de l'idiome arabe et chaldéen. Quant à la phrase de Strabon, lib. XII, pag. 549, nous

CHAPITRE XI.

Canon astronomique de Ptolomée.

C'EST à l'érudit Joseph Scaliger que les chronologistes doivent les premières notions de ce

remarquons d'abord avec ce géographe, qu'Homère en citant le nom de *Chalybes*, paraît avoir ignoré celui de *Chaldœi*, et nous en inférons que ce dernier ne se serait introduit que depuis ce poëte qui a écrit vers l'an 800 avant notre ère; c'est-à-dire, quelques années avant *Phul*, roi de Ninive. Or tous les anciens attestent que les Chaldéens ont existé à Babyloue bien des siècles avant cette date, et ont existé comme caste sacerdotale et non militaire. Nous observons de plus que peu après le tems d'Homère, deux rois de Ninive, successeurs de *Phul*, exécutèrent de nombreuses déportations de peuples, et que de même qu'ils transplantèrent des familles cuthéennes à Samarie, ils purent déporter des familles chaldéennes chez les *Chalybes*, voisins des *Sapires*, cités par Sennacherib pour être l'un des peuples récemment subjugués par ses pères. D'ailleurs Strabon, au même endroit, nomme quatre peuples à qui un changement semblable de nom était arrivé; les *Sanni*, jadis *Macrones;* les *Apaïtœ*, jadis *Kerkitœ;* et d'autres jadis appelés *Byzères :* n'est-il pas plus raisonnable d'attribuer ces changemens aux historiens qui auront employé d'autres idiomes que les anciens; de

Kànon, ou *Catalogue régulateur*, tiré des écrits de l'astronome Ptolomée. Scaliger compulsant un manuscrit du Syncelle, alors inédit, y trouva cette pièce historique et s'empressa de la publier dans les premières années du 17e siècle; mais parce que Le Syncelle produit deux et même trois versions de cette liste, toutes différentes l'une de l'autre, il s'éleva des doutes sur son utilité. Peu de tems après (en 1620) [1], Calvisius et Bainbridge fournirent de meilleurs moyens de l'apprécier, en publiant la copie de deux manuscrits de Théon, commentateur de Ptolomée. En 1652 la traduction du livre de *Georges Le Syncelle*, par Goar [2], sur un manuscrit autre que celui de Scaliger, offrit de nouvelles variantes quant aux noms; en 1663 le docte jésuite Petau, qui d'abord avait adopté la version de Scaliger, dans son Traité

penser même que Darius a pu en être l'auteur dans le registre neuf et régulier, qu'il fit composer pour l'Empire Perse. Toujours est-il vrai que Strabon peint les *Chaldæi Chalybes* comme des sauvages divisés entr'eux, tous barbares, insociables, vivant de pêche, de chasse et de gland, et il n'est pas probable que de telles hordes peu nombreuses aient fait une conquête aussi difficile que celle de Babylone, en dépit des rois de Ninive.

(1) Voyez *Procli Sphæra*, in-4°, à la fin.

(2) *Syncelli Chronographia*, in-fol.

de Doctrinâ temporum [1], la répudia pour une meilleure que lui fournit un troisième manuscrit du même Théon [2]. Enfin le savant anglais Dodwell, dans une Dissertation très-bien raisonnée [3], ayant confronté et discuté toutes les versions alors connues, et les opinions émises, donna un état clair et fixe à la question, qui consiste dans les articles suivans :

1°. La liste n° I doit être considérée comme la plus conforme aux manuscrits de Théon, copiste de Ptolomée. Les chiffres ou nombres sont d'autant plus exacts, que l'auteur original, après chaque règne particulier, additionne le produit de tous les règnes précédens; ce qui interdit toute altération, en même tems que cette précaution nous montre combien peu les anciens comptaient sur l'attention et la fidélité de leurs copistes.

Les numéros II, III et IV représentent les variantes données par *Scaliger*, par *Petau* et par Le Syncelle, édition de Goar.

---

(1) *Doctrina Temporum*, tom. II, pag. 125, *année* 1627.

(2) Voyez *Rationarium Temporum*, à la fin. Petau ne cite pas le numéro du manuscrit; mais c'est celui de la bibliothèque Impériale, coté 2497; un autre, coté 2494, pag. 126, appuie celui-là.

(3) In-8°. 1684. Appendice aux Dissertations sur saint Cyprien.

CELLE, *édition*

CALCUL ECCLÉS

bonasar *dit* Salma
bius. . . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
giballus. . . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
neladanas. . . . .

Elles servent à prouver cette incurie des copistes, puisque les noms propres qui composent ces listes sont quelquefois altérés de plusieurs manières (par exemple *Iluarodamus*) : ce doit donc être une *vérité, un principe de critique* pour tout esprit impartial, que « toutes les fois qu'il » n'existe qu'un ou deux manuscrits d'un ouvrage » ancien, on n'a aucune garantie, aucune certi- » tude morale de son identité avec l'ouvrage ori- » ginal tel qu'il sortit des mains de l'auteur. » Parmi les livres anciens que nous possédons, en est-il beaucoup qui aient satisfait à cette condition ?

2°. Dans la version qu'il nomme *astronomique*, n° II A, et qu'il prétend avoir copiée de Ptolomée, l'on voit que Le Syncelle a osé, selon sa coutume, altérer et changer la durée de plusieurs règnes, en donnant, par exemple, *à Saosduchius 9* ans au lieu de *20; à Nabonadius 34* au lieu de *17; à Iluarodam 3* au lieu de *2*, etc., que portent généralement les manuscrits de Théon.

3°. Enfin la version intitulée *Calcul ecclésiastique*, n° II B, dont l'auteur premier semble être Africanus, chef des chronologistes chrétiens, cette version offre des preuves irrécusables de la négligence, de l'ignorance même, et du défaut de critique de ces anciens compilateurs, ...

Premièrement, dans la confusion qu'ils font de

personnages très-différens, en croyant, par exemple, que Nabonasar est le même que Salmanasar; que Nabonadius est le même qu'Astyages, ou Darius, ou Assuérus, ou Artaxercès;

Secondement, dans une autre confusion qu'ils font du règne de Kyrus à Ekbatane, qui réellement veut 30 ans, avec le règne de Kyrus à Babylone, qui n'en veut que 9;

Troisièmement, dans la licence qu'ils prennent de changer arbitrairement la durée bien connue de divers règnes, tels que celui de Nabonasar, de Nabius, d'Iluarodam, de Nabonide, de Kyrus, d'Ochus, etc., et cela afin de retrouver la somme d'addition finale exigée par le Kanon: enfin dans leur incurie à remplir même cette condition; car le calcul ecclésiastique, au lieu de fournir 424 ans juste après Alexandre, rend 426 ans 4 mois, par l'introduction inutile des 7 mois du Mage, des 7 de Sogdien, et des 2 mois de Xercès II, et la surcharge d'une année sur un autre prince.

Par ces exemples pris dans un sujet important et célèbre, l'on peut juger du caractère des anciens écrivains dits ecclésiastiques, qui tous offrent plus ou moins de semblables anachronismes.

La liste authentique des rois chaldéens de Babylone étant ainsi éclaircie et fixée, l'on demande quel a été son auteur? Il fut antérieur à Ptolomée, puisque Le Syncelle remarque, page 206, « que

» les astronomes chaldéens et les mathématiciens
» grecs s'en servaient le plus habituellement pour
» tirer leurs horoscopes, ainsi que *l'atteste* le
» *très-savant Ptolomée.* »

Donc ce *kanon* ou *règle* du tems était bien antérieur à cet astronome et même à Hipparque, de qui Ptolomée a tout emprunté. Aussi voyons-nous Hipparque désigner quelques éclipses par les noms de certains princes que le kanon nous offre. Dodwell, qui a médité ce sujet, a pensé que la rédaction première de *ce régulateur du tems* devait appartenir à Berosse, ce prêtre chaldéen dont nous avons souvent parlé.

En faveur de cette opinion, nous voyons plus de motifs encore que n'en a exposé Dodwell.

1°. L'analogie et presque l'identité du fragment de Berosse cité par Fl. Joseph [1], où les rois de Babylone, depuis Nabopolasar, sont nommés et classés comme dans la liste. Et si l'on objecte que dans le livre contre Appion, Nabopolasar a 29 ans au lieu de 21, nous répondons qu'Eusèbe, dans sa Préparation évangélique, liv. IX, chap. XL, et Le Syncelle [2], dans sa Chronographie, p. 220,

---

(1) Joseph., contr. Appion, liv. 1er, § 19.

(2) Le Syncelle cite Berosse, mais il est très-douteux qu'il ait eu ce livre en main; car il n'en cite pas un passage original, qui ne se trouve ailleurs.

en citant le même texte de Berosse d'après Josephe, donnent 21 ans à Nabopolasar; ensorte que Dodwell a eu raison d'attribuer l'erreur du livre contre Appion, au copiste, qui au lieu d'écrire les mots grecs *eikosi en', vingt-un*, a écrit *eikosi ennea, vingt-neuf*. Il y a cent exemples pareils.

2°. La double qualité d'historien et d'astronome réunie dans la personne de Berosse, qui, pour établir les calculs et les prédictions astrologiques dont l'exactitude le rendit si célèbre en Grèce, eut besoin d'une mesure de tems très-précise, et eut, à titre d'historien, les moyens de la choisir dans les annales les mieux constatées.

3°. Le passage de Pline, qui dit que Berosse donnait aux observations babyloniennes *une durée de 480 ans*.

Donc Berosse avait dressé ce calcul sommaire de 480 ans.

4°. L'époque même à laquelle se termina d'abord le *Kanon astronomique*, laquelle fut la mort d'Alexandre : n'était-il pas naturel que Berosse terminât sa Chronologie à cette époque célèbre, qui était aussi celle de sa propre naissance [1].

5°. Enfin le titre de *chaldéens* donné à ces *rois* est encore une induction favorable, en ce que si l'auteur eût été Grec, il les eût appelés *assyriens*,

[1] *Voyez* ci-devant, note de la page 18.

selon l'usage d'Hérodote et de presque tous les auteurs grecs : il n'appartenait qu'à un indigène, à un prêtre babylonien tel que Berosse, de faire cette distinction savante dont nous trouvons l'exemple parallèle chez les écrivains juifs, avec cette particularité que l'orthographe de Berosse se rapproche de la leur autant que le permet la langue grecque.

Le lecteur a pu remarquer que dans le Kanon astronomique se trouvent supprimés les noms de plusieurs princes mentionnés par les historiens; par exemple, l'on n'y voit point la reine *Nitocris* d'Hérodote, et ce silence achève de prouver ce que nous avons dit, c'est-à-dire qu'elle ne fut que *régente* sous le règne de son époux *Nabokolasar,* qui est Nabukodnosor... On ne voit pas non plus, après Cambyse, le mage *Smerdis,* quoique mentionné par Ktésias et par Hérodote, ni Laboroso-achod, quoique cité dans le fragment de Berosse lui-même (en Josephe). Ces omissions néanmoins ne sont pas des oublis, ni des lacunes; elles sont le résultat d'un système réfléchi qui n'a pas voulu embarrasser et troubler le calcul, en y introduisant des fractions d'années; en effet, Smerdis ne régna que 7 mois; mais parce que Cambyse régna 7 ans et 5 mois, la liste, en lui comptant 8 ans entiers, compense le tems de Smerdis. La même chose a lieu pour Laborosachod,

pour Arsès, etc., dont les mois sont reversés sur leurs prédécesseurs [1]. Quant à la liaison de cette chronologie babylonienne à notre ère chrétienne, elle s'est opérée avec aisance, facilité et certitude, par les dates des règnes d'Alexandre, de Darius-Hystaspe, de son fils Xercès, etc., dates sur lesquelles la série des jeux olympiques ne laisse aucun doute. Ainsi nous avons jusqu'à l'an 747 avant J.-C. une échelle continue qui nous fournit un terme de comparaison exact pour juger du degré d'instruction des auteurs qui, comme Hérodote, ont parlé de quelqu'événement, de quelque roi babylonien, dans le cours de cette période jusqu'à Kyrus, qui la termine. Ce sujet va nous occuper dans le chapitre suivant.

CHAPITRE XII.

Rois de Babylone jusqu'à Nabukodnasar.

En ayant le mérite exclusif de nous donner la liste des rois babyloniens depuis Nabonasar, le

---

[1] Fréret et les missionnaires ont remarqué que le même système existe dans la chronologie des Chinois, qui supprime les noms des rois lorsqu'ils ont régné moins d'une année.

Kanon astronomique n'y a pas joint celui de nous donner des détails instructifs sur leurs règnes, et l'on n'y supplée que très-imparfaitement par d'autres auteurs. Sans un passage du Syncelle, nous ignorerions pourquoi les rois antérieurs n'ont laissé aucune trace : il paraît que Nabonasar, en brûlant leurs actes, ne fit qu'imiter l'exemple de Ninus, qui, selon l'historien syrien Mar-ibas [1], brûla aussi les histoires des rois qui l'avaient précédé. Le règne de Nabonasar, qui forme une ère, s'ouvrit le 26 février de l'an 747 avant J.-C. à midi. A cette époque dut régner à Ninive *Teglat-Phalasar,* qui l'an 742 s'empara de Damas et enleva quelques tribus juives. Il faut croire que Nabonasar lui parut trop puissant pour l'attaquer, et qu'il se contenta d'une apparence de tribut et de vassalité, comme il arrive quelquefois à la Porte-Ottomane, en des cas semblables. La dernière année de Nabonasar, en 734, paraît coïncider avec le tems où Salmanasar, autre roi de Ninive, était occupé d'une guerre opiniâtre contre les villes phéniciennes; ce prince prit Samarie et déporta les tribus juives en 730. Nabius, successeur de Nabonasar, n'avait régné que deux ans : Xinzirus et Porus, qui régnèrent 5 ans, avaient succédé à Nabius et virent Salmanasar enlever une colo-

[1] *Voyez* Moïse de Chorène, chap. XIII, pag. 40.

nie de Babyloniens qui furent déportés à Samarie. Nous avons dit que cet acte indique un retour de puissance de la part des Ninivites sur les Babyloniens.

En 726 régna Ilulaïus, à l'époque où Sennachérib dut succéder à Salmanasar. En 721, à *Ilulaïus* succéda Mardok-empad, le Merodak-Baladan des Hébreux, et le Belesis de Ktésias.... Cette année fut la première de Sardanapal *Asar-adon-phal*, fils de Sennachérib, et il semble que Merodak lui dut sa nomination ou sa confirmation.

Depuis Merodak jusqu'à *Saos-Duchœus*, en 667, sept règnes et deux interrègnes remplissent la courte durée de 54 ans; ce qui indique un état de troubles civils, et de partis contraires qui se disputent le pouvoir.

Parallèlement chez les Mèdes régnait Deïokès, qui assez occupé de son intérieur, ne dut point inquiéter les Babyloniens. Saos-Duchæus, par son règne de 20 ans, indique un état de choses plus affermi, à raison de l'ascendant d'un des partis. Ce dut être lui dont les généraux emmenèrent captif à Babylone, Manassé, roi de Juda, mort en 652. Le Livre des Rois plus authentique que les Paralipomènes, ne dit rien de ce fait, d'ailleurs peu important. En 645 régna *Kinil-Adan* qui serait le Nabukodn-osor de Judith, si saint Jérome ne nous avertissait formellement que dès son

tems, les Juifs malgré leur zèle dévot, reconnaissaient ce livre pour être apocryphe, ainsi que le livre encore plus romanesque intitulé *Tobie*. Si le lecteur veut jeter l'œil sur la note ci-jointe, il y verra les preuves de cette apocryphité admise par tous les bons critiques [1].

Le livre intitulé *Chronologie d'Hérodote* prouve, page 150, que Kyniladan est le Nanibrus de Ktésias dans l'anecdote de Parsodas, laquelle se place entre les années 633 et 627....... Il semblerait que Nanibrus aurait succédé à Saos-Duchæus, comme à son père, sous le bon plaisir des rois mèdes.

Après Kinil-Adan, en 625, règne Nabopolasar qui est le premier *Labynet* d'Hérodote. C'est de lui que parle cet historien, lorsqu'après la bataille entre les Lydiens et les Mèdes, interrompue le 3 février au matin, par la célèbre éclipse de Thalès, il dit : « Syennésis, roi de Cilicie, et Labynet, roi » de Babylone, furent les médiateurs de la paix;

---

[1] *Apud Hebræos liber Judith inter apocrypha legitur... Hieronymi opera*, tom. 1, pag. 1170, in-fol. 1693.

Le savant Bernard de Montfaucon a voulu prouver l'authenticité du livre et du fait; mais sa dissertation composée dans sa jeunesse, ne s'appuie que sur des anachronismes, ou sur des hypothèses, et ne sauve ni les contradictions palpables, ni l'ignorance évidente de l'anonyme, tant en géogra-

» ils hâtèrent le traité, et ils l'assurèrent par un » mariage. »

Ici le texte et le bon sens s'accordent à vouloir que

---

phie qu'en chronologie. Le lecteur pent lui-même en juger par ce précis de Judith que nous lui soumettons.

TEXTE DE JUDITH.

Version latine ou vulgate.

Arphaxad, roi des Mèdes, avait subjugué beaucoup de peuples, et il avait bâti une grande ville qu'il nomma *Ecbatan;* et *l'an* 12 de son règne, *Nabukodonosor*, roi des Assyriens, qui régnait dans Ninive, combattit Arphaxad, et il le vainquit dans la grande *plaine de Ragau, près l'Euphrate et le Tigre*.... Et l'an 13 de son règne, Nabuchodonosor envoya Holophernus... *Eliakim* était alors grand-prêtre à Jérusalem, etc.

Version grecque.

L'an 12 de Nabukodonosor qui régna sur les Assyriens dans Ninive; au tems d'Arphaxad qui régna sur les Mèdes dans Egbatanes qu'il avait bâtie : en ce tems-là le roi Nabuchodonosor fit la guerre au roi Arphaxad.... Et l'an 17, Nabuchodonosor combattit Arphaxad, le défit dans les montagnes de Ragau, le perça de traits, et l'extermina jusqu'à ce jour; et l'an 18, Nabuchodonosor envoya Holophernus contre les enfans d'Israël qui revenaient de captivité. *Ioakim* était grand-prêtre à Jérusalem, etc.

Arphaxad, roi à Ecbatanes, périssant dans une guerre contre les Assyriens, ne peut être que *Phraortès qui périt*

si Syennèsis et Labynet furent présens, ils furent auxiliaires et sans doute vassaux, l'un du Lydien, l'autre du Mède ; ceci cadre bien avec le récit de Ktésias : mais, dira-t-on, si la bataille eut lieu le

dans son expédition contre les Assyriens de Ninive, comme nous l'a dit Hérodote. Mais Ecbatanes fut bâtie par *Deïokès* et non par son fils *Phraortès*. Ce roi mède périt l'an 636 : à cette époque Josias, âgé de onze ans, était dans l'an troisième de son règne, ou plutôt de la régence du grand-prêtre *Helqias*... *Les Juifs revenaient de captivité*..... De quelle captivité ? Il y avait déjà 16 ans que *Manassès* était mort. Pourquoi le nom de *Helqias* est-il altéré et différent dans les deux versions ? La plus ancienne, qui est le grec, donne six ans de durée à la guerre ; la version vulgate fait périr Arphaxad dans la même année, l'an 12 de *Nabukodonosor*..... Il est bien vrai que l'an 636 se trouve être l'an 11 de *Kynil-Adan ;* mais alors l'une des versions s'est permis d'altérer le texte. Quel fut ce texte original ? on l'ignore. L'hébreu qui a servi de modèle au latin, est mutilé : il a été fait sur le grec qu'il a abrégé et tronqué, comme font tous les extraits. Le grec est d'accord avec la version syriaque, très-ancienne aussi ; mais ni l'une ni l'autre ne sont l'original qui a péri. Le latin cadre mieux avec la chronologie d'Hérodote, sur laquelle il a été calculé ou corrigé. Mais Hérodote dit que les Ninivites étaient indépendans, qu'ils étaient délaissés de tous les autres Assyriens ; et l'histoire de Parsodas en Ktésias nous montre Kynil-adan-nanibrus, vassal d'Artœus-Kyaxarès.

Dira-t-on que ce Nabukodonosor qui régna dans Ninive, fut un *roi indigène* à nous inconnu ? En effet, l'auteur de Judith n'exprime pas qu'il fut roi de Babylone. Mais alors où est son garant ? et lorsqu'ensuite il ajoute que Judith,

5 février au matin, et si le règne de Nabopolasar ne date que du 26 de ce mois (l'an 625), comment Hérodote l'appelle-t-il déjà roi ? Cette difficulté se résout très-bien, en disant que Nabopolasar dut être le fils de Nanibrus-Kinil-Adan; qu'en sa qua-

vécut jusqu'à l'âge de 105 ans (plus de 70 ans après cette guerre); qu'*Israël ne fut plus troublé de son vivant ni long-tems après* (dès 609, Josias fut tué et le pays conquis par Nechos); et lorsque dans le cantique de Judith, il dit *le Perse a frémi de son audace : le Mède a été troublé de sa force ;* tous ces anachronismes ne décèlent-ils pas clairement la posthumité et l'ignorance de l'auteur. D'ailleurs sa géographie est un renversement manifeste, lorsque, traçant la marche d'Holopherne, il le fait partir de Ninive, le conduit en Cilicie jusqu'au mont *Angé*, ou plutôt *Argœus* : puis de Cilicie lui fait *passer* l'Euphrate pour l'établir en *Mésopotamie*, et *y ruiner toutes les villes fortes qui y étaient*, *depuis le torrent de Mambré* (qui est en Palestine), jusqu'à la mer *Méditerranée*. En voyant une faute si grossière ajoutée à tant d'autres invraisemblances, on se range à l'avis de ceux qui dans le livre intitulé *Judith*, voient un roman écrit au tems des Machabées, pour exciter le patriotisme juif contre la tyrannie des rois grecs. Il est possible que dans d'autres guerres, il y ait eu quelqu'anecdote semblable, et que quelque captive juive enlevée par un chef de troupe, l'ait tué, comme on le dit de Judith; mais les détails de ce livre sont tels, qu'il n'a pu être composé que par la femme même qui en fut le témoin et le héros. (hypothèse absurde), ou par l'écrivain dramatique qui les puisa dans son imagination. Au reste de tous les apocryphes juifs...., c'est le roman le mieux écrit et le plus intéressant.

lité d'héritier, il put conduire le subside, même depuis quatre ans que durait cette guerre, et que son père étant mort l'année 624, cette année ne compte pas pour Nabopolassar, quoique déjà roi, attendu que dans cette liste les années appartiennent toujours aux princes qui les commencent. D'ailleurs Hérodote a pu lui anticiper le nom de roi.

Quant à la date de l'éclipse de Thalès au 3 février de l'an 625 avant J.-C., telle que nous l'admettons, elle résulte si positivement du texte d'Hérodote, que nous la croyons immuable (*voyez* la Chronologie d'Hérodote, page 40 et suivantes).

L'invasion des Scythes étant survenue, Kyaxares fut réduit pendant 18 ans à être leur tributaire ou leur ennemi impuissant; pendant cet intervalle, le roi de Babylone protégé par ses fleuves, par ses canaux, par les inexpugnables remparts de sa ville, put braver la cavalerie Scythe, ou la paralyser, comme Psammittik, par des présens annuels; et profitant de la faiblesse de Kyaxares, il put cesser d'être son vassal, et devenir seulement son allié. C'est ce qui se déduit d'un passage d'Alexandre Polyhistor cité par le Syncelle, page 220, lequel nous apprend (1) « qu'Astibaras » (Kyaxares) accorda sa fille Aroïté à la demande

(1) Et cela d'après Bérose, puisque le Syncelle remarque, page 16, que Polyhistor copie ou suit habituellement Bérose.

moyens, fut aussi le résultat de sa situation politique vis à vis de ses voisins. A l'est et au nord l'Empire Mède lui opposait une barrière menaçante ; à l'ouest les petits états syriens, phéniciens et juifs, divisés et affaiblis, offraient une proie plus facile à son ambition : elle y prit son cours ; mais parce que la résistance prolongée des villes de Tyr et de Jérusalem nécessita de sa part diverses expéditions répétées dont on a confondu quelques dates, il est nécessaire d'établir un ordre clair dans cette partie.

La première année du règne de Nabukodonosor est fixée par le kanon astronomique, à l'an 604 avant J.-C. : cette date devient un point de départ précis pour tous les faits relatifs soit antérieurs, soit postérieurs.

Jérémie dont l'autorité, comme écrivain contemporain, est prépondérante ici pendant une période de plus de 40 ans ; Jérémie remarque [1] en trois chapitres différens, que l'an premier de Nabukodonosor fut l'an 4 de Ihouaqim, fils de Josias. Par conséquent le règne de Ihouaqim date de l'an 607, et la mort de Iosias, son père, se place à l'an 608. Ce prince avait régné 31 ans ; par conséquent il avait commencé l'an 638. Jé-

---

[1] Jérém., chap. XXV, v. 1 ; chap. XXXVI, v. 1, et chap. XLVI.

rémie ajoute, chap. XXV, que cette quatrième année de Ihouaqim fut la vingt-troisième depuis l'an 13 de Iosias, où lui, Jérémie, avait commencé sa mission prophétique. Ces 23 ans avant et compris l'an 604, remontent à l'an 626 inclus. Si l'on ajoutait 13 années pleines, on aurait 639; mais la treizième année de Josias doit se fondre dans la première des 23, et n'être que l'an 626, afin que la première de Josias reste l'an 638, comme l'exige le calcul premier de Jérémie.

Josias périt dans une bataille qu'il livra à Nekos, roi d'Egypte. Ce fils de Psammitik avait commencé de régner l'an 617; par conséquent l'an 608 fut la dixième année de son règne. (1) « Il avait entrepris, » nous dit Hérodote, de creuser le canal qui con- » duit à la mer Rouge : 120,000 ouvriers périrent » dans ce travail. Ce prince l'interrompit sur la » réponse d'un oracle qui déclara qu'il travaillait » pour le *barbare :* les Egyptiens appellent *barbar* » tous ceux qui ne parlent pas leur langue. »

Ce barbare est clairement le babylonien Nabopolasar, dont la puissance commença vers l'année 610 ou 611, d'alarmer Nekos. La réponse de l'oracle suppose une question provocative : on devine aisément que ce fut Nekos qui dicta l'oracle, afin d'avoir un motif plausible de renoncer au canal,

(1) Hérod., liv. II, nos 158 et 159.

et de venir conquérir la Syrie. Hérodote a clairement désigné la défaite de Josias, lorsqu'il ajoute « que Nekos livra sur terre une bataille aux Sy» riens, près de Magdol [1], et qu'après avoir » remporté la victoire, il prit Kadyt-is, ville » considérable de la Syrie. »

Cette ville de Kadyt-is n'est autre chose que Iërusalem (la sainte *Salem*), comme l'a très-bien vu Danville. Les Arabes ont conservé l'usage de l'appeler la *Sainte* par excellence, *el Qods*. Sans doute les Kaldéens et les Syriens lui donnèrent le même nom, qui dans leur dialecte est *Qadouta*, dont Hérode rend bien l'orthographe quand il écrit Kadyt-is, puisque dans l'ancien grec, l'*y* remplace sans cesse l'*ou* oriental; ainsi *Bérytos* est *Bérout; Ankyra* est *Angourié*, comme *Sylla* est en latin *Sulla*, etc.

Nekos vainqueur déposa Jhouakas que les Juifs avaient élu après la mort de Iosias; lui ayant substitué Ihouaqim, son frère, il s'occupa de conquérir

---

(1) Le livre de Jérémie, chap. XLVI, écrit aussi *Magdoul;* mais celui des Rois est plus correct lorsqu'il écrit *Magdou* ou *Mageddo*, attendu qu'il est contre toute vraisemblance que Josias soit allé combattre à *Magdol* qui est près de Peluse en Egypte; tandis qu'il est naturel qu'il se soit opposé à Nekos, près de *Mageddo*, ville de Palestine, d'où il fut ramené mourant à Jérusalem.

la Syrie de proche en proche jusqu'à l'Euphrate. Voilà cette prétendue *rebellion du satrape* d'Egypte dont parle Berosse en Josephe (contr. App., lib. 1, § 19), laquelle détermina Nabopolasar à envoyer contre lui Nabukodnosor, son fils, à la tête d'une puissante armée. Iosias avait péri en 608; Jhouakas n'avait régné que trois mois; Jhouaqim avait été installé en 607; les conquêtes de Nekos se firent en cette même année et pendant 606 et 605..... Il avait à subjuguer plusieurs petits états assez reluctans, tels que les Philistins, les Phéniciens, les rois de Damas, de Hama, de Hems, etc. En 605 il passe l'Euphrate et entre en Mésopotamie. Nabopolasar alarmé envoie contre lui Nabukodonosor, probablement en automne. Les armées se rencontrent, la bataille de Karchemis se livre en 604 [1]. Nekos complettement défait, se sauve en Egypte, *d'où il ne sortit plus*, dit le Livre des Rois. Nabukodonosor le poursuit rapidement jusqu'à la frontière d'Egypte. Il apprend la mort de son père; il avait à se venger du roi de Judée, Jhouaqim, créature de Nekos; mais il était encore plus pressé d'aller prendre possession d'un trône récemment élevé. « Dans ces circonstances, dit » Berosse, il mit ordre aux affaires d'Egypte, de

[1] En la quatrième de Jhouaqim, première de Nabukodnosor, Jérémie, chap. XLVI.

» Cælésyrie et des pays adjacens, et confiant à
» des chefs dévoués la conduite des nombreux pri-
» sonniers syriens, juifs, phéniciens, égyptiens
» qu'il emmenait, il partit avec peu de troupes,
» traversa le désert à grandes journées, et arriva
» à Babylone où les *Chaldéens* lui remirent le
» gouvernement, et il succéda à tous les états de
» son père. »[1]

Voilà donc en l'an 604, 4ᵉ année de Ihouaqim, Nabukodonosor qui devient roi, évacue la Syrie, et se rend à Babylone. N'est-ce pas à cette époque qu'il faut placer le tribut dont parle le Livre des Rois[2], lorsqu'il dit : « *Ihouaqim était âgé de 25 ans*
» *quand il régna, et il régna onze ans.* En son
» règne vint Nabukodonosor, roi de Babylone,
» qui lui imposa un tribut.... Ihouaqim le paya
» pendant trois ans (604, 603, 602), puis il se
» révolta; alors Nabukodonosor envoya contre le
» pays de Juda des partis (*latrones*) de Chal-
» déens, de Syriens, de Moabites, d'Ammonites,
» etc. qui le désolèrent[3], et le reste des actions

[1] Joseph., cont. App., liv. I, § 19.

[2] Reg. II, chap. XXIV, v. 5.

[3] Ces déprédations datent de 601, qui est la septième année de Ihouaqim. Josephe est donc en erreur palpable, lorsqu'il dit qu'en l'an 8 de ce prince (l'an 600), Nabu-

» de *Ihouaqim* est écrit dans les Archives des
» Rois. Ce prince s'endormit avec ses pères....
» Son fils *Ihouakin*, âgé de 18 ans, régna à sa
» place pendant trois mois.... et les généraux
» de Nabukodonosor vinrent l'assiéger; puis ce
» roi accourut lui-même, et Ihouakin étant sorti
» au-devant de lui, se rendit à discrétion, et fut
» emmené à Babylone, l'an 8 du règne de Na-
» bukodonosor (597). »

Maintenant ajoutons à ces faits la circonstance du mariage de Nabuchodonosor avec la fille de Kyaxar, *du vivant de Nabopolasar,* c'est-à-dire en l'an 606 ou 605, lorsque les succès alarmans de Nekos étaient la cause probable de cette alliance, et nous verrons un accord d'événemens et de dates qui donne à ce tableau toute la vraisemblance historique. Pourquoi donc Alexandre Polyhistor nous dit-il [1] « que sous le règne de
» *Ioachim,* roi de Jérusalem, le prophète Jérémie
» ayant surpris les Juifs qui sacrifiaient à une
» idole d'or appelée *Baal,* et leur ayant prédit des
» calamités prêtes à fondre, Ioachim ordonna *de*
» *saisir le prophète pour le brûler.* Mais Jérémie

---

kodonosor vint avec une grande armée lui imposer tribut. Josephe a mal à propos fait partir de là les trois ans de ce tribut.

[1] Prépar. Evang. d'Eus., liv. IX, chap. XXXIX.

» insista et assura que le feu ne serait employé
» qu'à cuire les alimens des Babyloniens, par la
» main des Juifs transférés captifs à Babylone.
» Nabukodonosor, informé de cette prophétie,
» pria Astibar, roi des Mèdes, de s'associer à
» lui pour marcher contre Jérusalem, et ayant
» formé une armée immense de Chaldéens et de
» Mèdes, il vint en effet assiéger cette ville, saisit
» vif le roi Joachim et enleva tout ce qu'il y avait
» d'or, d'argent et d'airain dans le temple, laissant
» seulement l'arche et les tables de la loi à la
» garde de Jérémie. »

Il y a certainement erreur de dates et confusion de faits dans ce fragment; la prophétie indiquée par Polyhistor doit être celle du ch. XXXVI de Jérémie, où il est dit que « l'an quatrième de
» Jhouaqim (604), Jérémie chargea Baruch d'écrire
» sous sa dictée tout ce qu'il avait prophétisé de-
» puis l'an 13 de Josias; Baruch ayant terminé
» son travail l'an 5 de Jhouaqim (603) au 9e mois,
» alla faire de ce livre une lecture publique dans
» le temple : par suite de la rumeur que causa
» cette lecture, le livre fut porté au roi qui était
» dans son appartement d'hiver, près d'un brasier;
» ce prince en lut trois ou quatre pages, les dé-
» chira, puis brûla tout le livre page à page, et
» donna ordre que l'on saisît Baruch et Jérémie
» pour les punir; mais on les cacha. »

Cette affaire étant de l'année 605, 2e de Nabukodonosor, lorsque ce monarque était rendu à Babylone, il ne peut avoir de suite assiégé Jérusalem et enlevé le roi, surtout lorsque Jérémie, et le livre des Rois n'en disent pas un seul mot. Polyhistor a sûrement confondu l'expédition de 597, et il a pris Ihouakin pour son père Ihouaqim: la méprise est très-facile pour un Grec; mais à cette époque où Kiaxares-Astibar assiégeait Ninive, ce prince n'a pas dû prêter ses troupes, et si les Mèdes accompagnèrent les Chaldéens, ce dut être dans l'expédition de 605 et 604, contre Nekos. Ainsi il y a confusion double.

La source de cette erreur semble être une phrase des Paralipomènes. Cette chronique dit, au chap. XXXVI, liv. II :

« Jhouaqim régna 11 ans, et il fit le mal devant » le Seigneur. Contre lui vint Nabukodnosor qui » le lia de chaînes d'airain pour l'emmener à Ba- » bylone, et il *emporta* aussi *les vases* du temple. » Son fils Jhouakin régna à sa place, *âgé de 8 ans*, » et il régna pendant 3 mois et 10 jours, et Na- » bukodnosor envoya contre lui et le fit amener à » Babylone *avec les vases.* »

Il y a dans ce passage plusieurs fautes palpables. Selon la chronique *des Rois*, Jhouakin avait *18 ans* quand il régna, et non pas *8*. Ce témoignage est confirmé par la circonstance qu'il

vint se rendre de son gré à discrétion : un enfant de 8 ans *ne vient pas*, on *l'amène*. A cette époque (598), Nabukodonosor n'avait pas emporté les vases du temple, car Jérémie, témoin sur place, dit en son chap. XXVII : « Dieu s'est adressé aux » colonnes, et à la mer d'airain, et aux vases d'ai- » rain que Nabukodnosor *n'a point emportés* » quand il a emmené le fils de Jhouaqim, et il leur » a dit : *maintenant vous serez déportés avec* » *Sedekias.* »

Si les vases ne furent pas emportés avec le fils, ils ne l'avaient donc pas été avec le père, et si l'enlèvement du père n'est mentionné à aucune époque, ni par Jérémie, témoin intéressé, ni par la Chronique des rois, rédigée long-tems avant les Paralipomènes, l'on a droit de dire que ce dernier livre, écrit tardivement et négligemment, a introduit cet enlèvement par la confusion du père avec le fils, ou par le motif dévot d'accomplir les menaces prophétiques de Jérémie en son chapitre XXXVI.

Depuis l'an 604, où Nabukodonosor emmena par le désert ses prisonniers à Babylone, l'on ne voit point ce prince reparaître en Syrie avant l'an 598 : il est naturel de croire que les premières années de son règne furent employées à organiser son empire, à surveiller les Mèdes et les Scythes, et à préparer une dernière expédition contre les

deux seules cités qui lui résistassent encore en Syrie, contre Tyr et Jérusalem. Examinons les dates du siége de Tyr.

CHAPITRE XIV.

Siége de Tyr.

Les chronologistes trouvent dans les dates du siége et de la prise de Tyr quelques difficultés [1] qui se résolvent assez naturellement, selon notre manière de voir.

« Nos écritures, dit l'historien Josephe [2],
» portent que Nabukodonosor détruisit notre
» temple dans la 18e année de son règne, et que
» cet édifice resta 30 ans sans être rebâti : les tra-
» vaux de ses fondations ayant été repris l'an 2
» de Kyrus, la reconstruction ne fut achevée que
» l'an 2 de Darius. A ces témoignages je joins ceux
» des archives phéniciennes.... (Leur [3] auto-
» rité ne peut être équivoque, car les Tyriens

[1] *Voyez* Desvignolles, tom. II, chap. Ier du livre IV.

[2] Joseph., contr. App., liv. Ier, § 21.

[3] *Ibid.*, § 17.

» ont des registres très-anciens de ce qui s'est » passé de remarquable chez eux et chez les » peuples avec qui ils ont eu des rapports. Ces » registres formés par autorité publique sont con- » servés avec soin. » Ici ils sont conformes pour le calcul des années ; on y lit : « Sous le règne du » roi Ithobal, Nabukodonosor commença le siége » de Tyr, qui dura 13 ans.

» A Ithobal succéda Baal, qui » régna........................	10 ans	
» Après sa mort, les rois furent » remplacés par des juges (ou suf- » fètes) ; en cette qualité Eknibal » gouverna....................		2 mois
» Chelbis, fils d'Abdaius......		10
» Abbar, grand-prêtre.......		3
» Mitgon et Gerastrate, fils » d'Abdelème.................	6	
» Balator, avec le titre de *roi*..	1	
» Puis Merbal, que l'on fit venir » de Babylone................	4	
» Puis son frère Irom, appelé » aussi de Babylone...........	20	
Total.......	42 ans	3 mois.

» De son tems Kyrus devint puissant chez les » Perses. Toute cette durée est de 54 ans et » 3 mois. Le siége de Tyr commença l'an 7 de

» Nabukodonosor (598); et l'an 14 d'Irom, Kyrus » arriva à l'empire. Ainsi les récits des Chaldéens » et des Tyriens sont conformes aux nôtres. »

Ce passage présente des contradictions qui viennent, soit des copistes, soit de Josephe lui-même. D'abord les anciennes éditions disent, d'après les manuscrits, que le temple resta ruiné, non pas *50* ans, mais *7* ans; cela serait absurde, mais si au lieu de 7 on lit *70*, l'on descend de l'an 787 à l'an 518, que Josephe a pu croire l'an 2 de Darius, par une simple erreur de deux ans. Le changement de ces *70* en 7, par la suppression des dixaines, appartient sûrement aux copistes. Les modernes ont substitué le nombre 50, qui est vrai dans un autre sens; car de l'an 587, si vous ôtez 50, vous tombez à 537, seconde année de Kyrus; mais ce n'est pas le texte de Josephe.

Les 54 ans 3 mois pour les rois tyriens sont une autre erreur qui semble appartenir à Josephe seul. Sa liste additionnée ne donne que 42 ans 3 mois; et si des 20 ans d'Irom on en ôte 6 pour obtenir sa 14[e] année, qui correspond à l'avénement de Kyrus, on n'a plus que 36 ans 3 mois. A la vérité, si l'on prend cet avénement pour celui de l'an 560 au trône des Mèdes, on a 38 ans jusqu'à l'an 598, ce qui cadre assez; mais alors le résumé de Josephe, qui compte 54 ans, est faux et incompatible avec l'an 537, puisque de là

à 598, il y a 61 ans. Pour tout concilier, il faudrait supposer que Josephe a omis 6 à 7 années du règne d'Ithobal, sous qui commença le siége, et cela est croyable de la part de cet écrivain, qui offre plusieurs fautes semblables. Celle-ci n'a pas d'importance, et elle est rachetée par les faits intéressans qu'il nous apprend; savoir, 1° que le siège de Tyr commença l'an 7 de Nabukodonosor (598); 2° qu'il dura 13 ans, et par conséquent finit l'an 586, un an après la prise de Jérusalem, ce qui cadre bien avec le chapitre XXVI d'Ezéchiel, lequel l'an 11 de Sedekias (587) reproche à la ville de Tyr sa joie de la ruine de Sion et la menace d'un sort semblable.

Le siége de Tyr ne fut d'abord qu'un blocus; les machines de guerre ne furent approchées que la dernière année, lorsque le roi de Babylone, débarrassé des Juifs, put rassembler toutes ses forces pour l'assaut. C'est pourquoi Ezéchiel ajoute, verset 7 : « Voici que j'amènerai contre *Sour* (Tyr) » Nabukodonosor, roi de Babylone, roi des rois, » avec sa cavalerie et ses chars : il élevera des » tours de bois, des remparts de terre, il fera » frapper ses béliers, etc., etc. » Ceci a fait croire à quelques chronologistes que le siége n'avait commencé qu'alors [1]; mais l'hypothèse est sans soutien.

---

(1) *Voyez* Desvignolles, liv. IV, chap. 1er.

A cette époque la métropole des Tyriens, située dans le continent, avait pour citadelle un monticule de roc qui se voit encore dans la plaine, saillant en pain de sucre, à environ 1000 toises de la mer. C'était ce même local que vers l'an 732 avait attaqué Salmanasar, roi de Ninive, et qu'il avait bloqué en coupant un bel aqueduc dont les ruines subsistent encore. Les Tyriens, quoique réduits aux abois, lui résistèrent; moins heureux cette fois, ils furent emportés d'assaut par le roi de Babylone, qui les traita comme les Juifs, et qui emmena pour otages leurs familles les plus distinguées. Ce fut de ces familles que vinrent les rois Merbal et Irom, demandés par les restes du peuple échappé au sabre et à la captivité, et qui s'était établi dans une petite île triangulaire distante de leur ville ruinée d'environ 16 à 1700 toises. C'est là qu'Alexandre trouva leur postérité, dans ce qu'on appela la *nouvelle Tyr*. Les Grecs nous apprennent que là existait un temple d'Hercule, dont la fondation remontait à 2300 ans avant le voyage d'Hérodote [1], c'est-à-dire environ 2760 ans avant notre ère. Il faut croire que ce local formé d'une roche plate, privé d'eau douce et exposé aux pirates, n'eut point d'autre habitation que ce temple et quelques dépendances, jusqu'à ce

---

[1] *Voyez* Hérod., liv. II, chap. XLIV.

qu'une colonie contrainte par la nécessité et pourvue de moyens suffisans, pût y construire des citernes, y élever des murs, y bâtir des maisons et tous les ouvrages qui caractérisent une cité. Or cette colonie paraît avoir été la portion d'habitans échappés à la ruine de l'ancienne Tyr continentale : c'est donc celle-ci dont Josephe nous dit, en un autre passage, que les archives phéniciennes plaçaient la fondation 240 ans avant le temple des Juifs par Salomon. Cette date répond, selon ses calculs, à l'an 1256 avant J.-C.; car nous avons vu qu'il compte 470 ans entre la fondation et sa ruine par Nabukodonosor (en 586 avant J.-C.). Justin semble dire la même chose quand il place [1] cette fondation de Tyr *l'année* avant la ruine de Troye; en effet, selon quelques historiens grecs, la ruine de Troye eut lieu vers 1255 ou 1256.

Contre Josephe et Justin, on pourrait alléguer le livre intitulé *Josué*, qui fait mention de Tyr comme d'une ville frontière des tribus juives dans leur acte de partage; mais pour quiconque a lu avec attention le livre intitulé *Josué*, il est dé-

---

[1] Justin., liv. XVIII, chap. III. Il attribue aux Philistins d'Ascalon la prise de Sidon, qui occasionna la fondation de Tyr ; et la plus grande puissance des Philistins fut au tems des *juges*.

montré que ses récits vagues et sommaires d'événemens sans date et désignés comme anciens [1], ne sont qu'une compilation posthume de traditions et de monumens déjà écrits, laquelle a pu se retarder jusqu'au tems de Samuel; et la citation du nom de *Tyr,* loin d'être une objection contre les annales officielles et régulières des Phéniciens, devient plutôt une preuve nouvelle et décisive de la composition tardive du livre juif intitulé *Josué,* sans auteur nommé, ni tems connu.

Après la réduction de Tyr et de Jérusalem [2],

---

(1) Josué, chap. IX, v. 27. « Et Josué accorda aux Gabaonites d'être les coupeurs de bois et les porteurs d'eau » habituels à l'Autel-de-Dieu, *jusqu'à ce jour..... Ibid.*, » chap. VI, v. 25 : Et les descendans de la courtisane » Rahab ont vécu au milieu du peuple (d'Israël) *jusqu'à* » *ce jour.....* » On trouve jusqu'à dix faits cités avec cette expression *jusqu'à ce jour*, qui désigne une durée déjà prolongée depuis l'origine. Les Gabaonites paraissent avoir joui jusqu'à Salomon, de leur privilége, qui ne fut troublé que par Saül. Ainsi la rédaction du livre de Josué prend une grande latitude.

(2) Si l'on voulait en croire les Juifs, ces guerres opiniâtres et meurtrières que leur firent pendant un siècle et demi les rois de Ninive et de Babylone, n'avaient d'autre motif que la colère du dieu d'Abraham contre le culte des idoles pratiqué par sa race. Mais pour peu que l'on réfléchisse sur

Nabukodonosor, possesseur tranquille de toute la Syrie, paraît s'être retiré à Babylone, et y avoir passé le reste de son règne à la construction des immenses ouvrages dont nous avons parlé, chap. III, pag. 15.

C'est l'indication qui résulte du silence absolu de *Berosse* sur aucune autre expédition étrangère et lointaine, et de celui de Josephe, qui continuant l'histoire de la Judée à cette époque, et qui ayant en main les écrits de Berosse et des autres historiens, n'eût pas manqué de citer une expédition importante; enfin c'est encore le résultat des écrits de Jérémie, qui fut un écrivain contemporain et vécut plusieurs années après la ruine de Jérusalem. En quel tems donc, à quelle époque faut-il placer cette prétendue conquête de l'Egypte que supposent les écrivains dits *ecclésiastiques*, et cette grande expédition de Nabukodonosor en *Lybie* et en *Ibérie*, qui n'a de garant que Mégasthènes, cité

l'état politique et civil de ces tems reculés, il est facile de voir que la richesse territoriale et commerciale des Juifs et des Phéniciens fut le véritable motif des guerres que leur firent les rois de l'Euphrate et du Tigre, jaloux d'ailleurs du commerce que les Tyriens et les Palestins faisaient par la mer Rouge dans le golfe Persique, où ils causaient une dérivation des richesses, qui sans cela seraient remontées à Babylone et à Ninive.

ensuite par Strabon, par Polyhistor, etc., par Josephe, etc.

CHAPITRE XV.

Prétendue expédition en Égypte, en Lybie, en Ibérie, sans preuves et sans vraisemblance.

A L'ÉGARD de l'Egypte, Hérodote qui a bien connu l'histoire de cette contrée pendant toute cette période (1), n'indique pas un mot, ne donne pas un soupçon de cette prétendue conquête, qui eût dû faire beaucoup de bruit. Il y voyageait cent ans après Nabukodonosor, et voici l'extrait de tout ce qu'il dit de relatif à cette période.

« Nekos, après un règne de 16 ans, meurt (en 602) sans autre échec que sa dernière campagne (*bien détaillée par les Hébreux*). Psammis, son fils, lui succède, sans la moindre mention d'une invasion récente de la part des Kaldéens, dont les conquêtes se bornèrent au torrent d'Egypte, selon les Hébreux. Psammis ne règne que six ans et

(1) Hérod., liv. II, depuis le n° 158 jusqu'au 169e.

meurt (597), après avoir fait en Ethiopie une expédition qui prouve sa sécurité. Son fils *Apriès* lui succède (en 596), et fut après Psammiticus, son bisaïeul, le *plus heureux* des rois ses prédécesseurs. Il règne 25 ans; il a sur mer des succès contre les Sidoniens et les Syriens; mais il termine par un revers contre les Kyrénéens. Ses troupes se révoltent, et couronnent Amasis (en 570) qui le fait étrangler, et qui règne très-heureusement. Dans tous ces règnes, on n'aperçoit aucun indice, aucune trace de la prétendue conquête des Babyloniens.

Jérémie dont on réclame ici l'autorité comme prophète, prouve la négative comme historien; car après la ruine de Jérusalem et l'assassinat de Godolias, gouverneur kaldéen, les Juifs qui craignaient la vengeance de Nabukodonosor, se *retirèrent en Egypte*, dit Jérémie, *parce qu'ils crurent y vivre en paix et en sûreté :* donc le pays n'était pas au pouvoir de Nabukodonosor. L'Egyptien Apriès y régnait tranquille et heureux [1]. Il est bien vrai que Jérémie dit au chapitre XLIV, v. 30 : « Je livrerai Pharaon, *Haphra* (Apriès),

---

[1] *Voyez* Jérémie, chap. XLII, XLIII, XLIV. Le ch. LII, v. 30, indique cette fuite l'an 22 de Nabukodonosor (l'an 583). L'année suivante (582), son général Nabusardan vint faire un enlèvement de Juifs pour châtiment.

» roi d'Egypte, aux mains de ses ennemis, de » ceux qui en veulent à sa vie, comme j'ai livré » Sedekias aux mains de Nabukodonosor, son » ennemi. » Ceci se rapporte à l'an 22 de Nabukodonosor (583). Vouloir s'autoriser de ce verset pour prouver qu'Apriès fut détrôné par Nabonadius, c'est cumuler fausse citation, faux raisonnement, confusion de dates et de personnes [1]. D'autre part prétendre, comme l'ont fait quelques savans plus pieux que prudens, qu'un événement a dû arriver, parce qu'un prophète juif l'a prédit, c'est introduire en histoire une règle subversive de tout ordre et de toute vérité : alors nous ne pourrons plus refuser aux Indiens et aux Chinois de raisonner par nos propres principes, et on voit l'abus qui en résultera. Ici la vérité est que dans les prophéties juives, comme dans les autres, il faut, selon le conseil de plusieurs sages théologiens, distinguer les *prophéties comminatoires*, des *prophéties exécutives*. Dans la première classe, par exemple, fut celle de Jonas sur la ruine de Ninive : voudra-t-on, comme ce prophète, reprocher à Dieu de n'avoir pas détruit un grand peuple pour satisfaire à une prédiction ? La prophétie de Jérémie à Taphnahs en Egypte, est du même

---

(1) *Voyez* Larcher, Kanon Chronologique, année 750, pag. 670.

genre, lorsqu'il proteste que le *trône de Nabukodonosor sera un jour posé sur les pierres qu'il enterra près le palais*. Si le silence absolu de l'histoire dément cet événement, pourra-t-on forcer une telle barrière ? D'ailleurs on peut dire que le trône de Babylone étant passé à Kyrus, la prédiction s'accomplit dans la personne de Cambyse qui conquit l'Egypte et en devint roi.

Quant au récit de Mégasthènes qui suppose que Nabukodonosor, *plus vanté que Hercule même* par les Kaldéens, avait franchi les colonnes d'Afrique et conquis l'Espagne; qu'ensuite, selon le commentaire de Strabon [1], il était revenu par la Thrace, etc., l'invraisemblance d'une telle expédition à cette époque est trop choquante pour mériter qu'on la discute. L'erreur vient d'une fausse acception du mot *Ibériens*. Quelqu'auteur Kaldéen mentionnant la conquête des Juifs, les aura désignés par leur nom asiatique *Heberim* (Hebræi); et soit Mégasthènes, soit le traducteur qu'il employa, l'écrivain n'ayant pas connu ce petit peuple ou cet ancien nom, l'a entendu des *Eberim* ou Ibères d'Espagne, ou de Colchide, dont le nom a la même orthographe et peut-être la même étymologie [2].

---

[1] Strab., liv. XV, pag. 687; Joseph., contr. App., liv. I, § 20; Eusèbe, Præp. Evang., lib. 9.

[2] *Eber*, peuple ou pays d'*au-delà* le désert ou la mer.

En faveur de cette expédition de Lybie, l'on a voulu invoquer un passage de Salluste qui dit que [1] « selon les livres phéniciens trouvés chez le roi » Iempsal, une partie de l'ancienne population » de l'Afrique s'était composée de Perses, de » Mèdes, d'Arméniens venus par mer à la suite » d'Hercule » ; et parce que la langue des Berbères qui descendent des anciens *Mazikès*, offre en effet quelques mots persans, on a voulu s'en prévaloir pour appliquer ce récit à Nabukodonosor que les Africains auraient pris pour Hercule [2].

Mais on n'a pas fait attention, 1° que les Mèdes, les Perses et les Arméniens n'ont jamais été sujets de Nabukodonosor; 2° qu'il n'aurait pu les licencier sans anéantir son armée, et qu'alors même à cette époque tardive, ils n'eurent pas été assez nombreux pour fonder un peuple ; 3° enfin que la vraie raison de ce fait historique se trouve clairement

---

Hybernia, l'Irlande a la même origine. Il est assez singulier que les mots germanique et anglais *uber* et *over* aient le même sens.

(1) Sall. Bell. jugurth., chap. XVIII.

(2) Voyez *Catalogo de las Lenguas*, tratado 3°, sect. 1, chap. IV, art. 1°, n° 567, par Hervaz, qui dans tout son ouvrage, fait un étrange usage d'une vaste érudition et de la riche collection des Vocabulaires qu'il a eus en main.

indiquée dans le chap. XXVIII d'Ezéchiel, où cet écrivain dit à la ville de Tyr :

« Ville superbe qui reposes au bord des mers,
» tu tiens à ta solde *le Perse*, *le Lydien*, l'Egyp-
» tien. Tes murailles sont parées de leurs bou-
» cliers et de leurs cuirasses. *Tu portes ton com-*
» *merce au loin dans des pays* (ou des îles).
» Tous les vaisseaux de la mer sont employés à
» tes transports. »

On voit par ces phrases que les Tyriens eurent le même système militaire que les Carthaginois, les Vénitiens, les Génois, en un mot, que tous les peuples marchands qui, pour économiser le sang de leurs citoyens, prennent à leur solde des étrangers mercenaires. Naturellement les Tyriens dûrent trouver de tels stipendiaires dans les Arméniens, les Mèdes et les Perses, qui nés soldats, dûrent préférer aux enrôlemens forcés de leurs rois, l'enrôlement volontaire chez un peuple libre qui les payait bien. les Phéniciens qui eurent de bonne heure des colonies en Afrique, à Hippon, à Leptis, à Utique, y envoyèrent pour garnisons ces soldats asiatiques, dont la cumulation pendant six ou sept siècles avant Nabukodonosor, dut y jeter une masse capable d'influer sur la population et le langage : les débris d'une armée débandée n'eussent pu produire un tel effet. L'expédition d'Hercule, tout aussi invraisemblable que celle de Nabuko-

donosor, se décèle par cela même, pour une allégorie dans laquelle le *soleil*, dieu des Phéniciens, est personnifié roi et conquérant, parcourant et soumettant tout le monde; et parce que les principaux astres et les constellations également personnifiés en héros, étaient les patrons des divers peuples, par exemple, Persée, patron des Perses; Jason, patron des Mèdes; Haïk ou Orion, patron des Arméniens; il devint naturel de dire que ces peuples avaient suivi leurs chefs à l'armée *céleste*, et à une expédition qui eut pour bornes les colonnes d'Afrique et d'Espagne, attendu que là le soleil semblait finir sa course dans l'Océan. Lisez l'histoire ancienne sans calcul et sans précautions, vous n'y verrez qu'un roman souvent absurde; lisez-la avec une défiance critique, elle finira par ne vous offrir que des tableaux de faits naturels et probables.

Revenons aux rois de Babylone.

CHAPITRE XVI.

Derniers rois de Babylone jusqu'à Kyrus.

Le Kanon astronomique donne 43 ans de règne total à Nabukodn-osor... Par conséquent il régna 25 ans depuis la prise de Jérusalem arrivée l'an 18 de son règne, et sa mort arriva l'an *562* avant notre ère. Ayant été marié vers l'an 606, déjà chef d'armée, l'on peut supposer qu'il eut à cette époque 22 à 24 ans, ce qui place sa naissance vers l'an 628 à 630 et donne à sa vie la durée très-naturelle de 70 ans. La Chronique des rois est d'accord avec le Kanon astronomique, lorsqu'elle dit : « La 37e année depuis que *Jhouakin,* » roi de Juda, eut été déporté, Aouil-Merodak [1], » roi de *Babylon,* en l'an 1er de son règne, retira » ce prince de la prison où il languissait. »

Jhouakin fut déporté dans la même année où Sedeqias lui fut substitué, l'an 597 : Aouil-Merodak régna en l'an 561... L'intervalle est juste 37 ans [2].

---

[1] Reg., liv. II, chap. dern., v. 27.

[2] Ce même fait est répété mot pour mot dans le dernier

« Selon Berosse, le caractère vicieux et mé-
» chant d'*Aouil-Merodak* le fit tuer dans la se-
» conde année de son règne, par Neriglissor, qui
» avait épousé sa sœur [1]. »

Neriglissor régna 4 ans, depuis 559 jusques et compris 556. Il doit être ce *Labunet* d'Hérodote, de qui Kroïsus attendit des secours en 558 et 557. Ce mot *Labun-et* n'est pas autre que le *Nabu* et *Nabun* des Hébreux et des Chaldéens, dans lequel l'*N* est changé en *L* par un cas dont notre langue offre des exemples triviaux. Le peuple dit *ecolomie* au lieu d'*œconomie*. Il est singulier de trouver cette altération dans le nom de *Labo*roso-achod, fils et successeur de Neriglissor.

---

chapitre de Jérémie, dont la fin est littéralement la même que celle du dernier chapitre des Rois.... Mais est-il naturel, est-il croyable que Jérémie qui commença dès l'an 626 un rôle politique et religieux comportant un âge de 25 ans au moins ; que Jérémie, né vers l'an 651, ait encore écrit en 561, à l'âge de 90 ans ? N'est-il pas évident que de très-anciens copistes se sont permis d'ajouter ces versets, et même une partie de ce chapitre ? et alors où est pour nous la preuve que les deux précédens, les 50 et 51e, n'ont pas été ajoutés, quand leur contenu, plein d'allusions à la prise de Babylone par Kyrus, est bien autrement inconciliable avec la vie de Jérémie ? où sont nos garans de l'autographie des manuscrits de Jérémie ?

[1] *Berosus in Joseph. contr. App.*, lib. 1, § 20.

« Ce prince encore très-jeune, ayant montré
» des inclinations perverses, dit Berosse, ses courtisans
» tramèrent un complot et le massacrèrent.
» Après sa mort, les conjurés déférèrent unanimement
» la couronne à un certain Babylonien
» appelé *Nabonide,* qui avait été de la conspiration.
» Sous *Nabonide,* les murs des quais le
» long du fleuve furent reconstruits avec plus de
» magnificence : à la 17e année de son règne,
» Kyrus venu de la Perse avec une armée immense,
» ravagea la Babylonie. Nabonide étant
» sorti de Babylone et lui ayant livré bataille, fut
» entièrement défait et se sauva avec peu de suite
» à Borsippa. Kyrus, maître de Babylone, et
» voyant le caractère mobile de ses habitans (toujours
» disposés à quelque sédition), résolut
» d'abattre les fortifications. Il marcha ensuite
» contre Borsippa, pour y assiéger Nabonide;
» mais parce que celui-ci lui rendit volontairement
» les armes, Kyrus le traita avec douceur
» et lui assigna pour demeure la province de
» *Kerman,* où Nabonide vécut (paisiblement)
» le reste de ses jours (1). »

Ce récit est tellement circonstancié, et son au-

(1) Dans un fragment cité par Eusèbe (Præp. Evang., lib. IX, cap. XLI), Mégasthènes offre les mêmes faits; mais les noms sont très-altérés.

teur est d'un tel poids, que l'on ne peut élever contre lui aucune opposition raisonnable......
Hérodote n'est point aussi détaillé; mais loin de le contredire, il semble s'accorder avec Berosse et le confirmer.

« Kyrus, dit-il, après avoir traversé le Gyn-
» dès, continua sa route vers Babylone; les Ba-
» byloniens ayant mis leurs troupes en campagne,
» l'attendirent de pied ferme: lorsque Kyrus s'ap-
» procha de la ville ils lui livrèrent bataille; mais
» ayant été vaincus ils se renfermèrent dans leurs
» murs. »

Hérodote ne fait point ici mention de leur roi. Mais par ce qu'il a dit dans l'article précédent, que ce fut *contre lui que marcha* Kyrus, il s'ensuit qu'il dut commander selon l'usage des tems.

« Les Babyloniens qui depuis long-tems savaient
» que Kyrus ne pouvait rester tranquille, et qu'il
» attaquait également toutes les nations, avaient
» fait un amas de provisions pour un grand
» nombre d'années; aussi le siége ne les inquié-
» tait-il en aucune manière. »

Ceci correspond très-bien à la précaution prise par Nabonide, de relever les murailles des quais. Hérodote raconte ensuite comment, ayant déjà passé beaucoup de tems en des attaques inutiles contre la ville, Kyrus reçut le conseil, ou con-

çut de lui-même l'idée de détourner le fleuve de son lit, précisément par le même moyen qu'avait imaginé Nitokris pour fonder les piles du pont et les quais de la ville; comment les Perses, ayant pris leur route dans le lit du fleuve ainsi mis à sec, eurent encore le bonheur de trouver ouvertes les petites portes d'airain pratiquées aux murs des quais, et de surprendre ainsi les habitans, *qui par hasard ce jour-là célébraient une fête* et ne s'occupaient que de danses et de plaisirs. C'est ainsi, dit Hérodote, sans rien ajouter sur le sort du prince détrôné, que Babylone fut prise *pour la première fois;* il dit ailleurs comment elle fut prise *une seconde fois* par Darius, 32 ans après [1].

Rien, comme l'on voit, ne dément Berosse ni Mégasthènes : il est probable que la sortie exécutée par Nabonide eut pour motif secret la crainte qu'il eut de quelques factions et de ce caractère mobile des Babyloniens, qui alarma Kyrus même. Ce soupçon est autorisé par sa retraite à Borsippa avec peu de monde, et enfin par sa reddition volontaire.

Il est moins facile de concilier nos trois auteurs au sujet de sa parenté; car tandis qu'Hérodote le prétend fils de Nitokris et de Nabukodonosor,

---

(1) Hérod., liv. I, § 191, et liv. III, § 150 et suiv.

Mégasthènes assure qu'il n'était point parent de Laboroso-achod, qui néanmoins, par sa mère, dut être petit-fils de ce monarque : Berosse semble être du même avis, quand il emploie ces mots : *un certain Nabonide, babylonien,* et cependant *Nabonide* porte la signification de fils de Nabou : Berosse a-t-il rougi du prince qui survécut à la perte de son trône et de son pays?

Nous ne voyons pas comment Hérodote, voyageur étranger, peut avoir raison contre Berosse et Mégasthènes, tous deux d'accord ici, tous deux revêtus d'emplois publics; admettons qu'il soit en erreur, elle a peu d'importance puisqu'elle ne change rien à l'ordre des tems, qui est notre principal objet.

Kyrus devint roi de Babylone l'an 538; il avait commencé son règne sur les Mèdes et les Perses l'an 560; il avait pris Sardes et détrôné Krésus l'an 557. Quel fut l'emploi des 18 ans d'intervalle? Hérodote nous l'indique d'une manière satisfaisante, dans les chapitres CLIII, CLXXIX et CLXXX de son livre premier. Il dit en substance : « qu'après la prise de Sardes et l'établissement d'un » gouverneur, Kyrus reprit la route d'Ecbatane, » ayant en vue de nouvelles conquêtes. Les Babyloniens, les Bactriens, les Sakes ou Scythes, » et les Egyptiens étaient autant d'obstacles à ses » projets; il résolut de marcher en personne

» contre ces peuples; il envoya Harpages, l'un
» de ses généraux, contre les Ioniens, tandis
» que lui-même en personne subjugua toutes les
» nations de l'Asie supérieure, sans en omettre
» aucune. Je les passerai la plupart sous silence,
» continue l'historien, me contentant de parler
» de celles qui lui donnèrent le plus de peine :
» lorsqu'il eut réduit sous sa puissance tout le
» continent, il songea à attaquer les Assyriens.

» Arrivé au fleuve *Gyndes*, l'un des chevaux
» blancs consacrés au soleil saute dans l'eau et
» se noie. Kyrus indigné de l'insulte du fleuve,
» veut l'en punir; il suspend l'expédition contre
» Babylone et il passe tout un été à saigner le
» fleuve en 360 canaux qui l'épuisèrent (autant
» de canaux que de jours dans l'an). Au second
» printems il reprend sa route contre Babylone.
» Les habitans sortent au-devant de lui, il les
» bat : rentrés dans leurs murs, ils s'inquiètent
» peu du siége, parce qu'ils avaient amassé des
» vivres pour plusieurs années. Kyrus se trouva
» dans un grand embarras; car *depuis long-tems*
» il assiégeait la place, et il n'était pas plus avancé
» que le premier jour. »

Calculons. Kyrus part au printems; il perd l'été : au second printems il arrive devant Babylone; le siége dure *long-tems*, supposons *18 mois;* il aura pris Babylone la troisième année depuis

son départ : il la prit l'an 539; par conséquent il partit de Perse l'an 541. Il a dû passer au moins deux ans en préparatifs (543); les 14 années depuis la prise de Sardes furent donc employées à subjuger tous les peuples de la Haute-Asie et de la mer Caspienne jusqu'au Caucase. Or dans un siècle où des villes fortes par la nature ou par l'art soutenaient des siéges de 8 et 10 ans, ce ne fut pas trop de 14 années pour soumettre des pays remplis de semblables villes, et des peuples montagnards cités de tout tems pour très-belliqueux.

CHAPITRE XVII.

Du livre intitulé Cyropédie *de Xénophon.*

Le règne de Kyrus qui est le terme des grandes difficultés chronologiques, se trouve clairement établi dans toutes ses dates. Si Ktésias diffère d'Hérodote sur quelques circonstances de la vie de ce prince, l'on peut dire qu'il ne le dément point sur le fond. Il n'en est pas de même du philosophe Xénophon, dont le livre intitulé *Kyropædie*, ou *Éducation de Kyrus*, suscite une telle

controverse, qu'il faut nécessairement que l'un des deux auteurs ait été trompé grossièrement ou ait eu l'intention réfléchie de faire un roman. Ce procès entre Hérodote et Xénophon, a beaucoup divisé les modernes. Les uns ont voulu considérer la *Kyropœdie* comme l'histoire véritable de Kyrus, tandis que d'autres n'ont vu dans cet écrit qu'un roman politique dicté par un motif et pour un but de circonstance. Les plaidoyers produits à ce sujet depuis deux siècles, formeraient eux seuls dix gros volumes : néanmoins la question est simple, si on l'envisage par son vrai côté. Nous autres Européens, gens d'église ou de cabinet, qui discourons sur les rois et les conquérans, nous sommes d'assez pauvres juges en fait de vraisemblances ou de probabilités historiques, surtout pour des événemens passés en Asie il y a 2400 ans. Les mœurs de cette contrée et de ces gouvernemens diffèrent tellement de nos usages, que même de nos jours des gens de beaucoup d'esprit parlent de ce qui se passe en Perse et en Turquie, d'une manière ridicule pour tout voyageur qui en a été le témoin. Ce n'est point en traitant notre question au fond, en discutant lequel des deux récits est le plus naturel (puisque la nature est pour chacun son habitude), qu'il faut prononcer entre Hérodote et Xénophon; c'est en établissant l'examen préalable de leurs motifs et de leurs intentions;

à cet égard les témoignages multipliés des auteurs anciens, qui furent leurs contemporains plus ou moins médiats, nous fournissent des moyens décisifs.

Diogène de Laerte qui a écrit la vie d'un grand nombre de philosophes anciens, sur des mémoires originaux, atteste [1] « que Xénophon et Platon, » disciple de Socrate, mus de sentimens de jalou- » sie et même d'envie l'un contre l'autre, écri- » virent à dessein de se contredire, sur les mêmes » sujets; et qu'entr'autres, Platon ayant écrit son » *Livre de la République*, Xénophon lui opposa » le sien de *la Kyropœdie* ou *Éducation de* » *Kyrus;* par représailles, Platon dans son *Traité* » *des Lois*, appela ce livre une *fiction, attendu* » *que Kyrus ne fut pas tel.* » Athénée dans son *Banquet* [2] *des Savans*, ouvrage si érudit, si rempli d'anecdotes curieuses, atteste les mêmes faits, en insistant sur le caractère de Platon, bien *différent de ce qu'on en croit vulgairement.*

Aulugelle, ce père estimable, qui pour l'instruction de ses enfans, tira de ses nombreuses lectures les notes que nous possédons sous le nom de *Nuits*

---

[1] *Diog. Laert.*, *Vita Platonis*, tom. I, liv. III, pag. 185; et notes de Ménage, tom. II, pag. 152, n° 34. *Voyez* aussi Dacier, Vie de Platon, tom. I, pag. 107 à 111.

[2] Athénée, liv. XI.

Attiques; Aulugelle, en desirant d'ailleurs atténuer ce fait qui le chagrine, convient cependant que « ceux qui ont écrit de si excellentes choses » sur la vie et les mœurs de Xénophon et de » Platon, ont pensé qu'ils n'avaient pu se défendre » de sentimens secrets de jalousie et d'aversion, » et ils en montrent certaines preuves plausibles » dans leurs propres écrits; par exemple, de n'a- » voir jamais fait mention l'un de l'autre, quoique » tous deux, et surtout Platon, aient nommé tous » les disciples de leur commun maître. Ils citent, » comme une autre preuve de cette inimitié, que » Xénophon ayant lu les deux premiers livres du » beau traité sur le meilleur gouvernement répu- » blicain que Platon publia d'abord, il y opposa » son traité du gouvernement monarchique ou » royal, intitulé *Éducation de Kyrus*, et ils » ajoutent que Platon en fut si piqué, que dans » un écrit suivant, il dit qu'à la vérité Kyrus avait » été un homme habile et courageux, mais qu'il » n'avait rien entendu à la science du gouver- » nement [1]. »

Enfin Cicéron si versé dans la littérature grecque, qui dans son voyage à Athènes, comme dans ses conversations scientifiques à Rome, puisa la connaissance des traditions biographiques; Cicéron

---

[1] *Aulugel. Noctes atticæ*, lib. XIV, c. III.

écrivant à son frère Quintus, lui dit : « Kyrus est » peint par Xénophon, non comme vérité histo- » rique, mais comme image d'un gouvernement » juste ; dans cet ouvrage le philosophe a su » donner aux sujets les plus graves, les formes » les plus gracieuses et les plus douces. »

Ainsi l'opinion des anciens, fondée en faits et en traditions de première source, a été que la *Kyropædie* de Xénophon est un pur roman politique et moral, une sorte de censure de la république idéale de Platon; ajoutons encore, un panégyrique tacite du gouvernement royal, sujet cauteleux à traiter devant les démocrates Athéniens. Voilà pourquoi sans doute Xénophon s'est étudié à donner à son récit les formes et les vraisemblances de l'histoire, et à placer son héros sur un théâtre qu'il connaissait. Cela n'empêche pas qu'il ne trahisse son secret, lorsqu'il prête au *persan* Kyrus non seulement la religion d'un Grec, mais encore le langage d'un disciple de Socrate, à tel point que toute la partie morale de son roman est la pure morale de ce philosophe, souvent avec les *propres phrases de ses dits mémorables*, recueillis par Xénophon, ou semés

(1) *Cicero ad Quintum fratrem, epistola Iª. Cyrus ille à Xenophonte, non ad historiæ fidem scriptus, sed ad effigiem justi imperii.*

dans Platon, ainsi que l'a très-bien démontré l'abbé Fraguier dans son analyse du livre de Xénophon [1]. L'intention et la position de cet écrivain étant expliquées et connues, on conçoit comment il dut écarter de l'histoire de son héros, tout ce qui eût altéré le caractère juste et vertueux qu'il lui donnait. Un premier fait choquant était la rebellion de Kyrus contre son aïeul, et son usurpation du trône de Médie, attestées par Hérodote et avouées par Ktésias. Pour déguiser ce trait, Xénophon s'appuyant du récit d'Hérodote, donne à Kyrus, Mandane pour mère, Astyag pour aïeul, et le persan Cambyse pour père; mais il suppose que ce dernier fut roi de *Perse*, quand à cette époque les Perses, tributaires des Mèdes, n'avaient de *roi* que dans le sens de *satrape*. Puis, afin de sauver à Kyrus le rôle odieux de détrôner *son aïeul*, il suppose qu'Astyag eut un fils appelé *Xyaxarès*, frère de Mandane, lequel succède légitimement à leur père : et enfin supposant encore à ce *Kyaxarès* une fille unique, il la marie avec Kyrus qui, par tous ces moyens, arrive à l'empire en tout bien et en tout honneur.

Dans la question que nous venons d'exposer, il est remarquable que les partisans les plus distin-

---

[1] *Voyez* sa dissertation, Mémoires de l'Académie des Inscriptions, tome III, pag. 58.

gués de Xénophon, sont des gens de robe ecclésiastique ; l'archevêque Ussérius, l'évêque Bossuet, le doyen Prideaux, le recteur Rollin, l'abbé Banier, le pieux chevalier Marsham [1]. Pourquoi cela ? par la raison que le récit de Xénophon prête à l'un des livres canoniques juifs, un appui que lui refuse celui d'Hérodote, et que prenant l'oncle prétendu de Kyrus (Kyaxarès) pour le *Darius mède* amené par Daniel au siége et au trône de Babylone, ils trouvent dans la *Kyropædie* un témoignage qui leur est refusé par toute l'histoire.

Ce livre de Daniel a jeté les chronologistes dans des embarras inextricables, parce qu'ils ont posé d'abord en principe ce qu'il fallait discuter comme question.... Qu'est-ce que le livre intitulé *Daniel?* Si le lecteur a la patience d'en lire une courte analyse, il y trouvera les moyens de juger par lui-même.

---

(1) Petau fait exception ; Fréret a varié.

CHAPITRE XVIII.

Du livre intitulé Daniel.

« L'AN 3 de Ihouaqim, roi de Juda, Nabuko-
» donosor vint assiéger Jérusalem, et Dieu livra
» en ses mains Ihouaqim et une partie des vases
» sacrés, que Nabukodonosor emporta dans la
» terre de Sennar et plaça dans le temple de
» son dieu [1]. »

Cette date de l'an *3* répond à l'an 605. Nous avons vu par trois passages de Jérémie, que Nabukodonosor ne fut roi que l'année suivante, 604, 4e de Ihouaqim : la bataille de Karkemis ne fut livrée qu'en cette année 4e, et jusque-là Nekos avait été le maître de la Syrie et de la Judée. Si Nabukodonosor prit Jérusalem et le roi Ihouaqim, ce ne put être qu'en 604, et par les suites de cette victoire; par conséquent la date de l'an 3 est impossible. Et comment imaginer que Nabukodonosor eût assiégé Jérusalem, pris le roi, enlevé les vases, sans que Jérémie, qui jouait

[1] Daniel, chap. 1er.

alors un rôle très-remarquable d'opposition au roi, eût dit un seul mot de ces événemens? Le livre des Rois n'en fait aucune mention, et le récit de ces deux autorités est tel, que l'on ne saurait y adapter cet anachronisme; enfin l'historien Josephe, qui eut sous les yeux tous les détails du récit de Berosse, n'indique rien de semblable. La source de cette erreur se trouve dans les Paralipomènes, chap. XXXVI, ainsi que nous l'avons remarqué ci-devant, page 140, à l'occasion d'un passage de Polyhistor; et cette conformité nous devient déjà un indice de la tardive et posthume composition du livre intitulé Daniel. Maintenant, que deviendront les règles de la critique en histoire, si les autorités que nous citons ne l'emportent pas sur celle d'un livre apocryphe, sans date et sans nom d'auteur? car un auteur n'a jamais dit, en parlant de lui-même : « *Or Daniel vécut jus-* » *qu'à l'an 1er de Kyrus* (1). »

On suppose que Daniel, enlevé jeune en l'an 3, est emmené dans la terre de *Sennaar*, expression sans exemple pour désigner Babylone; qu'il y est élevé dans les sciences des Kaldéens, qui, comme l'on sait, consistaient surtout en *astrologie et divinations prohibées par Moyse*.

Chap. II. L'an 2 de son règne (603), Nabuko-

(1) Dan., chap. 1er, v. dernier.

donosor a un songe qui l'alarme; il fait venir les *voyans ou prophètes* (shoufim), les devins et les *découvreurs* (makshafim); ils ne le satisfont point [1]: Daniel est appelé, et il explique le songe fameux de la statue d'or aux pieds d'argile, et des quatre grands empires (le *Babylonien* à blason d'or, le *Perse* à blason d'argent, le *Macédonien* à blason d'airain, et le *Romain* à blason de fer).

Comment cette allégorie d'un genre tout grec se trouve-t-elle dans un auteur juif? Le grand monarque Nabukodonosor se prosterne devant son page le juif *Daniel,* et cependant peu après irrité contre ses trois amis juifs, qui refusent d'adorer le dieu *Bel,* il les fait jeter dans un brasier ardent où ils se promènent en chantant, et d'où ils sortent sains et *frais.*

Au chapitre IV vient l'histoire du grand arbre coupé et de Nabukodonosor changé en bête. — Chap. V. Puis sans transition se présente Balthasar, fils de Nabukodonosor, qui donne un grand festin que trouble l'apparition de trois mots sur la muraille; Daniel les explique.... Le royaume de *Balthasar* est livré aux *Mèdes* et aux *Perses*... *La nuit suivante Balthasar est tué et Darius règne dans Babylone.*

---

(1) Le songe d'Astyag, dans Hérodote, offre les mêmes circonstances.

Chap. VI. Le roi Darius établit *120 gouverneurs*, ou satrapes pour gouverner les 120 provinces de son empire, et trois visirs supérieurs, dont l'un est Daniel. Darius fit un édit conformément *aux lois des Mèdes et des Perses*, et par suite de cet édit Daniel fut jeté dans la fosse aux lions, qui ne lui touchèrent pas; et *il continua de vivre* jusqu'au règne *de Darius et de Kyrus le perse.*

Les chapitres VII et VIII contiennent encore des visions de Daniel, l'une l'an 1er, l'autre l'an 3 de *Balthasar*, quoique ce prince soit mort au chapitre V.

Chap. IX. L'an 1er de Darius, Daniel voit dans les livres que le nombre des 70 années prédites par Jérémie touche à son terme. « 70 sabats (ou » semaines d'années), dit-il à Dieu, ont été dé- » crétés sur votre peuple. »

Chap. X. L'an 3 de Kyrus nouveau songe de Daniel. Enfin chap. XI. « L'an 1er de Darius, je » l'aidai sans cesse à gouverner, et je vous dirai » la vérité : il y aura en Perse trois rois [1]. Le » quatrième amassera de grands trésors, et il fera » la guerre aux Grecs (Xercès); puis s'élevera » un roi puissant qui fera tout ce qu'il voudra. Son » empire sera divisé aux quatre coins du ciel et » ne passera point à ses enfans (Alexandre). Puis

---

[1] A dater de Kyrus (Smerdis est omis).

» un roi du midi (Ptolomée), dont un général » (Seleucus) deviendra plus puissant que lui... » Puis les guerres de Syrie et la désolation du » temple sous (Antiochus Epiphanès) (l'an 170 » avant J.-C.). »

Tel est le plan sommaire du livre intitulé *Daniel :* si de nos jours un tel livre était découvert parmi les manuscrits sanscrits de l'Inde; si les Brahmes nous présentaient un tel *shastra* comme réellement écrit au tems des rois de Babylone, nous ne manquerions pas de leur opposer les axiomes de critique établis par eux-mêmes; nous leur dirions avec les savans anglais Maurice et Bentley [1], que « tout livre est suspect d'alté» ration et même de supposition, lorsqu'il con» tient des faits postérieurs à l'époque de son » auteur; et quant au style prophétique employé » par les compositeurs, nous insisterions sur la » remarque de M. Bentley, à l'occasion du » *souria sidhanta*, savoir : que de l'aveu des » Brahmes les plus honnêtes et les plus probes, » *il s'est fréquemment et depuis long-tems* » composé en Asie des livres apocryphes dans » lesquels on a donné *au récit* une forme pro» phétique pour *imposer plus de respect et de* » *croyance à la foule des lecteurs.* »

---

[1] Asiatick Researches, tom. VIII, Mém. n° 6.

Maintenant, pourquoi ce qui est juste vis-à-vis des Indous ne le serait-il pas vis-à-vis des Juifs? Pourquoi, dans la cause d'autrui, emploierions-nous d'autres poids et d'autres mesures que dans la nôtre? Nos théologiens, ayant à leur tête saint Jérôme[1], déclament contre le platonicien *Porphyre*, « *parce qu'il écrivit un livre pour prouver que les prophéties de Daniel n'ont point* » *été écrites par un homme de ce nom, mais* » *par un Juif anonyme, contemporain d'Antiochus Epiphanès*[2], *et qu'il fallait bien* » *moins* les regarder comme prédiction de ce » qui doit arriver, que comme narration de ce » qui s'était déjà passé. » Mais nos théologiens ne font pas attention que Porphyre a raisonné d'après les mêmes principes que nos savans biblistes et nos missionnaires dans la Chine et dans l'Inde. Or si l'on applique au livre juif intitulé *Daniel* les principes par lesquels on juge les *shastras* et les *pouranas*, il n'est aucun *jury* équitable qui n'admette les propositions suivantes:

1° Que l'on ne connaît au livre de Daniel aucune date de composition;

2° Qu'il est hors de raison et de probabilité qu'un

---

[1] *Hyeronym., Comment. in Daniel*, tom. III, pag. 1071.

[2] 170 ans avant notre ère.

auteur dise de lui-même, *qu'il a vécu jusqu'en tel tems,* et qu'en outre il y a contradiction entre le passage *qu'il vécut jusqu'à l'an 1er de Kyrus* (chap. 1er, vers. dernier), et qu'*il eut une vision l'an 3e de ce même prince* (chap. VI);

3° Que le caractère vraiment prophétique ne peut être constaté que par l'antériorité bien authentique de l'oracle;

4° Que la *chronologie* dudit ouvrage dans la partie des rois de Babylone, ne peut se concilier avec celle des historiens authentiques;

5° Que la partie mythologique porte évidemment le caractère de la mythologie persane et zoroastrienne;

6° Et que le style employé par l'auteur anonyme offre plusieurs mots persans et même grecs, contraires au génie de l'idiome hébreu, et qui ne se trouvent dans aucun autre livre de cette langue (1);

7° Que, selon la remarque de saint Jérôme (p. 2074, tom. III), *les prophéties de ce livre sont si énigmatiques, si obscures, que pour les comprendre il faut avoir lu une foule d'historiens grecs d'une époque tardive, entr'autres Polybe et Possidonius;* d'où il résulte d'une

(1) Entr'autres le mot *symphonié. Voyez* à ce sujet, Michaelis, dissertation sur le style du livre de Daniel.

part, qu'étant inintelligibles, lues isolément, elles ne peuvent impliquer croyance; et d'autre part, que comparées avec l'histoire, elles en contiennent de tels détails, que l'on a droit de supposer que l'auteur les a connus et les a vêtus à sa manière.

Par tous ces motifs, il est constant que le livre de Daniel est un ouvrage apocryphe d'une date postérieure de plusieurs années à Antiochus-Epiphanès; on peut même dire, dont la composition a été faite à diverses reprises et par plusieurs mains, dont la dernière a dû tarder jusqu'à l'entrée des Romains en Syrie.

Ces faits bien reconnus, on aperçoit à plusieurs problèmes chronologiques de *Daniel*, une solution facile qu'ils n'ont reçue dans aucune autre hypothèse. A l'époque tardive où vécut le principal auteur, on conçoit que, semblable à ses confrères les auteurs de *Judith*, d'*Esther*, de *Tobie*, de *Bel* et *Dagon*, et autres apocryphes, il put être mal instruit de certaines parties d'histoire comprises dans son plan, et qui n'avaient été traitées que dans la langue grecque, peu cultivée jusqu'alors en Judée (1). Par exemple, lorsqu'on analyse

(1) On peut remarquer que tous les apocryphes juifs sont postérieurs au siècle d'Alexandre, et qu'ils ont dû leur origine à la connaissance imparfaite que les Juifs prirent de la littérature grecque, à une époque où le bon goût fut altéré par le malheur des guerres.

tout ce qu'il dit de *Balthasar*, de *Darius le Mède*, et de *Kyrus*, on se convainc qu'il a confondu et pris pour un seul et même événement, les deux siéges et les deux prises de Babylone, mentionnés par Hérodote à deux dates différentes ; l'une en l'an 539 sous Kyrus, l'autre en l'an 507 ou 506 sous Darius, fils d'Hystaspès : de manière que n'ayant point d'idée claire du second siége, il a attribué le premier à *Darius*, qu'il a cru être *un roi mède*, trompé probablement à cet égard, par le récit de Xénophon.

La confrontation d'Hérodote va justifier notre opinion. Selon cet historien, *un premier siége de Babylone* eut lieu sous Kyrus. « Cette grande » ville fut prise alors, pour la première fois, par » l'armée *des Perses et des Mèdes* réunis. Le » roi de Babylone, à cette époque, était fils de » Nitocris, et s'appelait *Labynet*, comme son » père (Nabukodonosor). Ce jour-là les Babylo- » niens célébraient une fête, et ne s'occupaient » que de plaisirs et de danses [1]. »

N'est-ce pas là le texte de Daniel ? Balthasar est fils de Nabukodonosor (*Labynet*). Ce roi *célèbre une grande fête;* on ne s'occupe que de ***festins*** et de ***plaisirs. La ville est prise par les Mèdes et les Perses.*** Voilà bien le siége de Kyrus;

[1] Liv. I, fin du § 191, et § 187.

mais selon *Daniel* (chap. v, v. dernier), ce fut *Darius Mède*, qui régna âgé de 62 ans. Écoutons Hérodote : « L'an 15 de Darius, fils d'Hystaspès, » la ville de Babylone se révolta contre ce prince; » elle subit alors un second siége qui dura vingt » mois ; enfin, par l'effet d'un stratagème, *elle* » *fut prise une seconde fois* par l'armée des » Perses et des Mèdes réunis ; et Darius régna » (de nouveau) dans Babylone [1]. Ce fut même » ce prince, nous dit ailleurs Hérodote, qui le » premier divisa en vingt grands gouvernemens » ou satrapies la masse de l'Empire Perse jusqu'a- » lors confuse. »

Nous disons que, trompé par ce second siége, l'auteur de Daniel a placé au premier siége un Darius Mède, qui n'est que le fils d'Hystaspès : la preuve en est dans tous les caractères qu'il donne à ce roi.

1°. Il lui fait diviser l'Empire Perse en satrapies, comme Hérodote : le nombre n'est pas le même ; au lieu de *vingt*, c'est cent vingt ; mais cela peut venir d'une autre méprise : Josephe nous apprend que *Xercès étant mort*, son trône passa à son fils *Kyrus*, appelé *Artaxercès* par les Grecs, lequel Kyrus divisa l'empire en *120 satrapies* [2].

---

(1) *Herod.*, lib. III, *in fine*.

(2) Joseph., Antiq. jud., liv. IX, chap. VI.

L'anonyme n'aurait-il pas confondu ce Kyrus avec le premier ?

2°. Il dit que Darius fut fils d'*Ahshouroush*, et de *race mède;* mais Ahshouroush n'est pas autre que *Cambyses*, comme il résulte du chapitre IV d'Ezdras. Ne connaissant point Smerdis, l'anonyme a cru que Darius, à titre de successeur de Cambyses, était son fils. Aussi ne compte-t-il que trois rois jusqu'à Xercès. Dès lors il a dû le faire de race mède, puisque Kyrus, père de Cambyses, était petit-fils d'Astyag.

3°. Sans cesse il joint l'idée et le nom de Darius au nom et à l'idée de Kyrus..... Daniel, dit-il, vécut *jusqu'à l'an premier de Kyrus, et il continua de vivre jusqu'au tems de Darius et de Kyrus.*

4°. L'an 1er de Darius, il lit dans les livres (de Jérémie) et il trouve que les *70 ans* de captivité ou de désolation *touchent à leur terme.* Ce trait est décisif; car si de l'an 587, où commença la captivité sous Nabukodonosor, vous descendez à l'an 520, qui fut la seconde année de Darius (année dans laquelle ce prince rendit son édit pour rebâtir le temple), vous aurez *68 ans révolus,* qui sont le *terme très-voisin de 70;* enfin il est remarquable qu'un des plus anciens chronologistes chrétiens, *Maxime le martyr,* donnant une liste des rois de Babylone, après

Kyrus et Cambyses, nomme *Darius* avec son épithète de *Mède*, ce qui prouve l'identité alors supposée du fils d'Hystaspès et du prétendu Darius de Daniel [1]. Maintenant si, comme nous le pensons, la méprise est incontestable, tout le livre de Daniel est jugé. Il n'est plus nécessaire de rechercher de quelle date doivent partir ni *les sept semaines* qu'il compte depuis *l'ordre de rebâtir jusqu'à l'oint de Dieu*, ni les 62 semaines *qu'il compte de là jusqu'à l'extermination* d'un autre oint [2]. Seulement il convient de remarquer que la conversion des jours de ces semaines en années est totalement arbitraire; que les deux sommes ne doivent pas être réunies, comme l'a voulu *Africanus*, qui, par une autre erreur, compte 70 au lieu de 69, et cela, pour avoir une somme de 490 ans, *dont le départ, dit-il, est l'an 20 d'Artaxercès*. Mais si, comme il est de fait, l'an 20 d'Artaxercès correspond à l'an 445, la prophétie prétendue n'est pas applicable au cas que l'on indique.... Au reste, il suffit de lire l'*aventure des trois jeunes gens dans la fournaise*, celle de *Daniel dans la*

(1) *Voyez* Petau, Uranolog., pag. 312 et 313.

(2) *Sancti Hyeronym., Comment. in Daniel*, tom. III, pag. 1110.

fosse aux lions, et la métamorphose du roi de Babylone en quadrupède paissant et broutant, pour voir que tout le livre doit être joint à celui *de Bel et Dagon*, et partager la sentence portée par les théologiens mêmes contre cette fabuleuse production [1].

Relativement au roi de Babylone, l'historien Mégasthènes [2] rapporte, d'après les Chaldéens, que Nabukodonosor eut une maladie qui semblerait avoir été ou la *manie*, ou l'*épilepsie*, l'une et l'autre regardées comme un *mal divin*, et que dans un accès de ce mal, il émit une prophétie sur la prise de Babylone par Kyrus. Ce trait prouve que les prophéties étaient la mode de ce tems-là et le goût général des peuples. Lorsqu'une grande catastrophe arrivait, on la trouvait toujours prédite dans quelque livre ancien, avec d'autant plus de facilité qu'il n'en coû-

---

(1) Ce livre, comme celui de Suzanne, a été classé au rang des apocryphes dès le tems de saint Jérôme. Quant à Daniel, nous ajouterons la remarque qu'entre le style et les images de plusieurs de ses chapitres et de ceux de l'Apocalypse, il y a une analogie qui indique, 1° un rapprochement dans le tems de composition, 2° une identité de source religieuse et mythologique, qui, pour ces deux livres, est la théologie persane et mythriaque.

(2) Eusèbe, Prépar. évang., lib. IX.

tait que l'insertion d'un feuillet de papyrus, ou de palmiers, ou même d'un seul verset, dans les manuscrits reliés à l'indienne : le vainqueur en était flatté, appaisé, et le vaincu se consolait par la persuasion que l'événement était dû aux immuables décrets de la fatalité.

CHAPITRE XIX.

Résumé.

MAINTENANT si nous résumons ce long article des Babyloniens, nous trouverons pour principaux résultats :

1° Que Babylone n'eut de rois héréditaires et indépendans connus, que pendant environ 80 ans, ou un siècle au plus, c'est-à-dire depuis Nabopol-asar inclusivement, jusqu'à la conquête des Perses, sous Kyrus;

2° Qu'avant Nabopol-asar, remontant jusqu'à Belesis-Merodak, ses rois purent jouir, pendant un tems, de l'indépendance accordée à tous les sujets de Ninive renversée, mais qu'ensuite ils reconnurent la suzeraineté des Mèdes jusqu'au règne de Nabopol-asar;

3° Qu'avant Belesis ses *rois* ne furent réellement que des pachas ou satrapes du *grand roi*, ou *sultan* de Ninive, maître de toute la Haute-Asie depuis Ninus et Sémiramis;

4° Que Sémiramis fut véritablement la fondatrice de la *grande* Babylone, par la création qu'elle fit des ouvrages de fortification et d'assainissement auxquels cette cité dut sa splendeur;

5° Qu'avant Sémiramis il existait en ce même lieu un *temple de Bel* ayant la forme d'une pyramide, que les traditions chaldéo-juives désignent sous le nom de *tour de Babylon* ou *Babel*, et les historiens grecs sous les noms divers de *palais*, de *tombeau*, de *citadelle*, de *tour de Bel;*

6° Que cette tour ou pyramide fut essentiellement un *observatoire d'astronomie*, le foyer antique et mystérieux des sciences de ces prêtres *chaldéens* dont les Grecs font remonter l'origine à des tems inconnus; ce qui s'accorde très-bien avec la date de 3195 ans avant J.-C., que les calculs phéniciens et juifs assignent à la fondation de cette *tour;*

7° Qu'un établissement de ce genre prouve l'existence d'un peuple civilisé tel que l'indique Ktésias à l'époque où Ninus subjugua la Babylonie;

8° Que ce peuple fut d'origine et de sang *arabes*, spécialement de la branche éthiopienne ou *Kushite*, ce qui lui donne des affinités particulières avec les nations *Phénicienes;*

9° Que ces affinités sont confirmées par le *langage* et par le *système* alphabétique appelés *chaldaïques*, dont on trouve l'usage chez les Chaldéens jusqu'à une époque très-reculée;

10° Que si maintenant les briques des murs de Babylone nous offrent une écriture d'un système différent, c'est parce que Sémiramis, qui bâtit ces murs, dût employer l'écriture du peuple vainqueur qu'elle commandait, c'est-à-dire les *caractères assyriens* que Darius fit graver sur le monument de sa guerre contre les Scythes; et si Darius employa ces *caractères assyriens*, c'est parce que ceux des Perses ses sujets, étaient du même système, et que sans doute ils en avaient été empruntés pendant les cinq cents ans que les *Perses* furent gouvernés par les Assyriens de Sémiramis. Nous pourrions pousser plus loin nos inductions sur ces antiquités; mais nous aurons l'occasion de les reprendre dans l'article des Égyptiens, dont il nous reste à traiter.

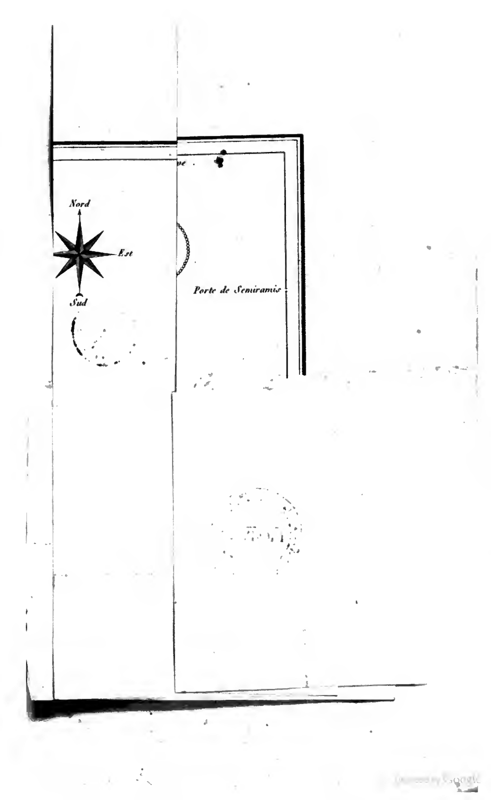
FIN DES BABYLONIENS.

TABLE DES CHAPITRES

Contenus dans la troisième partie des Recherches nouvelles sur l'Histoire ancienne.

Faute à corriger.

Page 52, note (2), ancien auteur, *lisez* aucun auteur.


Nord
Est
Sud
Porte de Semiramis

CHRONOLOGIE DES ÉGYPTIENS.

CHAPITRE PREMIER.

La Chronologie de l'ancienne Égypte se trouve juste au même degré d'obscurité où la prit et la laissa John Marsham en 1672 [1], avec cette différence qu'à cette époque les passages des anciens auteurs, relatifs à ce sujet, étaient disséminés dans une foule de livres et de manuscrits, et que Marsham en ayant rassemblé le plus grand nombre, en a rendu la discussion plus aisée. Si les Sociétés savantes qui proposent des prix annuels, eussent systématisé cette méthode et ordonné d'abord le tableau de tous les fragmens relatifs au sujet proposé, elles eussent beaucoup hâté les progrès de la science. On aurait cru que la magni-

(1) *Voyez* son livre intitulé *Canon ægyptiacus*, l'un des plus érudits, mais aussi l'un des plus mal fabriqués de l'*Ecole moderne* : tout y est pétition de principes, jugement sans discussion, décision sans preuves, rapprochement sans analogie, et digression sans motifs.

fique Collection des *Monumens égyptiens* récemment publiée par la Commission des Savans français, eût dû nous donner des renseignemens nouveaux; mais cette Collection ne semble avoir ajouté que de nouveaux problèmes. Nous sommes réduits presqu'aux mêmes moyens d'instruction que nos prédécesseurs ; et cependant nous en avons déduit des résultats absolument différens : Pourquoi cela ? parce que nous avons opéré par une méthode impartiale absolument différente, ainsi que le lecteur va le voir dans les chapitres suivans.

Les documens que nous ont transmis les anciens auteurs, se réduisent à des extraits de livres originaux, maintenant perdus, à des fragmens altérés dans leur passage d'une main à l'autre; en un mot, à des idées vagues et même quelquefois contradictoires ; il ne faut donc pas s'étonner si des interprètes partiaux, chacun en son sens, n'ont pu s'accorder sur des hypothèses privées de base : et il ne faudrait pas s'étonner encore si nous-mêmes aujourd'hui, quoiqu'appuyés sur tout ce qui subsiste d'autorités textuelles, nous n'arrivions pas à un degré d'évidence et de certitude dont les moyens nous sont refusés.... En de telles matières on ne peut prétendre qu'aux probabilités les plus raisonnables. Commençons par établir nos moyens d'instruction : ils consistent, 1° en un tableau

sommaire inséré par Hérodote, en son second livre, et qu'il nous donne comme étant le résumé de tout ce que les prêtres de Thèbes, de Memphis et d'Héliopolis répondirent à ses questions; comme étant la substance de leur doctrine historique à l'époque où vivait l'auteur. Pour bien apprécier le mérite de cette pièce, il est nécessaire d'observer qu'Hérodote visita l'Égypte soixante-cinq ans seulement (vers l'an 460 avant notre ère) après que les Perses eurent soumis ce pays à leur domination. L'invasion et le mélange de ces étrangers commencèrent d'introduire bien des altérations dans les lois, dans les mœurs et les doctrines nationales; mais parce qu'après la courte tyrannie de Kambyse, le régime tolérant de Darius Hystaspe et de ses successeurs permit au peuple égyptien de revenir à son caractère, l'on peut croire que le système indigène ne fut encore ni oublié ni changé: il dut au contraire se retremper, lorsque, 77 ans après le séjour d'Hérodote (l'an 413 avant J.-C.), le peuple égyptien, las des vexations des Perses, secoua le joug du *grand Roi* (Darius Nothus), et se reconstitua peuple indépendant sous le gouvernement d'*Amyrtée* (1). Les Egyptiens se trou-

(1) On ne voit pas sans quelque surprise le nom de ce nouveau Roi cité par Hérodote, en son second livre, §. 140... Ce n'est pas que cet historien, alors âgé de 71 ans, n'ait pu

vèrent alors dans une situation politique et morale, semblable à celle du peuple Juif au moment où, conduit par les Machabées, il brisa le joug des Grecs et reprit son caractère national avec un enthousiame mesuré sur sa haine des étrangers.

En Egypte comme en Judée, le peuple insurgé eut à lutter, sous tous les rapports, contre les prétentions du peuple dominateur, et il dut exister une guerre diplomatique et littéraire à laquelle on n'a point fait assez d'attention. Nous verrons bientôt l'importance de cette remarque.

Après 63 ans d'indépendance, les Egyptiens retombèrent sous le joug des Perses, qui prirent à tâche d'effacer tout ce qui fut contraire à leur pouvoir et même à leurs opinions.... Les Grecs d'Alexandre, successeurs des Perses, altérèrent

---

le connaître; mais outre que le passage cité a l'air d'une note rapportée, il porte une erreur chronologique incompatible avec les idées de l'auteur, en ce qu'il suppose un laps de 700 années entre le règne d'*Amyrtée* et celui d'Anysis que précéda l'Ethiopien Sabako. Or nous verrons que dans le plan d'Hérodote, Sabako n'a pu précéder l'an 750, ou tout au plus l'an 780 avant N.-E., et de là au règne d'*Amyrtée* (en 413) il n'y a que trois siècles et demi. Aussi les savans critiques regardent-ils comme interpolé ce passage qui d'abord n'était point dans les manuscrits au paragraphe 140. Il a plu à Larcher d'altérer encore ce texte et de substituer de son chef le nombre *cinq cents* à celui de sept cents que portent les manuscrits.

encore plus le caractère égyptien, en ce que, par la douceur de leur régime, ils vainquirent l'antipathie nationale, et finirent par amener le peuple à l'adoption de leurs mœurs et même de leur langue.

Cette époque nous fournit le second de nos documens historiques provenant du livre que le prêtre égyptien, Manethon, composa vers l'an 270 avant J.-C., près de deux siècles depuis Hérodote. A cette époque, Ptolomée-Philadelphe provoquait la traduction des livres juifs, des livres chaldéens et de tous les livres orientaux; Manethon, encouragé par ce Prince, constitué par lui chef de toutes les archives sacerdotales, publia en langue grecque une compilation de trois volumes qu'il dit être la substance des chroniques anciennes; malheureusement cette compilation s'est perdue, et il ne nous reste qu'un squelette de listes qui, altérées par le prêtre *Jules-Africanus*, par l'évêque Eusèbe Pamphile, et par le moine Georges le Syncelle, retracent bien mal l'original. Néanmoins elles suffisent à rendre sensible la différence notable qui existe entre Hérodote et Manethon sur plusieurs chefs, notamment sur l'époque de *Sésostris*. Manethon se prévalant de sa qualité d'indigène, a prétendu que l'auteur grec avait erré ou menti en beaucoup de cas. Mais puisque Hérodote proteste qu'il n'a été que l'écho fidèle des prêtres,

dont les récits choquent quelquefois son bon sens, nous n'avons pas le droit de l'inculper : il y a plutôt lieu de croire que c'est ici une contestation nationale, élevée de *collége* à *collége* de prêtres qui, dans un intervalle de 100 ou de 150 ans, et dans le contact avec les étrangers, auront trouvé ou cru trouver des motifs de penser autrement que leurs ancêtres. Il y a ici cette circonstance remarquable; que dans la Chronologie égyptienne comme dans l'assyrienne, l'opinion de date nouvelle, présentée par Ktesias et Manethon, soutient le système en *plus*, tandis que l'opinion ancienne présentée par Hérodote, soutient le système en *moins*; et que la première veut que Sésostris soit, comme Ninus, reculé de six siècles, tandis que la seconde les rapproche dans une proportion égale. L'epoque de ce Roi est le vrai nœud de la difficulté, comme nous le verrons ci-après.

Un troisième document nous est fourni par le Syncelle qui argumentant contre Manethon, lui oppose une *ancienne Chronique*, dont il cite le résumé à partir de la XVIe dynastie. On a demandé d'où venait cette *ancienne Chronique*, et quelle était son autorité, etc., etc.? Quelques-uns ont voulu, parce qu'elle arrive jusqu'au dernier Roi national dix-huit ans avant Alexandre, qu'elle ne put avoir été rédigée avant cette époque;

mais si l'on considère qu'en un tel cas elle n'eût point mérité le nom d'*ancienne* que Manethon paraît lui avoir donné, et qu'à titre de *nouvelle* il eût dû la déprécier, d'autant plus qu'elle diffère de son système; on pensera, avec nous, qu'elle a dû être primitivement rédigée sous les règnes de Darius et Artaxercès, dont la tolérance permit aux savans d'Égypte de recueillir les débris de leurs monumens saccagés et dispersés par le tyran Kambyses (et remarquez que ce desir de recueillir et de rassembler est le premier sentiment après toute convulsion, tout naufrage.) Ce premier cadre une fois établi, il lui est arrivé, comme à la plupart des autres chroniques (par exemple à celle dite *Kanon de Ptolomée*), de recevoir des additions successives de la main de chaque savant qui en a possédé un manuscrit; et parce que l'original put avoir déjà 200 ans au tems de Manethon, cet auteur a pu le classer parmi les documens anciens. Nous en examinerons le mérite à son rang.

Très-peu de tems après Manethon, le savant Eratosthènes, bibliothécaire d'Alexandrie, découvrit et publia une liste de Rois Thébains, que n'avait point connus ou mentionnés le prêtre égyptien, dont le travail s'est borné à la Basse-Egypte. Cette liste citée par le Syncelle; forme notre cinquième document, qui est très-peu de

chose, puisqu'il se réduit à une nomenclature stérile de princes inconnus, et qu'au lieu de 89 mentionnés par Apollodore, copiste d'Eratosthènes, le Syncelle n'en a conservé que XXX; néanmoins ce monument vient à l'appui d'Hérodote et de Diodore de Sicile.

Ce dernier auteur nous fournit un sixième document dont le mérite est surtout de servir à classer les matériaux fournis par les autres. On sait que Diodore, postérieur d'un siècle et demi à Manethon, eut l'ambition de rassembler en un corps d'histoire, tout ce qui était épars en divers auteurs; et il a dû trouver dans Alexandrie et dans l'Egypte qu'il visita, des moyens qui manquèrent à ses prédécesseurs.

A ces six pièces principales ajoutez quelques passages tirés des auteurs anciens, tels que Strabon, Pline, Tacite, Joseph, les Livres juifs, etc. et un fragment anecdotique produit par Eusèbe, comme venant d'un historien persan : voilà tous les matériaux faibles et mutilés mis à notre disposition pour reconstruire l'édifice vaste et compliqué de la Chronologie égyptienne. Nous ne parlons point des monumens dont nous enrichit en ce moment l'expédition française d'Egypte, parce que cette magnifique collection dont il ne faut pas séparer le précieux travail de Denon, en nous offrant les ruines gigantesques des palais et des temples de

la Haute-Egypte, nous donne plutôt des problèmes à résoudre que des instructions.

CHAPITRE II.

Exposé d'Hérodote.

HÉRODOTE nous apprend qu'étant venu en Egypte recueillir des matériaux pour son Histoire, il trouva, dans les villes d'Héliopolis, de Memphis et de Thèbes, des colléges de prêtres avec qui il eut les conférences scientifiques dont son second livre contient le résultat. Comment se tinrent ces conférences? fut-ce en langue persane? nous ne voyons pas qu'Hérodote l'ait sue, encore moins la langue égyptienne; il est plus probable que l'Egypte, ouverte aux Grecs depuis Psammitik, fut remplie de marchands de cette nation, qui auront su la langue du pays; quelqu'un de ces hommes officieux aura servi d'interprète à l'auteur, qui fut son hôte. Cette communication par interprète est moins exacte que directement. Quant à l'exposition, la méthode suivie par l'auteur est excellente ; il traite d'abord du sol, du climat et de tout l'état physique de l'Egypte ; et le tableau qu'il en fait est tel, que nos plus savans voyageurs ont trouvé aussi peu à y

ajouter qu'à y reprendre : il passe ensuite aux coutumes, aux lois, aux rites religieux; enfin il arrive à la partie historique et chronologique : citons ses propres paroles.

§ XCIX. « Jusqu'ici j'ai dit ce que j'ai vu et connu.
» par moi-même, ou ce que j'ai appris par mes
» recherches ; maintenant je vais parler de ce
» pays *selon ce que m'en ont dit les Égyptiens*
» *eux-mêmes ;* j'ajouterai à mon récit quelque
» chose de ce que j'ai vu par moi. »

Il est clair qu'Hérodote n'ayant rien pu voir de ce qui est historique ancien, tout ce qu'il va en dire est le récit des prêtres mêmes.

« Selon ces prêtres, le premier Roi d'Egypte fut
» *Menès;* il fit construire les digues de Memphis.
» Jusqu'alors le Nil avoit coulé entièrement le
» long du Mont Libique : Menès ayant comblé le
» coude que le fleuve formoit au sud, et construit
» une digue environ 100 *stades* au-dessus de
» Memphis, il mit à sec l'ancien lit, fit couler le
» Nil par le nouveau, et fit bâtir la ville actuelle
» de Memphis sur le sol même d'où il avoit dé-
» tourné le fleuve, et qu'il avoit converti en terre
» ferme. Il fit encore creuser un grand lac au nord
» et à l'ouest de la ville (pour la défendre), et il
» éleva un grand et magnifique temple au Dieu
» *Phtha* (principal dieu des Egyptiens).

§ C. « Les prêtres me lurent dans leurs annales

» les noms de 330 autres Rois qui régnèrent après
» *Menès :* dans une si longue suite de générations
» il se trouve 18 Ethiopiens et une femme égyp-
» tienne : tous les autres furent *Égyptiens*,
» *hommes et non Dieux.* »

§ CI. « Les prêtres me dirent encore que, de
» tous ces Rois, aucun ne s'étoit rendu célèbre
» par quelque grand ouvrage ou par quelque ac-
» tion éclatante, excepté Moïris, le dernier de
» ceux-là (des 330). — Or (dit Hérodote au § XIII)
» au temps où les prêtres me parloient ainsi, il n'y
» avoit pas encore 900 ans que *Moïris* étoit mort. »

(Nous savons qu'Hérodote visita l'Egypte l'an 460 avant J.-C.; par conséquent les prêtres plaçaient la mort de Moïris vers les années 1350 à 1355.)

« Je passerai sous silence ces princes obscurs,
» poursuit notre auteur, et je me contenterai de
» parler de *Sésostris*, qui vint après *eux.* »

(Ce dernier mot semblerait dire que Sésostris ne fut pas le successeur immédiat de Moïris; et en effet nous verrons d'autres auteurs placer plusieurs règnes entre ces deux princes.

§ CII. « Selon les prêtres, Sésostris fut le pre-
» mier qui, partant du golfe Arabique (la mer
» Rouge) sur des vaisseaux *longs*[1], subjugua les

---

[1] Hérodote, Strabon, Pline, etc., nous apprennent que faute de bois, les naturels n'avaient pour embarcations que

» riverains de la mer Erythrée. Il s'avança jus-
» qu'à une mer remplie de bas-fonds, qui le re-
» poussèrent. — De retour en Egypte, il leva une
» armée immense, et marchant par le continent
» (l'isthme de Suez), il subjugua tous les peuples sur
» sa route, et passa même d'Asie en Europe, où
» il attaqua et vainquit les Skytes et les Thraces;
» je crois qu'il n'alla pas plus avant. Revenant sur
» ses pas, il s'arrêta aux bords du Phase; mais
» je ne vois pas clairement si ce fut Sésostris qui
» de son gré y laissa une partie de ses soldats
» pour coloniser, ou si ce furent les soldats qui,
» las et ennuyés de ses courses, s'y arrêtèrent
» (malgré lui). Quoi qu'il en soit, les habitans du
» Phase (les Colches) sont des Egyptiens, car ils
» ont la peau noire, les cheveux crépus; ils pra-
» tiquent la circoncision et ils parlent la même
» langue, etc. A son retour en Egypte, Sésostris,
» disent les prêtres, faillit de périr à Daphnés
» (Taphnahs), par les embûches de son frère qui
» incendia la tente où il dormait (à la suite
» d'un grand repas). Echappé à ce danger, il
» employa les nombreux prisonniers qu'il avoit
» amenés, à exécuter divers grands ouvrages,
» et entr'autres, à élever les chaussées et à creu-

---

des pirogues ou de palmier ou de roseaux tressés recouvertes de peaux goudronnées.

» ser les canaux dont le pays est aujourd'hui » entrecoupé. Avant ce Prince, l'Egypte étoit com- » mode pour les chars et la cavalerie ; mais après » lui, leur usage est devenu impraticable : il est » le seul Roi égyptien qui ait régné sur l'Ethiopie » (Abissinie moderne). » Tel est en substance le récit des prêtres auteurs d'Hérodote. Mais parce que de plus grands détails sur *Sésostris* seront utiles à notre sujet, nous allons en joindre d'autres tirés de divers auteurs.

Selon Pline [1], la borne de l'expédition de Sésostris en Afrique fut le port *Mossylicus, d'où vient la canelle.* (Ce lieu situé à l'ouest du cap *Guar da fui,* est distant d'environ cinq cent cinquante lieues de Memphis.)

Strabon [2] ajoute que long-tems après, la route de ce Prince était encore marquée par des colonnes inscrites, et par des temples et autres monumens. Il observe que les anciens Rois d'Egypte avaient été peu curieux de recherches géographiques avant *Sésostris ;* et cela ferait croire qu'en cette occasion Sésostris eut les mêmes idées de curiosité que nous avons trouvées, à pareille époque, chez les Rois Homerites de l'Iemen. (*Voyez* seconde partie de cet ouvrage, page 193).

---

(1) Hist. natur., lib. VI, pag. 343, Hardouin.
(2) Strabo, lib. XVII, pag. 790, Casaubon.

Diodore de Sicile [1] qui cite l'opinion des prêtres de son tems, et celle de divers auteurs anciens, ne donne point à ce Prince le nom de Sésostris, mais celui de Sesoosis, analogue au Sethosis, et au *Sethos* de Manethcn et des listes [2]. Ce narrateur dit que les inclinations de Sésostris furent, dès le berceau, moulées et dirigées par le Roi son père (*Amenoph*), qui lui donna une éducation entièrement militaire, avec la circonstance singulière, d'avoir fait élever avec lui tous les enfans mâles nés le même jour, lesquels devinrent ses camarades pour la vie... Sésostris et sa petite troupe, au nombre de dix-sept cents, furent élevés dans les exercices les plus pénibles de la guerre; leurs premières expéditions furent en Arabie et en Lybie contre les lions et les Arabes. Le jeune Prince n'était qu'à la fleur de l'âge... Diodore joint immédiatement la mort d'*Amenoph* à l'avènement de Sésostris, et la résolution de celui-ci de conquérir la terre entière; mais il pèche contre les vraisemblances, quand il ajoute que, selon quelques auteurs, sa fille, nommée *Athirté*, l'excita à cette entreprise, et lui en fournit des moyens: Ce conte doit être posthume comme celui du songe

---

(1) Diod. sicul, lib. I°.

(2) Le son du *th* grec est sifflant comme l's.

d'Amenoph, dans lequel le dieu *Phtha* lui avait promis l'empire du monde pour son fils...... Sésostris à la fleur de l'âge, ne dut pas avoir plus de 22 à 24 ans quand il régna. Ses conquêtes durèrent 9 ans [1] : il s'y prépara pendant 1 ou 2 ans : supposons-lui 35 à 36 ans à son retour en Egypte, ses enfans, à cette époque, sont représentés encore jeunes. Son règne fut en tout de 33 ans ; il aurait donc vécu environ 60, ou tout au plus 64 à 65 ans. Devenu aveugle, la vie lui devint odieuse, et par suite de son orgueil, il ne put plus la supporter et il se tua. Cette circonstance suppose encore la force de l'âge et cadre bien avec notre hypothèse.

Selon Diodore, « l'armée de Sésostris fut de » 600,000 hommes de pied, 24,000 chevaux, » 27,000 chariots de guerre : sa flotte, compo- » sée de 400 voiles, soumit les îles et les côtes » de la mer Erythrée jusqu'à l'Inde ; tandis que » ce Roi conduisant l'armée de terre, subjugua » toute l'Asie. Il poussa ses conquêtes plus loin » qu'Alexandre même, car, ayant passé le Gange » et pénétré jusqu'à l'Océan oriental, il revint » par le nord subjuguer les Scythes jusqu'au Ta- » naïs (le *Don*) » : contre ceci nous observons que

---

[1] Diodore semble indiquer cette durée pour celle d'Europe seulement. Celle d'Ethiopie n'a pu durer 3 ans.

le docte et judicieux Strabon [1] nie, d'après *Mégasthènes*, ambassadeur grec dans l'Inde, que ni *Sésostris*, ni *Sémiramis*, ni *Kyrus* aient jamais pénétré dans cette contrée (jusqu'au Gange). Il paraît qu'ici les prêtres égyptiens cités par Diodore, ont, par émulation nationale, voulu que leur héros eût plus fait que celui des Grecs (Alexandre), et qu'ils ont emprunté de ceux-ci l'idée d'un circuit géographique impossible par lui-même, et inconnu à leurs prédécesseurs : nous pensons donc, avec ces derniers et avec Hérodote, leur interprète, que Sésostris sortit par l'isthme de Suez, et Strabon ne dit rien de contraire, lorsqu'il rapporte « que ce Prince *passa du pays des Troglodytes dans l'Arabie*, puis de *l'Arabie dans l'Asie*, vu que le pays des Troglodytes s'étend le long de la mer Rouge jusqu'en face de Memphis, et que l'Arabie commence à l'isthme immédiatement où finit l'Égypte.

Aucune mention ne nous est faite des Juifs, ni des Phéniciens, qui purent être laissés sur la gauche; ni des villes de Babylone et de Ninive qui, dans le système chronologique de Ktesias, auraient dû exister et provoquer l'orgueil du con-

[1] Strabo. lib. XIV, pag. 686.

querant

quérant[1], qui nous est attesté avoir soumis le pays, et laissé en Perse une colonie de 15,000 Scythes. Ces villes, dans notre système, n'existèrent que plus de 150 ans après Sésostris. Ce conquérant entra-t-il en Scythie par le Caucase ou par le Bosphore de Thrace? Cela n'est pas clair. Son retour par la Colchide n'est pas douteux; mais il nous paraît, contre l'opinion des prêtres, que *Sésostris* revint battu : car Pline [2] a lu dans des auteurs anciens, qu'il fut vaincu par *Æsubopus*, Roi de Colchide, célèbre pour l'immense quantité d'or et d'argent qu'il posséda : et Valerius Flaccus a eu les mêmes documens lorsqu'il a dit [3] :

« Que Sésostris fut le premier qui fit la guerre » aux Gètes, et qu'effrayé de la défaite de son » armée, il en ramena une partie à Thèbes et » sur les rives du fleuve natal, tandis qu'il fixa » l'autre sur les bords du Phase en leur imposant » le nom de Colchos. »

D'accord avec Hérodote et avec Manethon (en

---

(1) *Cedreni hist. compendium*, pag. 20.

(2) Lib. XXXIII.

(3) Argonauticon, lib. V. « *Ut prima Sesostris*
» *Intulerit rex bella Getis, ut clade suorum*
» *Territùs hos Thebas patriumque reducet ad amnem*
» *Phasidis hos imponat agris Colchosque vocari*
» *Jubeat.* »

Josephe), sur le danger que Sésostris encourut de la part de son frère, qu'il avait laissé Vice-Roi, Diodore remarque « que le conquérant, de
» retour, fit l'entrée la plus pompeuse, suivi d'une
» foule innombrable de captifs et d'une immen-
» sité de butin et de riches dépouilles; il en orna
» tous les temples de l'Égypte; il rapporta aussi
» plusieurs inventions utiles. — Ayant renoncé à
» la guerre, il licencia ses troupes, récompensa
» ses soldats, et leur partagea des terres qu'ils
» eurent en propriété; mais sa passion pour la
» renommée ne lui permettant pas le repos, il
» entreprit une foule d'ouvrages magnifiques, faits
» pour immortaliser son nom, en même temps
» qu'ils dûrent contribuer à la sûreté et à la com-
» modité de l'Égypte. D'abord il fit bâtir en chaque
» ville, un temple en l'honneur du dieu patron:
» en plusieurs endroits il fit élever des chaussées
» et des tertres pour servir de refuge pendant
» l'inondation; en d'autres, il fit creuser des ca-
» naux, des fossés...; il en fit creuser un, entre
» autres; pour communiquer de Memphis à la
» mer Rouge. »

(Au sujet de celui-ci, nous observons que Strabon [1] nie positivement son exécution entière;

---

[1] Strabo, lib. I°, pag. 38. Aristote, Meteorol, lib. I°, cap. 14, pag. 548. Pline, lib. VI, cap. 29.

d'accord avec Aristote (et Pline), sur ce qu'il en eut la première idée et qu'il en fit la première tentative, il assure qu'il s'en désista, parce qu'il reconnut que le niveau de la mer Rouge *était plus élevé* que celui de la Méditerranée, *(et cela est vrai.)*

Diodore poursuit et dit, « que pour arrêter les » courses dévastatrices des Arabes, Sésostris fit » élever une muraille de 1500 stades de longueur, » laquelle ferma l'isthme depuis Peluse jusqu'à Hé- » liopolis. — Ayant fait construire un vaisseau en » bois de cèdre, long de 280 coudées, plaqué d'ar- » gent en dedans et d'or en dehors, il en fit l'of- » frande au dieu qu'on adore à Thèbes. Il éleva (1) » deux obélisques d'une pierre très-dure (granit), » de 120 coudées de hauteur, sur lesquels il fit » graver l'état numératif de ses troupes, de ses » revenus, des nations qu'il avoit vaincues, des » tributs qu'il en percevoit. A Memphis il plaça » dans le temple de Vulcain, sa statue et celle de » sa femme, l'une et l'autre de 30 coudées de » hauteur, d'un seul morceau. Les plus pénibles » ouvrages furent exécutés par les prisonniers » qu'il avait amenés, et il eut soin d'y attacher

(1) Le sens étant continu ici, l'on doit conclure que ce fut en la même ville qu'il éleva ces obélisques, les mêmes que Germanicus y trouva, comme nous le verrons.

» des inscriptions portant qu'*aucun Égyptien n'y* » *avoit mis la main* (1). »

« Un des traits les plus remarqués parmi les ac- » tions de Sésostris, est sa conduite envers les » Rois qu'il avoit vaincus. Ce conquérant leur » avoit laissé leurs titres et la gestion de leurs » États; mais chaque année, à un temps prescrit, ils » étoient obligés de lui apporter les *présens*, c'est- » à-dire les *tributs* qu'il leur avoit imposés dans » la proportion des moyens de leurs peuples : il » accueilloit ces Rois avec de grands honneurs; » mais lorsqu'il alloit au temple, il faisoit dételer » les quatre chevaux de front de son char, et les » Rois prenant leur place, traînoient l'orgueilleux » vainqueur qui vouloit faire sentir que sa valeur » l'avoit mis hors de comparaison avec les autres » hommes. (De là le titre fastueux que portoient » les inscriptions de ses monumens : *Sésostris*, » *Roi des Rois, et Seigneur des Seigneurs.*) »

Ces curieux détails seraient la matière d'un riche commentaire sur l'état politique et moral

---

(1) Les Journaux du tems auront bien loué ce trait d'humanité : nous qui calculons que les prisonniers de Sésostris furent le prix du sang et des trésors de l'Égypte, nous pensons que ces travaux coûtèrent à la nation vingt fois plus que s'ils eussent été faits directement par ses mains, sous un régime de paix. De tout tems l'hypocrisie et la fausse logique ont été l'apanage de la tyrannie.

où se trouvait l'Égypte à l'avènement de ce *Roi-Fléau ;* sur les élémens qui avaient préparé cet état dont il fut comme la conséquence ; enfin sur les changemens dont il devint la cause à son tour.. Les récits des voyageurs grecs, romains, arabes dans les tems postérieurs, sur la perfection des sculptures, des peintures et des constructions de Sésostris, qu'ils virent en masses ou en débris, indiquent un degré de perfection étonnant dans toutes les branches de ces arts... L'article qui nous intéresse le plus, est le système militaire qui, par sa force et sa supériorité relatives, nous indique des guerres antérieures, dont la longue continuité amena ce perfectionnement que la pratique amène dans tout art. Or, comme Hérodote nous assure que jusqu'à Sésostris aucun Roi d'Égypte n'avait fait de guerre *hors du pays*, il s'ensuit que ces guerres furent *interieures*, soit de faction à faction, ou de secte à secte, en supposant un seul et même gouvernement; soit d'État à État, en supposant plusieurs royaumes parallèles, selon une hypothèse émise avant ce jour, que nous examinerons en son tems. Reprenons maintenant notre sujet et poursuivons la narration d'Hérodote.

« Le successeur de Sésostris, me dirent encore » les prêtres, fut son fils appelé Pheron. »

(Diodore l'appelle Sésoosis II, et Pline, Nunclérus ou Nunchoreus :

« Pheron eut pour successeur un *homme* de » Memphis appelé *Protée*, au temps duquel Mé» nélas aborda en Égypte. » (Sésostris serait antérieur de deux règnes à la guerre de Troie.)

§ cxxi. « A Protée succéda Rhampsinit...., » aucun Roi d'Égypte ne posséda une aussi grande » quantité d'or et d'argent que ce Prince. »

§ cxxiv. « Jusqu'à lui, l'abondance et la jus» tice fleurirent dans ce pays; mais il n'y eut pas » de méchanceté où ne se porta son successeur » *Cheops*.... Ce fut lui qui bâtit la grande py» ramide dont la construction dura 20 ans, sans » compter la taille des pierres dans les monta» gnes, et leur transport sur place qui, pendant » 20 autres années, employèrent cent mille » hommes. »

§ cxxvii. « *Cheops* régna 50 ans. Son frère » *Chephren* lui succéda; se conduisit en tyran » comme lui; bâtit aussi une grande pyramide : » (§ cxxviii) il régna 56 ans. Ainsi les Égyp» tiens furent accablés de toutes sortes de maux » pendant 106 ans. Aussi ont-ils gardé tant de haine » pour ces deux Rois, qu'ils ne les nomment » point. »

§ cxxix. « A Chephren succéda *Mykerinus*, » fils de *Cheops*; ce Prince prit à tâche de con» soler et soulager le peuple des cruautés de ses » deux prédécesseurs : aussi est-il cité avant tout

» autre pour son zèle à rendre la justice : un
» oracle le condamna à mourir, parce que le
» destin ayant condamné l'Égypte à être tour-
» mentée pendant 150 ans, il n'avoit pas rempli
» le temps. »

§ CXXXVI. « Après Mykerinus régna *Asy-
» chis.* »

§ CXXXVII. « Après *Asychis* régna un aveugle
» de la ville d'*Anysis* et qui fut appelé de ce nom.
» Sous son règne, *Sabako*, Roi d'Éthiopie, fondit
» sur l'Égypte avec une nombreuse armée : Anysis
» se cacha dans des marais : *Sabako* régna 50 ans
» avec douceur et justice ; il répara et perfec-
» tionna les digues et chaussées qu'avoit élevées
» Sésostris ; puis il se retira en Éthiopie; Anysis
» reparut et régna encore. Après *Anysis*, un
» prêtre du dieu *Phtha* monta sur le trône, *à
» ce qu'on me dit :* ce prêtre, nommé *Sethon*,
» fut attaqué par *Sannacharib*, Roi des *Arabes*
» et des Assyriens. Sethon l'attendit à *Peluse*,
» qui est le boulevard et la clef de l'Égypte, et
» dans une seule nuit, une immense quantité de
» rats ayant infesté le camp ennemi, et rongé
» les carquois, les cordes d'arc, et les courroies de
» bouclier, les Arabes prirent la fuite et périrent
» pour la plupart. Sethon mourut ensuite. »

§ CXLII. « Jusqu'à cet endroit de mon histoire,
» les Égyptiens et les prêtres me firent voir que

» depuis le premier Roi (Menès) jusqu'à Sethon ;
» il y avoit eu 341 *générations* de Rois et autant
» de prêtres. »

§ CLXVII. « Maintenant je vais raconter ce qui
» s'est passé en Égypte, de l'*aveu unanime* des
» Égyptiens et des autres peuples; et j'y joindrai
» les choses dont j'ai été témoin oculaire. »

Remarquons ces mots d'Hérodote : « *Mainte-*
» *nant* je vais raconter ce qui s'est passé de l'*aveu*
» *unanime*, » c'est-à-dire que ses narrateurs
n'étaient pas d'accord sur plusieurs des faits qu'il
a récités, et dont quelques-uns sont en effet ridi-
cules; lui-même nous avertit de son opinion, lors-
qu'il dit, § CXXII : « Si ces propos des Égyptiens
» paroissent croyables à quelqu'un, il peut y
» ajouter foi, pour moi je n'ai d'autre but dans
» tout mon récit, que de transmettre ce que j'ai
» entendu de chacun... » Par suite de cette can-
deur, il nous prévient maintenant que ce ne sont
plus des *ouï-dire*, ou des *traditions* qu'il va ra-
conter, mais des faits vraiment historiques, re-
connus pour tels par les Égyptiens et les Grecs :
et en effet, à partir du règne de *Psammitik*, son
récit prend, pour les détails d'actions et pour les
dates, une précision qu'il n'a point eue dans ce
qui précède.

§ CXLVII. « Après la mort de Sethon, les Égyp-
» tiens ne pouvant vivre un seul moment sans

» Rois, en élurent 12, entre lesquels fut partagé » le pays; ce fut par ces Princes que le labyrinthe fut bâti... L'un d'eux, nommé *Psammitik*, d'abord exilé, finit par chasser les autres » et par régner seul... Il se fit une armée de » soldats grecs, et il ouvrit l'Égypte à tous les marchands de cette nation; il étendit son pouvoir » dans la Palestine; il y arrêta les Scythes après » la bataille de l'Éclipse entre Alyates et Kyaxares. » Il régna 54 ans (y compris le temps qu'il partagea le pouvoir avec ses XI collègues.) »

§ CLVIII. « Son fils Nekos lui succéda : (étant » allé en Palestine), il livra bataille aux Syriens » (*les Juifs*), il les vainquit et s'empara de (leur » capitale) ***Kadutis***, ville considérable. Il régna » 16 ans en tout. »

§ CLXI. « Son fils Psammis qui lui succéda, » ne régna que 6 ans. Apriès, fils de Psammis, » régna après son père, pendant 25 ans; mais » ayant abusé de la fortune, il fut abandonné » par ses soldats et détrôné par *Amasis*, l'un » d'eux, (lib. III, § X,) lequel régna 44 ans. Son fils » *Psammenit* lui succéda; mais ayant été attaqué » par Kambyses, fils de Kyrus, Roi des Perses, » il fut vaincu et mis à mort, n'ayant régné que » 6 mois. De ce moment, l'Égypte subjuguée n'a » plus été qu'une province de l'empire Perse. »

Arrêtons-nous ici; nous y avons une date con-

nue : il est certain que Kambyses subjugua l'Égypte l'an 525 avant notre ère : en partant de ce point, nous remontons avec précision jusqu'à la première année de Psammitik, qui fut l'an 671 avant J.-C. (*Voyez* le tableau n° I.) Dans cette période, les dates d'Hérodote se trouvent toujours d'accord avec celles des livres juifs, chaldéens, etc. Les autres listes égyptiennes n'ont pas ce mérite qui tend à prouver l'exactitude de notre historien en ce qui a dépendu de lui. Cela ne nous empêchera point de relever dans son récit, plusieurs discordances qui sans doute viennent de ses auteurs.

1°. En remontant de Psammitik à Sethon, nous trouvons une lacune sensible : Psammitik commença de régner l'an 671... L'attaque de Sennacharib, Roi d'Assyrie, contre l'Égypte, et sa fuite subite, datent de l'an 722. Voilà 51 ans d'intervalle : on ne saurait admettre que Sethon les ait remplis, surtout lorsque les autres listes nous prouvent le contraire... Ces listes s'accordent avec les livres juifs, à placer au tems de Sannacharib, un Roi *éthiopien*, nommé *Tarakah* dont l'immense armée fut le vrai fléau du Roi *assyrien :* ce Taraka est le troisième Roi de la vingt-cinquième dynastie, avec un règne de 20 ans. Ce fait est masqué dans Hérodote. Ces 20 ans ne nous amènent qu'à l'an 702 ; il nous reste 31 à 32 ans de lacune jusqu'à Psammitik : or l'éthiopien Sa-

Système des prêt'nnales des Juifs.

1° Règnes des Dieux, (
sonnifiés) pendant
2° *Menès*, premier Ro
3° Série de Rois obscu
égyptienne.
4° 330ᵉ Rois : *Mœr s*,
de 900 ans avantav. J.-C.
5° *Sésostris*, conquéra
Son fils *Pheron.*
Protée, contempor
Rhampsinit.
Cheops bâtit la greon Diodore.
Son frère *Chephre*
Mykerinus, fils desak pille Jérusalem.
Asychis. L'éthiopien Zarah amène une armée immense contre *Asa*.
Un aveugle de la
Le Roi éthiopien
Anysis revient.
341 Rois depuis Menès
de Sennacherib araqah, Roi d'Ethiopie
Interrègne et olyg
Psammitik règne
Nekos, fils de Psa
t Josias qui périt.
battu à Karkemis par Nabukod.
Psammis, fils de
Apriès, fils de Ps
rémie se réfugie chez Apriès.
Amasis, soldat d
Psammenit, fils d
Kambyses subjugu

bako n'existait plus dès avant Sethon. Comment a-t-on pu dire à Hérodote, § CLII, « que Psammitik, jeune encore, effrayé du meurtre de son » père Nekos, qu'avoit fait tuer Sabako, s'étoit » sauvé en Syrie, d'où il ne revint que pour être » l'un des 12 Rois. »

Psammitik, qui régna 54 ans, ne peut guère avoir eu plus de 30 ans quand il fut élu; par conséquent il ne dut naître que vers les années 702 ou 704 avant J.-C. Les auteurs d'Hérodote ont fait ici quelque confusion. Ils auront pris le dernier Éthiopien pour le premier : et la fuite de Psammitik n'a pu avoir lieu qu'autant qu'il aura été un enfant sauvé par des amis : alors ce Prince aurait vécu 85 à 86 ans; cela est possible.

2°. Le *Sabako* d'Hérodote semble indiqué par les livres juifs à l'époque de 731; ils disent que *Hoshée*, Roi de Samarie, implora le secours d'un Roi d'Égypte nommé *Soua*, ou *Seva :* si vous ajoutez *kush*, signifiant *éthiopien*, vous aurez *Sevakus* ou *Sevakos*, tel que le présente la liste de Manethon. Toujours est-il vrai que la date de 731 convient à *Sabako*, prédécesseur de Sethos qui régnait en 722. Dans cette hypothèse, les 50 ans de Sabako auraient commencé vers l'an 780; mais cela est aussi peu admissible que le retour d'*Anysis* après ces 50 ans : nous admettons plutôt l'avis de Desvignoles, qui pense que ces 50 ans

sont la totalité des trois Rois éthiopiens (dynastie vingt-cinquième). Les listes n'en diffèrent que de 6 ans. Alors nous croirons qu'il y eut anarchie de l'an 671 à l'an 701 ou 702, et que Sabako, premier des trois Rois *éthiopiens*, entra en Égypte vers 751 ou 750; il s'y trouvera naturellement au tems de *Hoshée*.

3°. Au-dessus de cette date 750, nous n'avons plus de série exacte jusqu'à Mœris, dont la mort est placée par Hérodote vers 1350 ou 1355. Supposons qu'*Anysis* ait été le tyran qui, selon les listes, fut vaincu et brûlé vif par Sabako sous le nom du *Bocchoris* des listes, et qu'il ait régné les 6 ans de celui-ci, son prédécesseur *Asychis* aurait fini en 757; donnons-lui 25 à 30 ans de règne; il aurait commencé entre 780 et 788. Alors vient le règne de Mykerinus, que l'*oracle* indique n'avoir pas été très-long. Admettons-le depuis l'an 800 : maintenant les 106 ans des deux tyrans, ses oncle et père, ne nous mènent qu'à l'an 906 : nous n'avons plus que les trois règnes de Rhampsinit, Protée et Pheron pour arriver à Sésostris, par-delà l'an 1300; il est vrai que nous pouvons corriger la date de *Cheops*, par le moyen de Diodore, qui nous apprend que les [1] prêtres de son tems comptaient *mille* ans, depuis l'érection de

[1] Diodor., lib. I°, pag. 72.

la pyramide, ce qui la place vers l'an 1056 avant notre ère; mais il n'en reste pas moins impossible que trois règnes comblent le vide de l'an 1056 à 1350; il y a lacune évidente en toute cette période; de Sésostris à Sabako, il y a désordre de faits; car après les 50 ans de *Cheops,* faire régner son frère 56 ans, puis encore Mykerinus, *fils de Cheops,* cela est incroyable en généalogie. Il est clair qu'Hérodote n'a reçu ici que des idées générales et vagues; le seul article, appuyé d'une date positive, est celui du Roi Mœris, attesté *mort un peu moins de 900* ans avant les conférences d'Hérodote en 460..., par conséquent vers 1350 à 55; mais ici naît une difficulté: Sésostris fut-il le successeur de Mœris: Hérodote ne le dit point, il semble même indiquer la négative, lorsque, parlant des Rois en général, il dit que *Sésostris vint après eux :* à l'appui de cette *négative,* nous avons Diodore qui compte sept générations (ou plutôt *cinq intermédiaires*) de Sésostris à Mœris; à la vérité le témoignage de Diodore est, comme nous le verrons, assez léger en cette partie; d'un autre côté, Hérodote semble se redresser ou s'éclaircir, lorsque, parlant du prêtre Sethon, il compte de Menès à lui *341 Rois.* Si de Menès à Mœris il y en eut 330, y compris ce dernier, il n'en restera que onze de lui à Sethon; et nous les trouvons précisément dans l'énumération d'Hé-

rodote; cet auteur a donc entendu que Mœris fut le père, ou tout au plus l'aïeul de Sésostris, lequel ne pourrait être placé plus haut que 1355... Ce Roi ayant régné 33 ans, selon Diodore, 48 ou 51 ans, selon Manethon, il aurait vu réellement se renouveler la fameuse période sothiaque en l'an 1322, comme le disait la flatterie au tems de Tacite; mais Taçite lui-même (1) nous avertit de l'incer-

(1) Tacite, *Annal.*, lib. VIe, § 28, parlant de la durée des *périodes* dont la fin amenoit l'apparition du *Phénix*, (oiseau fabuleux), dit : « L'opinion varie sur le nombre » des années : celui de 500 ans est le plus répandu ; celui » de 1461 est affirmé par quelques auteurs qui disent que » les *Phénix* ont paru d'abord sous Sésostris (quelques ma- » nuscrits lisent Sesosis) ; puis au temps d'Amasis ; enfin » sous le troisième Ptolomée (d'Egypte). *Mais l'antiquité* » *est ténébreuse :* entre ce Ptolomée (Evergète) et Tibère, » il y a un peu moins de 250 ans ; d'où l'on conclut que » ces oiseaux sont une fable. »

Nous ajoutons qu'entre Amasis en 570 et Ptolomée en 247, il y a 323 ans, entre Amasis et Mœris 780 ; ainsi tout est discordant.

Le traducteur d'Hérodote s'est cru plus heureux et mieux instruit, lorsque d'un passage inédit de Théon il a conclu que Sésostris avait commencé de régner, juste en 1365. Nous avons consulté sur ce même passage, MM. *Peyrard* et *Halma*, savans hellénistes et géomètres, à qui nous devons la traduction d'Euclide et de Ptolomée : leur réponse par écrit nous assure que le texte de Théon diffère matériellement du sens que lui donne Larcher. Théon dit : « Si

titude de cette opinion, et les époques qu'il allègue en prouvent l'erreur. Et comment en effet un incident si remarquable dans les superstitions égyptiennes, eût-il été oublié ou omis par les prêtres et par les historiens? Diodore prétend que le fils de Sésostris, ou Sésoosis, prit le nom de son père et s'appela Sésostris II. Cet incident sauverait la citation de Tacite; mais il restera à expliquer pourquoi les listes copiées de Manethon s'accordent, comme nous le verrons, à placer

» nous voulons trouver le lever de la canicule l'an 100[e] de
» Dioclétien, prenons les 1605 années accumulées depuis
» Ménophrès (Roi Egyptien) jusqu'à *la fin* d'Auguste;
» ajoutons-leur les 100 ans écoulés depuis le commencement
» de Dioclétien, et nous aurons 1705 ans. »

Tout ce qu'on peut voir ici, est que sous Ménophrès, Roi Egyptien, il y eut une observation précise du lever en question qui servit de base aux calculs, et que ce Ménophrès vécut 1605 ans avant la mort d'Auguste. Larcher veut que *la fin* d'Auguste soit la fin de son ère : il place de son autorité la fin de cette ère à l'an 328 de J.-C.; il dit qu'en ajoutant ce nombre à celui de 1605, cela donne l'an 1323 avant J.-C., 33[e] année de Sésostris. Il nous est impossible de voir comment cela se fait. De plus, il prétend que Mên-Ophrès signifie un *Pharaon*, *qui ne peut être que Sésostris*, et il ajoute que *mén* est une particule ajoutée par les Grecs, *euphoniæ gratiâ* (*Voyez* Traduct. d'Hérodote, tome II, seconde édition, page 556.). Nous avouons que tout cela est au-dessus de notre portée.

Sésostris plusieurs années plus haut, savoir, celle d'Eusèbe en Syncelle, à l'an 1376; celle d'Africanus, 1394, et la (vieille) Chronique d'Alexandrie, à l'an 1400 avant notre ère. Nous avouons que rien ne nous paraît démontré ni décisif sur la date précise de ce conquérant, si ce n'est qu'il n'a pu commencer avant 1394 ou 1400; ni plus tard que 1371 à 72, s'il a régné 48 ans. Cela nous donne un peu plus de cent ans de date avant *Ninus*, ce qui remplit suffisamment les assertions d'Agathias, de Justin, et autres auteurs qui s'accordent à faire ce Roi Assyrien, postérieur à l'Égyptien : nous reprendrons cette question dans le récit de Manethon.

A l'égard des tems qui précédèrent Sésostris, le récit d'Hérodote et de ses prêtres n'est qu'un sommaire peu instructif, puisqu'il présente en masse 336 Rois *obscurs* et fainéans; néanmoins ce récit donne lieu à plusieurs objections assez graves.

1°. Prétendre que Menès ait été le premier Roi du pays, et lui attribuer l'ouvrage gigantesque d'avoir déplacé le fleuve du Nil pour bâtir Memphis dans l'ancien lit mis à sec et comblé, etc., c'est choquer grossièrement toutes les vraisemblances : de tels travaux supposent une nation déjà nombreuse, un gouvernement puissant, des arts avancés, etc. Il a fallu des siècles pour amener un tel état de choses : imaginer qu'un pays de

200 lieues de long et de 3500 lieues de surface carrée, ait, dès le premier jour, été habité par une seule et même société, gouverné par un seul et même pouvoir, c'est n'avoir aucune idée du monde physique et politique : il a fallu à l'espèce le tems de se multiplier; à l'état social le tems de se former; puis aux gouvernemens de chaque société, de chaque canton, peuplade, arrondissement, le tems de se quereller et de se subjuguer l'un l'autre. Dans l'Egypte, comme partout ailleurs, la population a commencé par être vagabonde et sauvage; puis rendue sédentaire par la culture du sol, elle a formé des peuplades, divisées d'intérêts, de passions, limitées naturellement par des bras de rivières, par des marais, des lagunes, etc. Ces petits états, souvent en guerre, se sont successivement dévorés. Les Roitelets vaincus sont devenus les vassaux, les lieutenans de Rois vainqueurs, qui, à leur tour subjugués par le plus méchant et le plus fort, ont fait place à un Roi unique, à un despote, Roi des Rois : celui-là a eu le moyen de faire de grands ouvrages. Voilà l'histoire universelle. Ainsi, avant qu'il existât en Egypte un royaume identique, il y eut une succession d'états partiels, qui devinrent progressivement moins nombreux et plus grands; et cet ordre de choses-là, comme partout ailleurs, a laissé sa trace dans les divisions politiques du

pays, motivées par les obstacles physiques de leurs frontières. Ainsi l'on peut assurer qu'il y eut d'abord autant de peuplades que de bourgades; puis autant de peuples et d'états que l'on voit de préfectures; enfin, qu'il se forma trois grands royaumes représentés par la Thébaïde ou Egypte supérieure, le Delta ou Egypte inférieure, et l'Heptanome ou pays du milieu, dont les distinctions physiques et même politiques, subsistent encore aujourd'hui..... Le Roi donc qui bâtit Memphis, et ses palais, et ses temples, et ses digues, ne put être qu'un monarque tardif dans l'ordre des tems; et les prêtres qui en font le chef, se décèlent pour être les échos d'un système tardif et partiel, qui n'a connu ou voulu connaître d'histoire que celle de la monarchie de Memphis, la plus puissante, mais la dernière formée de toutes. Ce que le raisonnement nous dicte à cet égard, nous verrons les autorités de Diodore l'attester par des témoignages positifs; mais de plus, nous trouvons dans le récit même des auteurs d'Hérodote, le démenti positif de leur opinion. Ecoutons leurs propres paroles au § IV, titre 2.

§ IV. « Au temps de Menès, premier homme qui » ait régné en Egypte, toute l'Egypte, à l'exception du nome Thébaïque, n'étoit qu'un marais: » il ne paroissoit rien de toutes les terres que l'on » voit aujourd'hui au nord du lac Mœris, quoiqu'il

» y ait sept jours de navigation depuis ce lac jus-
» qu'à la mer. »

§ V. « Tout homme judicieux, ajoute Héro-
» dote, en examinant le terrain, même au-dessus
» du lac de Mœris (*qui est le Faïoum*), pensera
» qu'il est un don du fleuve, une terre apportée
» et déposée par lui. »

Alors il est évident que *Memphis* fut une ville moderne en comparaison de Thèbes ; que ses Rois ne furent ni les premiers ni les plus anciens de l'Egypte, et qu'en reportant tout à Menès, les auteurs d'Hérodote décèlent, comme nous l'avons dit, un *système local* et tardif qui n'a point connu ou voulu connaître ce qui lui fut antérieur.

§ *Système des générations.* Ce caractère systématique et paradoxal se montre avec encore plus d'évidence dans leur manière d'évaluer *en gros* le tems écoulé depuis Menès, et la durée des 341 règnes comptés ou supposés depuis ce Prince jusqu'à *Sethon*, contemporain de Sennacherib. « Ils prétendent, dit notre historien, § CXLII,
» que dans une si longue suite de générations il y
» eut autant de grands-prêtres que de Rois : or
» trois cents générations font 10,000 ans ; car
» trois générations valent 100 ans ; et les 41 qui
» excèdent les 300, font 1340 ans (total, 11,340
» ans). »

D'abord il y a erreur en cette addition; elle devrait être 1366 et $\frac{2}{3}$. La dernière génération est tronquée de 26 ans.... Le Prince qui l'a remplie n'aurait régné que 7 ans : cela conviendrait à Sethon.

Mais nous voyons bien d'autres objections à faire. 1°. Le mot *génération* est impropre ici; son vrai sens est la *succession* du *père au fils.* Or il n'y a point eu de telle *succession*, de l'aveu des prêtres; car Hérodote nomme plusieurs Rois, tels que Sethon, Sabako, Anysis, Asychis, Chephren, Protée, etc., qui ne furent point fils de leurs prédécesseurs, sans compter les dix-sept Ethiopiens, qui furent des étrangers, intrus par violence : en outre, la liste de Manethon fait foi qu'il y eut, jusqu'à Sethon, 23 ou 24 ruptures d'ordre généalogique, par le passage de dynastie à dynastie, c'est-à-dire, de famille à famille. Il y a donc grave erreur à prétendre évaluer le tems par génération, quand il n'y a eu que succession de règnes, ce qui est très-différent : les 11,340 ans, allégués par Hérodote, n'ont donc aucune autorité raisonnable, et sont une pure hypothèse imaginée, peut-être, pour mesurer un espace de tems dont le point de départ aurait été quelque observation astronomique marquante!

Ici la candeur et le bon sens d'Hérodote se trouvent en faute. « M'étant rendu à Thèbes, dit-

» il, (pour vérifier ces récits), les prêtres de
» Jupiter me conduisirent dans l'intérieur d'un
» grand édifice, où ils me montrèrent autant de
» colosses de bois qu'il y avoit eu *de grands-*
» *prêtres*, et les comptant devaut moi (au nombre
» de 345), ils me *prouvèrent* que chacun étoit
» fils de son prédécesseur. »

C'est une preuve par trop bizarre d'un fait étrange en lui-même, que des mannequins de bois, fabriqués probablement depuis Kambyses, puisque ce tyran se plut à brûler et faire brûler tout ce qu'il put de monumens ! Qui croira, d'ailleurs, que dans un pays qui fut, autant et plus que tout autre, agité de guerres civiles, politiques et religieuses, qui croira que 345 grands-prêtres se soient succédés régulièrement de père en fils ? Ce sont-là des contes sacerdotaux inventés après coup pour soutenir un système.

Mais d'où vient ici l'évaluation d'une *génération* à 33 ans, c'est-à-dire de 3 au siècle ? Ce ne peut être un système grec ; il eût fallu, pour l'établir sur des faits, posséder de longues séries généalogiques, en tirer un terme moyen, le comparer à des époques fixes, et les Grecs qui dès le tems de Solon ne pouvaient calculer l'époque d'Homère, qui jamais n'ont pu tirer au net la série des Rois Lacédémoniens, n'ont pu inventer ou établir un système de ce genre. Ils l'ont pu d'autant moins,

que déjà l'on en voit l'indice au tems où ils étaient moins civilisés, du moins en Europe, au tems d'Homère qui, parlant du grand âge de Nestor, dit qu'*il avait déjà vécu trois générations d'homme.* (Odyssée, lib. III, v. 345 ; et Iliade, lib. I^r.) Le savant Eustathius, en commentant ce vers (tome 1er, page 192), observe que « selon » les anciens, le mot *génération* (gênea), celui-là » même qu'emploie Hérodote, signifie 30 ans, au » bout desquels, seulement, l'homme est censé » avoir atteint l'intégrité et la perfection de son » organisation. » Voilà une idée scientifique qui n'est pas d'Homère..... Et comme tout ce qui est scientifique en ce poëte a un caractère égyptien, nous pouvons dire que c'est une idée égyptienne d'une date d'autant plus reculée, qu'elle tient à l'Astrologie. Les docteurs de cette école, toujours pleins d'idées symétriques, ayant examiné la vie de l'homme, s'aperçurent que le *maximum* de sa durée était entre 90 et 100 ans. D'autre part, remarquant que toutes ses facultés n'étaient réellement bien complètes que vers 30 ans; qu'elles prenaient une déclinaison sensible vers 60, ils aimèrent à voir en ce sujet la division tripartite qu'ils trouvaient dans toute la nature, cette division qui mesure toutes les existences en période d'*accroissement*, *période d'équilibre* ou stase, et *période de décadence*. Or, parce que dans

l'homme la première période fut caractérisée, surtout par l'*engendrement*, elle reçut le nom de gênea, *génération*, qui dans l'usage populaire devint l'expression d'une durée de 30 à 33 ans; et parce que le peuple ne classe point les événemens avec précision, qu'il se rappelle seulement qu'ils sont arrivés au tems de *telle personne*, dans l'*âge* et *génération* où elle fleurissait, les esprits systématiques trouvèrent commode d'employer cette mesure équivalente à 30 ans : puis, pour la commodité d'un calcul plus étendu, et afin d'éviter une fraction par siècle, ils voulurent que trois génératipns valussent 100 ans, ce qui porta chacune à 33. Il est remarquable que l'idiome latin, cet ancien grec de l'Italie, a conservé la trace de ces équivoques; car le mot *œtas* signifiant l'*âge*, le *tems*, la *génération* où vivait un *tel*, paraît n'être que la contraction d'*œvitas*, dérivé d'*œvum*, qui d'abord dut exprimer la durée totale de la vie; puis fut appliqué à la période par *excellence*, à celle de l'existence morale et physique en son *maximum*. Voilà pourquoi d'anciens interprètes d'Homère ont voulu que Nestor eût vécu trois siècles; Eustathe en les redressant, et en nous reportant à la doctrine des anciens, eut peut-être en vue Aristote et Platon, dont le premier (livre VII, chapitre 6, *des Animaux*) dit que l'homme n'est accompli que vers

30 ans, et qu'il perd ordinairement vers 60 ans la faculté d'engendrer; et le second conseille de ne pas se marier avant l'âge de 30 ou 35 ans. Mais ces deux autorités nous deviennent un nouveau garant de l'origine égyptienne, que nous réclamons pour ces idées; puisqu'il est constant qu'Aristote et Platon ont puisé la plupart de leurs idées spéculatives et systématiques, dans des livres égyptiens.

Au reste, et dans tout état de cause, nous sommes fondés à dire qu'il n'y a point eu chez les Rois d'Égypte de série généalogique, de *génération* dans le sens vrai du mot; et que l'évaluation de la génération à 33 ans, et même au terme moyen de 30 ans, comme l'employèrent tous les successeurs d'Hérodote, est une mesure arbitraire dont l'application serait moins une règle générale qu'un cas d'exception [1].

En résumant ce chapitre, nous trouvons que l'exposé d'Hérodote n'a réellement d'exactitude historique qu'en remontant de Kambyses jusqu'au règne de Psammetik.....; que dans ce qui pré-

[1] L'érudit Larcher prétend avoir prouvé de fait et de droit, que chez les anciens Grecs on ne se mariait qu'à 33 ans. Si le lecteur prend la peine de lire notre note à la fin de ce volume, il se convaincra que jamais on n'a plus abusé de la permission de citer.

cède ce Prince, jusqu'à l'époque de Mœris, il n'y a point une précision suffisante à dresser une échelle suivie ; que depuis Mœris ce sont des récits absolument vagues ; et que le seul article déterminé avec une sorte de certitude, est l'existence du conquérant Sésostris entre les années 1300 et 1350. Ce fut là un point de doctrine constant chez les savans d'Égypte au tems de Hérodote ; et si nous le trouvons altéré 150 ans après lui, notre tâche épineuse sera de découvrir la cause de ce changement. (*Revoyez* le tableau sommaire d'Hérodote, page 212.) Examinons maintenant le système du prêtre Manethon.

CHAPITRE III.

Système de Manethon.

MANETHON, comme nous l'avons dit, fut postérieur, de près de deux siècles, à Hérodote : le Roi Ptolomée-Philadelphe ayant mis à sa disposition toutes les archives des temples, ce prêtre indigène eut de grands moyens d'instruction : quel parti sut-il en tirer ? voilà pour nous la question. Il prétendit qu'Hérodote avait menti [1] ou erré en beaucoup de choses ; mais lui-

[1] *Voyez* Fl. Joseph contre Appion, lib. Iᵉ, § 14, et le Syncelle, pag. 40, 52, 53, etc.

même a été inculpé d'erreurs et de peu de jugement; son ouvrage étant perdu, il nous reste peu de moyens de prononcer sur son caractère: seulement nous pouvons dire que si les anciens en général ont eu assez peu de ce que nous appelons *esprit de critique*, il est bien probable qu'un prêtre égyptien n'en aura pas été doué plus particulièrement.

Il faut néanmoins regretter la perte des trois volumes qu'il dédia au Roi Ptolomée. Que de faits curieux n'y eussions-nous pas trouvés, ainsi que dans les livres de Berose et de Ktesias? Ces trois auteurs nous eussent dévoilé l'ancien Orient; par cette raison même, l'ignorance fanatique s'est efforcée de les détruire, et elle y a réussi.

Un premier pas à cette destruction fut l'*abrégé* que *Julius Africanus* fit de l'ouvrage de Manethon, vers l'an 230 après J.-C. Ce prêtre Chrétien, d'origine juive, scandalisé de ce que la Chronologie égyptienne faisait le monde plus vieux de quelques milliers d'années que les livres juifs, entreprit une refonte générale de toutes les chronologies profanes, et posant pour régulateur de tout calcul, celui de la traduction grecque, il tailla et trancha tous les autres, jusqu'à ce qu'il les y eût adaptés. Dans cette opération mécanique on sent combien le système de Manetho fut défiguré. Ce n'est pas tout: le livre d'*Africa-*

nus s'est perdu à son tour; nous ne le connaissons que par les extraits qu'en fit, au neuvième siècle, le moine Georges, dit *le Syncelle;* et ce copiste avoue s'être permis de tailler encore et de changer [1]. Qu'on juge en quel état est l'original! Le lecteur équitable n'exigera donc pas de nous des démonstrations ; il se contentera de probabilités, et notre espoir est de lui en offrir d'assez grandes.

L'étendue de la liste d'Africanus nous a obligé d'en renvoyer la portion supérieure à la fin de ce volume : nous y avons joint en regard la liste d'Eusèbe, telle que nous la donne le Syncelle; et le lecteur remarquera, à la honte des copistes, que cette dernière diffère non-seulement de celle d'Africanus, quoique devant venir l'une et l'autre de Manethon, mais qu'elle diffère encore de celle

[1] L'examen minutieux de ces altérations ne mènerait à rien : il nous suffit d'observer que jusque dans les additions énoncées par le compilateur, son total ne cadre point avec les sommes partielles qu'il donne. Par exemple, les règnes de la dix-huitième dynastie rendent 259, et le Syncelle accuse 263. Ceux de la première, 263, le Syncelle, 253.—La cinquième, 218, le Syncelle, 248, etc. En plusieurs dynasties il y a, tantôt des omissions de règne, tantôt des lacunes de noms; dans une occasion, à la dynastie 18, le Syncelle nous avertit qu'Africanus, voyant que ses calculs n'amenaient pas Moyse au tems du *Roi Amosis* (comme l'exigeait l'opinion dominante), il a supprimé 110 ans à un patriarche, pour opérer le synchronisme requis.

du *Chronicon* publié par Scaliger, comme ouvrage direct du même Eusèbe : il remarquera encore que dans la période la mieux connue, celle des Rois compris entre Psammitichus et Kambyses, les listes ne sont point d'accord sur les durées de règne, et qu'en différant d'Hérodote, elles pèchent aussi contre les calculs Juifs.

Liste de Manethon selon Africanus.	Années av. not. ère.	*Selon Eusèbe en Syncelle.*	Années av. not. ère.
24e *Dynastie ou famille originaire de Saïs.*			
Bocchoris......régna 6 ans	721	.... 44 ans.	781
25e *Dynastie. Rois éthiopiens.*		*Ethiopiens.*	
Sabako.........régna 8 (Il prit Bocchoris et le brûla vif.)	715	 12	737
Sevechus (son fils)... 14	707	 12	725
Tarkus............. 18	693	 20	713
26e *Dynastie. Princes Saïtes.*		Ammeris Ethiopien.... 12 ans.	693
Stephinates......... 7	675	 7	681
Nekepsos........... 6	668	 6	674
Nekao I............. 8	662	 8	668
Psammitichus....... 54	654	 45	660
Nekao II, il prit Jérusalem.... 6	600	 6	615
Psammutis.......... 6	594	 17	609
Uaphris............ 19	588	 25	592
Amosis............. 44	569	 42	567
Psammacherites..... 00 6m.			
27e *Dynastie. Rois Perses.*			
Kambyses envahit et règne.............	525	....	525

Vieille (

Numéros des Dynasties	Noms des Dynasties.	Nombre des Rois.
XVI.	Rois Tanites......	8
XVII.	— Memphites ...	4
XVIII.	— Memphites ...	14
XIX.	— Thébains......	5
XX.	— Thébains	8
XXI.	— Tanites......	6 gené.
XXII.	— Tanites......	3
XXIII.	— Diospolites ou Thébains..	2
XXIV.	— Saïtes	3 géné.
XXV.	— Éthiopiens ...	3 géné.
XXVI.	— Memphites...	7 géné.
		63
XXVII.	Le Roi perse Kambyse	....

En effet, selon Africanus, Nechao, fils de Psammitich, ne règne qu'en l'an 600 avant J.-C.; et selon les Juifs, il avait pris Jérusalem neuf ans auparavant (609). — Selon l'Eusèbe du Syncelle, ce Nechao serait mort en 610, et cependant les Juifs attestent qu'il faisait la guerre en Syrie en 604. D'autre part, l'Eusèbe du *Chronicon* a des variantes notables sur plusieurs règnes, et l'erreur choquante de faire arriver et régner Kambyses à Memphis, l'an 530 (an 3 de l'olympiade 62), au lieu de l'an 525 qui est la date avouée de tous les auteurs. Si l'on ajoute que dans ce même *Chronicon*, des événemens marquans, tels que la fondation de Carthage, la législation de Lycurgue, la naissance de Pythagore, etc., etc., sont portés chacun à deux ou trois dates différentes, de 20, de 40 ou 50 ans, on conviendra que les anciens auteurs ecclésiastiques, malgré tout leur zèle, ont été plus audacieux qu'aucun des modernes, et que ce qu'ils méritent de notre part est bien moins le respect que la sévérité.

L'ancienne Chronique égyptienne, produite par le Syncelle (*voyez* ci-contre, n° III), ne fournit point les détails des règnes, mais seulement les sommes de chaque dynastie : il est digne de remarque qu'elle ouvre la vingt-cinquième et la vingt-sixième à des dates tout-à-fait concordantes avec les calculs des Juifs et des prêtres

d'Hérodote : ce premier trait d'exactitude appelle notre confiance, ou du moins notre attention pour d'autres cas.

Au-dessus de Psammitichus les listes d'Africanus et d'Eusèbe diffèrent totalement du récit d'Hérodote : elles ne parlent point des *12 Rois* dont ce Prince fut l'un; elles font régner son père et amènent Tarakus trop tard pour cadrer avec les livres juifs. Tout accuse leurs dévots auteurs, d'une inexactitude involontaire ou préméditée. Comment expliquer leur discordance sur le règne de Bocchoris, porté par l'une à 44 ans, par l'autre, seulement à 6? Ce Bocchoris, détrôné et *brûlé vif par Sabako*, devrait être le Roi aveugle de la ville d'*Anysis* dont parle Hérodote. Continuons l'examen de ces listes.

Au-dessus de la vingt-quatrième dynastie nous avons le tableau suivant.

19e *Dynastie.* 7 *Rois Thébains.*	Avant J.-C.	*Selon Eusèbe.* 5 *Rois Thebains.*	Avan. J.-C.
1 Sethos.............. 51 ans.	1304	*Idem*........ 55 ans.	1376
2 Raphakes 61	1346	Rapses...... 66	1321
3 Ammenophthes....... 20	1285	*Idem*....... 40	1255
4 Ramesses............. 60	1265	Omis.......	
5 Ammenemès.......... 5	1205	*Idem*....... 26	1215
6 Thuoris, contemporain de Troie 7	1198	*Idem*....... 7	1189
7 (omis)..............			
20e *Dynastie*, 3e *volume de Manethon*, 12 *Rois Thébains*		12 Rois Thébains	
Anonymes, régnèrent 135 ans ....depuis	1191	régnèrent 178 depuis	1182

21e *Dynastie. 7 Rois Tanites.*		Avant J.-C.	*Selon Eusèbe, 7 Tanites.*		Avant J.-C.
Smèdes.............	26 ans.	1056	Smendis....	26 ans.	1004
Phusennes...........	46	1030	....	41	978
Nephetcheres........	4	984	....	4	937
Amenophtis.........	9	980	....	9	933
Osochor.............	6	971	....	6	924
Pinaches............	9	965	....	9	918
Susennes............	30	956	....	25	909
22e *Famille, 9 Rois Bubastites.*			3 Rois Bubastites.		
1 Sesogchis............	21 ans.	926	Sesogchosis..	21 ans.	874
2 Osoroth.............	15	905	Osorthon....	15	853
4e....................	25	890	....		
6e Takellotis..........	13	865	*Idem*.......	13	838
9e....................	42	852			
23e *Famille. 4 Rois Tanites.*			3 Rois Tanites.		
Petubates............	40 ans.	810	*Idem*.......	25	825
Osorcho.............	8	770	....	9	800
Psammus............	10	762	....	10	791
Zet.................	31	752	....		

Si nous jetons un regard attentif sur ces dynasties, en remontant de la vingt-troisième, nous trouvons encore des différences notables entre Africanus et Eusèbe, quoique tous deux se disent copistes de Manetho ; rien de leur part ne ressemble à Hérodote. Nous ne voyons point les deux tyrans *Cheops* et *Chephren*, avec leurs 106 ans ; mais le premier Roi de la dynastie 22 nous frappe, en ce que son nom de *Sesogchis* ressemble beaucoup à *Sesoch* ou *Sesach*, Roi d'Égypte, qui, selon les Juifs, vint, l'an 5 de Roboam, fils de Salomon (974 avant J.-C.), attaquer et rançonner Jérusalem. *Sesoch* est trop tardif dans les listes : celle d'Africanus seulement le place au siècle qui lui convient (926), et

comme nous sommes sûrs de la date des Juifs, nous pouvons accuser d'erreur toutes ces listes.

Un autre Prince remarquable, est le premier de la dynastie dix-neuvième, nommé *Sethos*, et *Sethos-is*. *Eusèbe* lui donne 55 ans de règne, avec cette variante, que sa liste en Syncelle le place à 1376, et celle en Scaliger, à l'an 1356. C'est vers cette hauteur qu'Hérodote place *Sésostris*, et nous savons par Manethon, en Joseph, que *Sethos-is*, dit aussi *Ramessès* et *Egyptus*, est le même que Sésostris. Il est fâcheux de voir Africanus et la *vieille Chronique* s'écarter beaucoup de ces données, en reportant Sethos jusqu'aux années 1394 et 1400, sans nous donner aucun éclaircissement sur lequel nous puissions raisonner.

Au-dessus de *Sethos* la dynastie dix-huitième est digne d'attention, en ce qu'elle nous offre trois Princes qui jouent un rôle marquant dans un passage de Manethon, conservé par Joseph : ces Princes sont le cinquième, le sixième et le dernier. (Miphragmutos, Tethmos et Amenoph. (*Voyez* la liste suivante.)

Au-dessus de cette dynastie, Eusèbe place immédiatement celle des *Rois pasteurs* dont l'invasion et la tyrannie furent un des grands événemens de l'histoire d'Égypte. Africanus, au contraire, les rejette deux dynasties plus haut (à la quinzième) : cette différence a suscité de vifs débats

	Avant J.-C.	*Selon Eusèbe en Scaliger.*		Avant J.-C.
5	1740	*Idem*		1704
5	1715	*Idem*		1679
1	1702	*Idem*		1666
	....	....		1....
2	1681	Nephrès, ...	*Id.*	1645
6	1669	*Idem*		1633
9	1643	*Idem*		1607
1	1634	*Idem*		1598
8	1603	Orus..................	38	1567
2	1577	Acencherrès..........		1529
9	1565	Achoris	7	1517
6	1526	Cencherrès...........	18	1510
8	1512	*Idem*		1492
5	1504	*Idem*		1484
5	1589	Armais.............	*Id.*	1469
38	1484	Rameses............	*Id.*	1464
40	1416	Menophis...........	*Id.*	1396
76		Total......	348	
48				
55	1376	19ᵉ Dynastie. Sethos... Les Egyptiens commencent d'avoir un Roi de leur nation........	55	1356

bats entre les commentateurs. Le Syncelle a prétendu qu'Eusèbe avait commis un faux matériel pour satisfaire à des convenances systématiques, et Scaliger a admis cette inculpation. Mais que répondront le Syncelle et Scaliger, si nous prouvons que la disposition d'Africanus est absurde en elle-même; qu'elle est démentie par un texte positif de Manethon que cite Josephe ; et qu'ici Eusèbe est autorisé par l'*ancienne Chronique*, dont il paraît suivre de préférence le système depuis la seizième dynastie : commençons par examiner le fragment de Manethon, que Josephe prétend avoir transcrit littéralement.

§ Ier. *Texte de Manethon en son second volume.*

« Nous eûmes jadis un Roi nommé *Timaos*, » au temps duquel Dieu étant irrité contre nous, » je ne sais par quelle cause, il vint du côté » d'Orient une race d'hommes de condition ignoble, mais remplie d'audace, laquelle fit une » irruption soudaine en ce pays (d'Égypte), qu'elle » soumit sans combat et avec la plus grande » facilité. D'abord ayant saisi les chefs ou Princes, » ces étrangers traitèrent de la manière la plus » cruelle, les villes et les habitans, et ils renver» sèrent les temples des dieux. Leur conduite

» envers les Égyptiens fut la plus barbare, tuant » les uns, et réduisant à une dure servitude les » enfans et les femmes des autres. Ils se don» nèrent ensuite un Roi nommé *Salatis*, qui ré» sida dans Memphis et qui, plaçant des garni» sons dans les lieux les plus convenables, soumit » au tribut la *province supérieure* et la *province* » *inférieure;* il fortifia surtout la frontière orien» tiale, se défiant de quelque invasion de la part » des Assyriens, alors tout puissans; et parce » qu'il remarqua dans le nome de Saïs, à l'orient » de la *branche* (du Nil nommée) Bubastite, une » ville avantageusement située qui, dans notre » ancienne théologie, s'appelle *Avar*, il l'en» toura de fortes murailles, et il y plaça une gar» nison de 240 mille hommes armés : chaque été » il y venoit (de Memphis) tant pour faire les » moissons et payer les soldes et salaires, que » pour exercer cette multitude et inspirer l'effroi » aux étrangers : après 19 ans de règne il mourut; » son successeur, nommé *Béon*, régna 44 ans, » puis *Apachnas 36* ans et 7 mois; puis *Apophis* » *61* ans; puis *Yanias 50* ans; puis *Assis 49* ans » et 2 mois.

» Ces six premiers Rois firent constamment » aux Égyptiens une guerre d'extermination. » Toute cette race portoit le nom de *Yksos*, » c'est-à-dire *Rois pasteurs;* car dans la langue

» sacrée *Yk* signifie *Roi*, et dans le dialecte com-
» mun, *sos* signifie *pasteur*.

» Selon quelques auteurs ce peuple étoit *Arabe*,
» cependant Manethon dit en un autre ouvrage,
» que, selon certains livres qu'il avoit consultés,
» le mot hyksos signifioit *pasteur captif*, hyk,
» en langue égyptienne et *hak* avec une aspira-
» tion signifiant *captif*: et cela, dit-il, me paroît
» plus vraisemblable et plus conforme à l'ancienne
» histoire. » (Josephe continue.)

Manethon dit encore que ces *pasteurs Rois* et que *leurs successeurs*, possédèrent l'Égypte environ 511 ans; mais les Rois de la Thébaïde et ceux *du reste de l'Égypte* ayant entrepris contre eux une guerre longue et violente, ils la continuèrent jusqu'à ce que sous l'un de ces Rois nommé *Alisphragmutos* (lisez *Misphragmutos*), les pasteurs, vaincus et repoussés du pays, se renfermèrent en un local nommé *Avar*, dont le circuit était de 10,000 arpens; Manethon dit que les pasteurs entourèrent ce local d'une forte et immense muraille, pour la défense et la conservation de leurs personnes et de leur butin. Après *Alisphragmutos*, son fils, nommé Thummosis, vint avec 480 mille hommes assiéger cette place; mais n'ayant pu réussir à la prendre de force, il fit avec les *pasteurs* un traité dont la condition fut qu'ils pourraient quitter l'Égypte sains et saufs;

à ce moyen ils emmenèrent leurs familles et tout leur butin, etc., etc., et sortirent au nombre de 240 *mille* par le désert qui mène en Syrie ; mais parce qu'ils craignirent les *Assyriens* qui alors dominaient en Asie, ils s'arrêtèrent dans la contrée qu'on appelle *Judée*, et ils y bâtirent une ville nommée *Jérusalem*, capable de contenir toute leur multitude.

Ici Josephe veut se prévaloir du sens *de pasteur captif* donné par *quelques livres* au mot *yksos*, pour en inférer qu'il s'agit du peuple hébreu emmené par Moyse; laissons cette fausse hypothèse où s'égare l'écrivain juif, pour ne nous occuper que du récit du prêtre Égyptien.

Dans ce récit plusieurs fautes se révèlent à un examen attentif.

1°. Si, comme il est vrai, le nom du père de *Thummos* se lit constamment *Misphragmutos* dans *Africanus* et dans les deux listes d'Eusèbe, il est évident que l'*Alisphragmutos* de Josephe est une erreur de copiste, venue de ce que l'M grec mal conformé, a pris l'apparence d'AA dont la réunion a quelque ressemblance : les manuscrits de Josephe sont pleins de ces fautes. La correction de celle-ci met en évidence la liaison intime de la dynastie dix-huitième avec celle des pasteurs, tant par l'identité des noms et qualités des deux Rois cotés 5 et 6 dans les listes, que par leur

titre de *Rois Thébains*. *Amenoph*, le dernier, est cité dans un récit subséquent.

2°. Il résulte de ce premier point, que l'expulsion des pasteurs eut lieu dans le cours de cette dynastie dix-huitième, un peu plus de 100 ans après son ouverture, et dès-lors Africanus est atteint et convaincu d'erreur; car, puisque l'expulseur fut *Thummos*, il est clair que les premières années de sa dynastie jusqu'à lui, ont été parallèles aux dernières années des pasteurs; or de là il résulte un double emploi de *cent années*, pour le moins, qu'il faut retirer sur l'une des deux dynasties; il est clair en outre, qu'Eusèbe a eu raison de joindre immédiatement la dynastie expulsée à la dynastie expulsante, tandis que leur séparation dans Africanus forme un hyatus inconcevable et réellement absurde, que bientôt nous verrons condamné par Manethon même... Il est encore à remarquer qu'Eusèbe, dans son *Chronicon*, ne donne aux *pasteurs* que *103* ans de durée, ce qui est la somme exacte de leur dynastie dans l'*ancienne Chronique* où ils sont appelés Rois memphites, à raison de leur chef-lieu: il semblerait ici que cette ancienne Chronique a évité le double emploi dont nous venons de parler; car si aux 103 ans qu'elle compte nous ajoutons les cent quelques années écoulées depuis *Amos-is* jusqu'à Thummos, nous avons un total de deux

cent quelques années qui se rapproche de celui donné par Josephe. D'autre part, Eusèbe, en plaçant l'ouverture de cette dynastie dix-huitième à l'an 1740, imite encore sensiblement l'*ancienne Chronique* qui l'assigne à l'an 1748; et cette imitation qui le disculpe de l'accusation de faux, donnerait à penser qu'il s'est aperçu des incohérences choquantes d'Africanus, et qu'il a eu le bon sens de lui préférer l'*ancienne Chronique* dont l'autorité nous paraît s'accroître à chaque pas.

Mais comment expliquer les *511* ans que Josephe dit s'être écoulés depuis l'entrée des *pasteurs* jusqu'à l'expulsion *de leurs successeurs?* qui sont-ils ces successeurs? nous voyons dans Africanus une dynastie de *pasteurs grecs*, au nombre de 32 Rois, succéder aux *Rois pasteurs* pendant *518* ans : voilà presque les *511* de Josephe, et même voilà juste les 518 qu'il reproduit dans sa controverse contre Manethon; mais le prêtre Égyptien semble avoir compris dans les 511, toute la durée des six *Rois pasteurs* qu'Africanus place en dehors. Ce dernier aurait donc encore fait ici un double emploi? ou bien serait-ce le texte de Manethon qui par une équivoque aurait causé méprise et confusion; cet embarras est sensible dans le paragraphe de Josephe que nous discutons et qui commence par ces mots : « Manethon dit encore » que les *pasteurs Rois.* » Ici Josephe cesse de

copier son original; il parle de son chef, et résumant un article du texte qui nous manque, il en déduit la somme totale de 511, sans nous faire connaître les sommes partielles qui la composent. Pour nous figurer ce qu'a pu contenir ce texte, il faut se rappeler que dans l'article antérieur, Manethon a dit que les *pasteurs Rois* étaient nommés *Yksos;* que ce nom était composé de deux mots égyptiens, *yk* signifiant *Roi* et *sos*, *pasteur;* mais que dans d'autres livres il avait trouvé le mot hyk et hàk avec aspiration signifiant *captif:* en ce dernier cas, il paraît que Manethon aurait eu en vue les Hébreux, qui de leur aveu furent à la fois *captifs ou prisonniers* des Égyptiens, et *pasteurs* d'origine chaldéenne, c'est-à-dire *Arabes* comme les pasteurs Rois; cette dernière circonstance a pu contribuer à quelque confusion : et parce qu'ensuite Manethon, lorsqu'il explique l'originè des Hébreux et leur sortie d'Égypte sous Moyse, qu'il nomme *Osarsiph* (1), prétend qu'ils furent une *tourbe populaire* composée de lépreux et de gens impurs de toute espèce au nombre de 80 mille, chassés par le Roi *Amenoph* père de *Sethos*, sur l'ordre d'un oracle, le juif Joseph indigné de la comparaison, quitte son texte pour argumenter contre lui et prouver

(1) § 26, contre Appion, lib. I°.

que ses ancêtres furent les *pasteurs Rois* : cette prétention est inadmissible; mais il est probable que Manethon, après avoir parlé des *pasteurs captifs*, avait résumé en masse tout le tems écoulé depuis leur expulsion par *Amenoph* jusqu'à l'entrée des *pasteurs Rois* sous *Timaos*, et qu'il avait évalué ce tems à la somme de 511 ans. Voilà sans doute ce qu'a voulu dire Joseph; et en effet, si l'on part de l'an 1400, où régnait le Roi *Amenoph*, selon les listes, ces 511 ans remontent à l'an 1911, comme date originelle de l'invasion des pasteurs; mais parce qu'il y a eu double emploi des cent premières années de la dynastie de *Tethmosis*, il ne faut compter que 1811, et l'Eusèbe du Syncelle donne 1830 pour date de l'entrée des pasteurs Rois. L'Eusèbe du Chronicon donne 1807; ce qui se rapproche suffisamment. D'ailleurs plus nous scruterons Manethon, plus nous verrons qu'il n'a point eu d'idées nettes sur son sujet en général, ni en particulier sur celui que nous traitons. Les erreurs, les contradictions, les discordances de ses copistes en font foi, et Diodore complettera la preuve.

L'historien Joseph dans son argumentation contre ce prêtre, nous fournit d'autres preuves d'erreur pour leur compte commun. Mais on a peine à concevoir l'excès de sa distraction dans la liste des Rois qu'il dit avoir succédé à Teth-

mos, expulseur des *Rois pasteurs*. « Après cette » expulsion [1], dit-il, Tethmos régna 25 ans, puis » après lui régna son fils *Chebron*, etc., etc. » Suivez la liste, qu'il dit copiée de Manethon :

LISTE DE JOSEPH, (DYNASTIE 18ᵉ).

Après avoir chassé les pasteurs Rois,

Tethmos-is règne ...	25 ans	4 mois.	
Son fils Chebron....	13		
Amenoph (I)	20	7	
Sa sœur Amess-is...	21	9	
Mephris	12	9	
Mephramutos.......	25	10	
Tmos-is	9	8	
Amenoph (II).....	30	5	Total partiel, 128ᵃ. 11ᵐ.
Orus...............	36	5	
Sa fille Acencher-es.	12	1	
Son frère Rhatot-is..	9		
Acencheres	12	5	
Acencheres	20	3	
Armaïs............	4	1	
Ramesses	1	4	
Amessès Miâmi	46	2	
Amenoph (III) ...	19	6	
Total général, ..	320	7	Total partiel, 191ᵃ. 8ᵐ.
Sethos-is, appelé aussi *Ramesès* (Sésostris).............			

[1] Contre Appion, lib. Iᵉ, § 26.

« Or, dit-il en se résumant, comment Manethon peut-il placer sous *Amenoph* la sortie » des *pasteurs* vers Hiérusalem, quand il a placé » cette sortie 518 ans plus haut sous Tethmos? »

Nous trouvons ici deux fautes, 1° Joseph nous a dit 511 ans, et maintenant il nous dit 518; mais ce qui est bien plus grave, il a dit, ou fait dire à son auteur, « que les *pasteurs* et leurs » *successeurs possédèrent* l'Égypte pendant 511 » ans : » lesquels par conséquent doivent se compter depuis leur entrée (en possession), et maintenant il veut les compter depuis leur sortie ou expulsion : ce n'est pas tout : il accuse Manethon d'introduire un faux *Amenoph* sans date connue; et cependant Manethon exprime qu'Amenoph fut père de *Sethos* (Sésostris) *qui à l'époque de l'expulsion était âgé de 5 ans;* ce qui le classe suffisamment.

« Or, ajoute-t-il, depuis Tethmos jusqu'à » *Sethos*, les années intermédiaires sont au nom» bre de 393. »

Ce n'est donc plus 511 ni 518, ce n'est pas même le nombre donné par la liste, lequel est 320, portant un déficit de 73 ans; mais ce qui est pis, c'est que cette liste comparée à ses analogues dans Africanus et Eusèbe, accuse et convainct Joseph d'une méprise inconcevable, en ce qu'il place à la tête de la dynastie, le Roi expulseur

qui n'en fut que le septième; qu'il le confond sous le nom de *Tethmosis*, avec *Amosis*, vrai Roi premier régnant 25 ans; et qu'il ne le reconnaît point dans *Tmos-is*, fils de *Mephragmutos*, écrit par lui plus haut, *Alisphragmutos*. Attribuera-t-on de telles erreurs à des copistes? quel fonds faire sur les manuscrits ou sur l'auteur? combien le juif Joseph, avec quelque esprit de critique, nous eût-il évité d'embarras. Il nous y laisse entièrement pour les dates d'entrée et de sortie des pasteurs. Voyons si dans le texte qu'il a cité de Manethon, quelques circonstances peuvent nous diriger à cet égard.

§ II. *Analyse du texte cité par Joseph.*

« JADIS nous eûmes un Roi nommé *Timaos*. »

Pourquoi ce nom ne paraît-il sur aucune liste? ne serait-ce pas que les pasteurs ayant tout saccagé, les archives de Memphis auraient été détruites? cela trouverait sa preuve dans le désordre et la nullité des listes antérieures, comme nous le verrons.

« Et du temps de Timaos il vint du côté d'Orient (par l'isthme de Suez) une race d'hommes de condition ignoble (des pâtres très-méprisés par les laboureurs d'Égypte), et ces hommes remplis d'audace, soumirent le pays sans combat et avec la plus grande facilité. »

(Donc les Égyptiens, isolés du monde et entièrement livrés à l'agriculture, avaient jusque-là vécu dans une paix profonde. Donc ils étaient encore en ces siècles d'obscurité dont parle Hérodote, avant qu'*aucun Roi se fût rendu célèbre* par de grands ouvrages ou par des guerres au dedans ou au dehors.)

« Et ce peuple étranger, que quelques auteurs » disent *Arabe*, traita les Égyptiens avec la plus » grande cruauté, tuant les chefs, détruisant les » villes, renversant les temples, réduisant le » *peuple en servitude.* »

Nous demandons ce que devinrent les monumens historiques pendant deux siècles que dura cette tyrannie.

« Après les premiers désordres les *pasteurs* se » nommèrent un Roi. »

[Ils n'en avaient donc pas auparavant; ils vivaient donc par tribus indépendantes (quoiqu'associées, à la manière des Arabes.]

« Et ce Roi, nommé Salatis, résida dans Mem» phis. »

Dans laquelle? car il y eut deux Memphis; l'une ancienne et première, située à l'orient du Nil, et du côté d'Arabie, selon l'aveu d'Hérodote et de Diodore; l'autre, de fondation postérieure

et de plein jet, par un monarque puissant que Diodore nomme *Uchoreus*, qui fit le grand travail qu'Hérodote attribue mal-à-propos à *Menès*. Salatis dut résider dans l'ancienne et première *Memphis* qui, par sa position, fut plus exposée aux pasteurs. La seconde Memphis eût été plus résistante à cause de ses *fossés* et de ses *remparts*; sans compter que ces *fossés* et ces *remparts* ne dûrent pas encore exister à cette époque d'état pacifique, négligent, anti-militaire. Leur idée ne fut probablement suggérée que par ce malheur et par ses suites.

Mais pourquoi ne nous dit-on pas un mot d'*Héliopolis*, ville non moins importante, et qui étant sur la route de Memphis, eût dû être attaquée et prise avant celle-ci? Ne doit-on pas conclure qu'elle n'existait pas encore? alors ne serait-ce pas ces pasteurs qui, fortifiant la *frontière orientale*, auraient bâti cette ville dédiée à leur *dieu Soleil?* cette hypothèse cadrerait avec un passage de Pline (1), qui dit qu'Héliopolis fut fondée par les *Arabes*, tels qu'on dit ceux-ci : alors encore, si les Juifs placent à *Héliopolis* (qu'ils nomment *On*) le Roi égyptien lors de leur entrée en Égypte, cette entrée est donc postérieure aux pasteurs; et si le conquérant Sésostris lorsqu'il

(1) Hist. natur. lib. VI, pag. 343, édit. de Hardouin.

éleva une muraille sur cette frontière, prit pour point d'appui Peluse d'un côté et *Héliopolis* de l'autre, il trouva donc cette dernière ville existante; son règne fut donc postérieur à la fondation d'Héliopolis et au règne des *pasteurs* comme à leur expulsion... Notons ce fait.

« Or Salatis placé à Memphis, soumit au tribut » la province *supérieure* et la province *inférieure*. »

Si Salatis après avoir pris Memphis y fit sa résidence, il y a apparence que cette ville était déjà la capitale du pays... Alors on entend sans peine que la *province inférieure* fut la *basse* Égypte, le *Delta*. Mais que signifie la *province supérieure?* entendrons-nous toute la *Haute-Égypte* et le royaume de Thèbes? cela ne se doit pas; car si une ville de l'importance et de la célébrité de Thèbes eût été prise, Manethon n'eût pas manqué d'en faire mention; et de plus on ne verrait pas dans son récit subséquent, les Rois de Thèbes figurer comme chefs de la ligue qui se forma contre les pasteurs, et de la guerre opiniâtre qui les expulsa. La *province supérieure* fut donc seulement l'*Heptanomis*, cette portion de l'Égypte qui de tout tems a formé l'une de ses trois grandes divisions, et nous avons droit de penser que les pasteurs furent arrêtés vers *Osiout* par l'opposition des Rois de Thèbes et

par les obstacles naturels du sol, qui de tout tems ont formé une ligne de séparation entre la Haute et la Basse-Égypte, et défendu la frontière du *Saïd* contre les attaques venues d'en bas.

« Et les *Rois* de la Thébaïde s'étant ligués avec » *ceux du reste* de l'Égypte, ils entreprirent une » guerre longue et violente. »

Voici bien clairement exprimés d'*autres Rois d'Égypte* que ceux de Memphis et de Thèbes : il y avait donc au tems des pasteurs, plusieurs royaumes grands ou petits en Égypte. Nos érudits veulent nier le fait; mais leurs argumens démentis par le raisonnement, par la nature des choses et par des témoignages positifs, ne méritent point que l'on s'y arrête. Il suffit d'observer que dans un tems postérieur le petit pays de Kanaan comptait 30 à 32 Rois ou Roitelets, qui furent soumis par Josué, pour concevoir qu'un pays tel que le Delta, plus étendu que la Palestine et morcelé par des bras de fleuve, par des marais et par des déserts, a dû avoir et conserver long-tems des chefs ou Rois qui, soit indépendans, soit vassaux du Roi de *Memphis*, auront échappé ou résisté aux pasteurs, auront invoqué le secours des Rois de Thèbes, demeurés puissans, et les auront secondés contre l'ennemi commun de la nation.

L'on voit que dans cette anecdote des *Rois*

pasteurs, l'Égypte nous est représentée dans l'état de faiblesse et d'inexpérience dont Hérodote parle, comme ayant précédé les tems où des Rois égyptiens se rendirent célèbres par de grands ouvrages et par des guerres étrangères. — Par conséquent *Mœris* n'avait point encore creusé son immense lac; Sésostris n'avait point fait ses immenses conquêtes, et c'est l'indication positive de Manethon; en Joseph, lorsque celui-ci, copiant sa liste des successeurs de Tethmos, nomme *Ramessés* dit *Mi*a*mi*, puis son fils *Amenoph*, puis ses enfans Armaïs et *Sethos-is*, dit aussi *Ramessés* (comme son aïeul), *lequel eut de puissantes et nombreuses armées de terre et de mer.* Tout ce que Joseph dit de ce *Sethos-is* démontre qu'il fut *Sésostris* lui-même, comme nous l'avons déjà dit.

Mais quel fut précisément le siècle des pasteurs? un mot de Manethon nous donne à cet égard plutôt une lueur qu'une lumière : « Salatis, dit-il, » *fortifia surtout la frontière d'Orient*, dans » la crainte des *Assyriens* alors tout puissans » en Asie... » D'où Manethon a-t-il tiré ce motif, il n'a pas eu en main les archives de Salatis; les Égyptiens n'auront pas écrit de mémoires à cette époque de persécution... C'est donc une idée de Manethon lui-même, qui, disciple des Grecs, voulant leur plaire et ayant en main l'Histoire

l'Histoire des Assyriens, par Ktesias, a cru faire ici acte d'érudition et de discernement, en comparant les tems obscurs de son pays à une époque étrangère plus connue... Cela ne nous donne pas de date précise, mais nous y trouvons une limite au-dessus de laquelle l'invasion des pasteurs ne peut plus se placer...; cette limite est la fondation de l'empire assyrien par Ninus : selon Ktesias, ce Prince aurait régné vers les années 2000 à 2100 avant J.-C. (1). L'invasion des pasteurs, selon Manethon, est donc postérieure à cette date, et elle peut l'être de beaucoup d'années; mais qui de Joseph, ou de l'ancienne Chronique, ou des listes d'Eusèbe et d'Africanus, est l'interprète de Manethon? toutes leurs données diffèrent entre elles : selon la Chronique, ce fut l'an 1851; selon Eusèbe en son Chronicon, ce fut l'an 1807, et 1830 en sa liste du Syncelle; selon Africanus, ce serait en *2612*. (*Voyez* la liste.)

Ici ce copiste est encore une fois atteint et convaincu d'erreur et d'infidélité, *si Manethon lui-même ne l'est de contradiction :* car cette date de 2612 excède de plus de cinq siècles le règne de Ninus, par conséquent elle anticipe de toute cette somme sur l'extrême limite donnée par le prêtre égyptien, et de près de 800 ans

(1) Eusèbe, qui suit cet auteur, compte 2024; et Larcher, 2107.

sur les dates d'Eusèbe et de l'ancienne Chronique. Il en résulte incontestablement que les dynasties seizième et dix-septième de prétendus *pasteurs grecs* et *anonymes*, sont démontrées fausses par témoignage positif, comme nous les avions démontrées absurdes par simple raisonnement : ainsi les 153 ans de la dix-septième dynastie et les 518 de la seizième, ne sont que du remplissage dont Africanus pourrait avoir pris l'idée en Joseph, à l'article que nous avons censuré, s'il ne l'a prise dans Manethon même. Quelle confiance pouvons-nous désormais avoir en ce copiste ? et cependant nous ne sommes pas à la dernière erreur ou contradiction démontrable.

En remontant dans sa liste à la dynastie douzième, nous sommes choqués d'y trouver le célèbre *conquérant Sésostris* cité comme *troisième Prince*, avec des circonstances qui viennent plutôt d'Hérodote que de Manethon. Nous avons vu ce dernier auteur le placer sous le nom de *Selhos* au même rang, et par conséquent à la même époque que les listes d'Eusèbe et d'Africanus, en tête de la dynastie dix-neuvième : nous avons vu Hérodote s'accorder avec ces témoignages en le plaçant dans le même siècle. Nous remarquons qu'il y aurait une contradiction, un chaos inexplicable à supposer que l'Égypte, élevée au plus haut degré de puissance politique et d'art

militaire sous Sésostris, fût retombée au degré de faiblesse et d'ignorance où la trouvèrent les pasteurs. Comment un tel anachronisme peut-il donc se présenter dans la liste d'Africanus [1], copiste de Manethon, et, ce qui est plus étrange, dans celle de Diodore son successeur, ainsi que nous le verrons? ceci est un vrai problème littéraire qui nous a long-tems embarrassé : quelle qu'ait pu être sa cause originelle, il en eût une, et il est intéressant de la trouver; après bien des indications, principalement sur la moralité et les moyens d'instruction de nos auteurs, il nous a semblé découvrir le mot de l'énigme dans la confiance accordée par Manethon à Ktesias, et dans les circonstances politiques et littéraires où les Égyptiens et les Perses se sont respectivement trouvés au tems de cet auteur.

Nous avons considéré que lorsque les Egyptiens, en l'an 413 avant J.-C., secouèrent le joug des Perses, il ne put manquer d'y avoir récrimination de la part du grand Roi et de ses diplomates qui, selon l'usage de tous les tems et de tous les puissans, ne manquèrent pas de crier à la *rebellion* contre l'*autorité légitime*. Les Egyp-

---

(1) Nous ne parlons point de la liste d'Eusèbe, parce qu'il ne paraît pas que cet auteur ait connu Manethon autrement que par l'entremise d'Africanus.

tiens dûrent opposer à cette inculpation deux réponses solides : 1° leur état d'indépendance naturelle avant que Kambyses les eût injustement subjugués ; 2° leur état même de suprématie avant l'existence de l'empire Perse, puisqu'il était prouvé par leurs Annales, que le conquérant Sésostris avait soumis au tribut tous les peuples de cette partie de l'Asie avant l'existence de l'empire Assyrien même. — Cet ordre de faits était vrai dans le sens où l'a présenté Hérodote qui, comme nous l'avons vu, a placé Sésostris au-delà de l'an 1300, et Ninus vers l'an 1230 ou 36 seulement : en faveur de cette opinion était le silence même des monumens et des traditions qui jamais n'avaient dit ou insinué que Sésostris eût pris les imprenables cités de Ninive et de Babylone, ou qu'elles eussent résisté à cet invincible guerrier, alternative également remarquable, dont le souvenir eût été conservé : ils durent même ajouter ce que nous lisons en *Cedrenus* (1), savoir, que Sésostris laissa une colonie de 15,000 Scythes dans le pays des Perses qui s'y mêlèrent. L'orgueil de la cour du grand Roi dût être infiniment choqué de ces allégations ; mais comme de tout tems la diplomatie eut des ressources, principalement dans les gouvernemens despotiques, quel-

(1) *Cedren. histor. compendium*, pag. 20.

que courtisan délié imagina un moyen efficace de démentir ou d'éluder ces faits, en élevant le règne de Ninus au-delà du tems de Sésostris, à une époque obscure et inattaquable. Cela se pouvait d'autant plus aisément, que la chancellerie perse, que nous avons vue en activité sous Kyrus, sous Kambyses et sous Darius [1], possédait seule les archives des Mèdes et des Assyriens. Elle put donc fabriquer des listes de Rois et des durées de règnes, selon son besoin et son gré. C'est cette fraude que nous avons indiquée en notre second volume (pag. 191), quand nous avons démontré le doublement des Rois Mèdes par Ktesias, et que nous avons fortement inculpé cet auteur, d'une opération semblable sur la liste des Rois d'Assyrie ; nous eûmes dès-lors le soupçon que nous renouvelons ici; mais en réfléchissant sur ces expressions de Diodore, « *que* » *Ktesias*, particulièrement favorisé des bonnes » grâces d'Artaxercès, eut en main les archives » royales, et après avoir recherché avec soin » tous les faits, *les mit en ordre* [1], etc. » Nous sommes maintenant portés à croire que ce Grec, adroit et souple mercenaire, a lui-même été le conseiller et l'auteur de la fraude : quoi qu'il en

[1] *Voyez* les passages d'Ezdras cités en notre volume II, page 149, et en celui-ci, page 29.

soit, elle nous paraît positive; son époque a dû être entre les années *380* et *390*, où Ktesias fut en faveur, par conséquent une vingtaine d'années après l'insurrection des Egyptiens. Ceux-ci ayant connu cet argument inopiné, durent éprouver de l'embarras; mais parce que l'esprit des anciens cabinets se ressemblait (ainsi que celui des temples), les diplomates du Pharaon régnant, (probablement Nectanebus I[er]). s'avisèrent du même expédient, et ils combinèrent à leur tour cet échafaudage de listes qui rejette Sésostris plusieurs siècles avant Ninus : de là ces deux systèmes de chronologie qui ont divisé les auteurs anciens et déconcerté les modernes : l'un, que nous appelons l'*ancien*, que nous trouvons dans Hérodote, et même dans l'ancienne Chronique; l'autre, le système *nouveau*, qui nous est présenté par Diodore et par Africanus, copistes de Manethon. Nous ne saurions regarder le prêtre égyptien comme son inventeur; mais il nous semble que, doué de peu de critique, il l'a compilé sans le comprendre, et que c'est de lui que Diodore l'a emprunté.

Il nous semble encore que Manethon lui-même appuie notre conjecture sur sa *nouveauté*, en donnant l'épithète d'*ancienne* à la Chronique anonyme jointe par lui à son livre d'où le Syn-

celle l'a tirée par l'entremise d'Africanus [1]. Quelques érudits ont voulu qu'elle fût de composition tardive et postérieure à Nectanebus II, c'est-à-dire à l'an 350, où se terminait aussi l'ouvrage de Manethon ; mais il est prouvé par nombre d'exemples, que les manuscrits anciens de chroniques pareilles ont reçu des additions et des continuations posthumes à leur premier auteur, et cela, de la main des savans qui les possédèrent ou qui en donnèrent des copies..... Ainsi la mention de Nectanebus II ne prouve rien; et si l'on considère, d'une part, que Manethon dut avoir ses raisons d'appeler *ancienne* la Chronique dont nous parlons, et d'autre part, qu'elle diffère essentiellement du plan de cet écrivain, en ce qu'au-dessus de la seizième dynastie, c'est-à-dire, un peu au-dessus des pasteurs, elle n'admet ou ne connaît aucun fait historique, (comme pour indiquer que la persécution de ces tyrans en aurait effacé la trace) que, de plus, dans les dynasties inférieures, elle se rapproche du plan d'Hérodote; l'on sera porté à croire qu'elle a été rédigée un peu après Kambyses, lorsque le règne tolérant de Darius Hystasp permit aux savans Égyptiens de recueillir les débris de leurs monumens, brûlés ou dispersés par

(1) Syncelle, pag. 52, 53.

le féroce fils de Kyrus. De telles idées viennent en de telles circonstances : alors elle a précédé Manethon de près de 240 ans, et par là elle a mérité, relativement à lui, le titre d'*ancienne*, surtout s'il a eu, comme nous le croyons, quelque indice que le système signalé par nous, n'existait pas auparavant. Quoi qu'il en soit de nos conjectures, en revenant au point primitif de notre discussion, il reste prouvé par les témoignages combinés de tous les anciens, que le règne de Sésostris, antérieur à celui de Ninus, n'a pu être que postérieur à l'invasion des pasteurs. — Ce second chef se démontre par le raisonnement. En effet, d'après le tableau du règne de ce conquérant, il est impossible, comme nous l'avons déjà dit, de concevoir comment l'Égypte serait retombée dans l'état de faiblesse, d'avilissement où la trouvèrent les pasteurs...... Tout, dans cette hypothèse, marche en sens inverse du cours naturel des choses politiques ; tout suit, au contraire, un cours naturel, en admettant que l'époque d'ignorance et d'esclavage précéda et même prépara l'époque de l'affranchissement et de l'énergie militaire qui, depuis, alla croissant et se développant.

Au moment où arrivent les pasteurs, nous voyons l'Égypte, par suite de son état primitif de morcellement en peuplades sauvages, divisée

encore en plusieurs états, et certainement en deux royaumes principaux ayant pour capitales *Thèbes* et *Memphis l'ancienne*. La population, toute agricole, est, comme celle de la Chaldée, au tems de Ninus, inexpérimentée à l'art de la guerre : l'étranger aguerri soumet sans peine celle du Delta et l'accable de cruautés. Il est probable que cette persécution fut une époque d'émigration à laquelle se rapporteraient certaines colonies égyptiennes en Grèce, en Italie, en Babylonie, mentionnées par les monumens et par les historiens. — Thèbes résista par sa position topographique, et par la puissance de ses Rois, qui déjà paroissent avoir élevé les masses gigantesques de ses temples et de ses palais : c'est l'indication de Diodore. La Basse-Égypte saccagée, asservie, privée de tous ses chefs, dut tourner ses regards vers les Rois Thébains qui étaient de sa langue et même de son sang. Ils devinrent ses protecteurs naturels, ses Rois nationaux. — Leur pays fut le lieu de refuge ; leur puissance fut le moyen libérateur qu'on invoqua. — Il dut exister une guerre sourde et constante. — Les bras s'aguerrirent, les courages se formèrent ; de premiers succès élevèrent l'espérance ; une guerre ouverte éclata : sa *longueur*, son *opiniâtreté* donnèrent aux Memphites les habitudes militaires qui leur manquaient ; toute l'Égypte devint guerrière. De son

côté, la race *hardie* des pasteurs dut défendre sa proie pied à pied. Un premier effort l'ayant chassée de Memphis, ils purent se défendre dans Héliopolis, puis dans Peluse où ils résistèrent à d'immenses efforts. Pendant ce tems les Rois de Thèbes prenaient possession, d'abord de l'Heptanomis, puis du Delta, par droit de conquête et par assentiment national. Lorsqu'enfin ils eurent totalement chassé l'étranger, ils furent, de droit et de fait, considérés comme les maîtres légitimes de tout le pays, comme les successeurs naturels des anciens Rois dont la race était extirpée : c'est donc à cette époque, c'est-à-dire, à dater du règne de *Tethmos*, que l'Égypte a commencé de former un seul et même Empire, dont l'unité n'a plus été rompue que temporairement. — Alors ces Monarques, investis d'une masse triple et quadruple de puissance, par la réunion de sept à huit millions de bras sous un même sceptre (1), et de tous les tributs du sol le plus fécond, sur une étendue de trois mille cinq cents lieues carrées, ces monarques eurent les moyens et bientôt conçurent les idées de ces ouvrages, d'abord utiles

(1) Selon quelques auteurs, tels que Pline, Diodore, l'Egypte aurait eu jusqu'à 10 millions d'habitans ; mais c'est beaucoup, à moins d'y joindre des dépendances au-delà des cataractes et dans les *oasis*.

et grands, puis gigantesques et extravagans, dont Hérodote trace l'ordre successif, et dont l'exécution n'eût pas été possible auparavant.

Le premier de ces travaux relativement aux Égyptiens de *Memphis*, fut la fondation de leur ville, qui dut avoir deux versions à raison de l'équivoque de l'*ancienne* et de la *nouvelle* ville: l'*ancienne* dut naturellement être attribuée au Roi *Menès*, plutôt *Dieu* qu'*homme*, que nous verrons aussi premier Roi à Thèbes, et qui paraît n'avoir été qu'un synonyme d'Osiris. La seconde, qui fut la *nouvelle* Memphis, nous est déclarée par Diodore avoir été l'ouvrage d'un Roi puissant nommé *Uchoreus*, dont les listes nous présentent un synonyme dans le Roi *Achoris* (1), successeur de *Tethmos*. Il appartint à un tel Prince de déplacer un fleuve, tel que le Nil, pour élever une ville entière sur son lit comblé. L'expérience qui avait fait connaître la faiblesse de l'*ancienne* Memphis, suggéra l'idée de cette *nouvelle* création, où de puissans moyens défensifs furent réunis à la commodité. Diodore nous apprend que bientôt le « *séjour* de *Memphis la neuve parut* » *si délicieux aux Rois*, qu'ils abandonnèrent

(1) *Athoris* dans l'Eusèbe du Syncelle, Acherre I dans Africanus : la lettre égyptienne a pu embarrasser les Grecs qui n'auront pas eu son identique.



» celui de Thèbes dont la splendeur ne fit plus
» que décliner. » Voilà donc Thèbes devenue vassale sans secousse, sans révolution, et le silence de l'Histoire est expliqué sur la confusion souvent faite des Rois des deux métropoles.

Après la création de Memphis par Uchoreus, le premier ouvrage, grand et digne d'admiration, fut, selon Hérodote, le lac de *Mœris*, ce Roi dont le règne précéda de peu celui de Sésostris. Si ce dernier se place vers les années 1360 à 1365, comme nous l'avons dit, Mœris ne doit pas être éloigné; et si nous n'apercevons pas son nom entre *Uchoreus* et *Sésostris*, c'est par la raison que beaucoup de ces Princes ont eu divers noms. Nous en connaissons au moins quatre à Sésostris. Dans ce nouvel ouvrage nous voyons une marche croissante de la puissance : les conquêtes de *Sésostris* ne sont qu'un autre genre du développement, une autre conséquence de l'accumulation progressive des moyens depuis le règne de *Tethmos*. La guerre contre les pasteurs avait forcé ce Prince de lever un grand état militaire; il put le réduire, mais non l'annuller. Ses successeurs, selon le penchant de tous ceux qui gouvernent, dûrent trouver commode et utile d'entretenir cette forte armée, tant pour résister au dehors, que pour maintenir l'obéissance audedans; les habitudes guerrières étaient contrac-

tées, on les conserva. La tactique fut cultivée, et ce fut de cette source que Sésostris tira les instrumens de conquête que son génie mit en action. Ainsi c'est du règne des pasteurs que nous voyons dériver, comme conséquences naturelles, tous les événemens postérieurs.

Si après Sésostris, son troisième successeur, *Rhampsinit*, nous montre la *plus grande masse d'or et d'argent que l'on* eût *encore vue*, c'est qu'elle provint des conquêtes de Sésostris et des tributs de toute l'Asie [1]; si après Rhampsinit, les tyrans *Cheops* et *Chephren* bâtissent leurs extravagantes pyramides, c'est parce que le despotisme ignorant ne sait comment employer ses trésors accumulés, etc., etc.

Mais c'en est assez sur ce sujet : nous avons à répondre à deux questions que déjà se sera faites le lecteur.

En quel tems précis arriva l'invasion des *pasteurs*, et quelle fut cette race d'étrangers ?

Ici le défaut de documens positifs nous réduit à des calculs de probabilités que nous tâcherons de rendre raisonnables.

Aucune des listes ne s'accorde sur la date de l'invasion des *pasteurs* : l'ancienne Chronique

---

[1] Il est bien possible aussi que le commerce d'Ophir, qui fleurit vers cette époque, y ait contribué.

donne l'an 1851; l'Eusèbe du Syncelle, 1830; l'Eusèbe du Chronicon, 1807: Joseph, dégagé de ses erreurs, se rapproche infiniment de ce dernier; car en plaçant le règne de *Sethos-is*, qui est *Sésostris*, vers 1360 ou 1365, nous trouvons dans les Rois qui remontent jusqu'à *Tmos-is*, fils de *Mefragmutos*, c'est-à-dire, jusqu'au véritable expulseur, une somme de 191 années, qui nous porte à l'an 1556. De là jusqu'à l'entrée des pasteurs sous *Salatis*; Joseph compte 239, ce qui la place en 1795, différence, 12 ans de 1807, et il nous appartient quatre ou cinq années sur le règne de *Tmos*. D'autre part, si nous prenons les 128 ans que nous donne sa liste depuis Tmosis jusqu'au chef de la dynastie (Amosis, qu'il nomme *Tethmosis*), et que nous y joignions les 103 ans qu'Eusèbe et l'ancienne Chronique donnent aux pasteurs, nous avons 331 ans; plus, 4 ou 5 ans du règne de *Tmosis*. Nous sommes bien voisins des 239 de Joseph. L'analogie de ces deux produits, et leur ressemblance avec les 1807 d'Eusèbe, nous font donc regarder comme la plus probable des dates, celle de 1800 à 1810 pour l'arrivée des pasteurs. — Maintenant quelle race d'hommes furent-ils? Voici nos conjectures.

Manethon nous a dit que, selon quelques auteurs, ils furent des Arabes; son copiste Africanus les appelle *Phéniciens*, et cela présente peu

de différence, parce que les *Phéniciens* sont reconnus pour être d'origine arabe. Maintenant pesons toutes les circonstances de Manethon. Il nous dit que cette horde, en quittant l'Égypte, comptait 240,000 hommes armés : on doit croire que pendant une résidence de deux siècles, cette population, nourrie dans l'abondance, s'était beaucoup multipliée, et qu'en arrivant elle peut n'avoir pas plus de 100,000 combattans; c'était assez pour vaincre. Cela suppose 400,000 têtes au moins, c'est beaucoup de monde pour des Arabes. Cette multitude *entre par l'isthme de Suez :* des Arabes seulement peuvent entrer par-là. *Elle n'a point de Roi suprême :* elle est donc divisée en tribus *comme les Arabes*, ayant chacune son chef ou ses chefs, égaux entr'eux, sauf la prépondérance du plus fort. Cette multitude ne marche pas droit sur Memphis; Africanus indique qu'elle s'arrête dans la Basse-Égypte (pays de pâturages pour ses troupeaux), et qu'elle *y bâtit une ville*, c'est-à-dire un camp retranché : ces hommes-là veulent mettre en sûreté leurs familles et leurs biens (1). Ce n'est qu'ensuite qu'ils attaquent

(1) Quelques savans modernes veulent trouver ici la fondation de *Tanis*, et ils s'appuient d'un passage du soixante-douzième psaume, qui désigne cette ville comme le centre d'habitation des Hébreux; mais ce psaume soixante-douze n'est point une autorité suffisante, attendu qu'il est l'ou-

les Égyptiens *doux, timides*, et qu'ils s'emparent de Memphis : toutes ces circonstances n'annoncent pas une invasion préméditée, ni un peuple armé pour conquérir; elles indiquent, au contraire, *un peuple chassé* de son pays, cherchant *refuge ailleurs :* qui fut ce peuple à cette époque ? En méditant cette question, nous nous sommes rappelé que dans les *monumens arabes* de l'ancien Iemen il est fait mention d'une grande révolution arrivée dans toute la presqu'île à une époque très-reculée. Nous avons vu, (tome premier de cet ouvrage, page 282, et tome II, page 202) que *Maseoudi*, *Hamza*, *Aboulfeda* et *Noueïri* nous ont dit « que les plus anciens peuples de l'Arabie furent » quatre tribus appelées *Aâd*, *Tamoud*, *Tasm* » et *Djodaï;* qu'*Aâd* habita le *Hadramaut;* » Tamoud, le Hedjâz et le rivage oriental de la » mer Rouge (le Tehama) etc.; que ces Arabes » furent attaqués par une autre confédération » d'origine différente, composée de dix tribus; » qu'il y eut entr'elles des guerres violentes qui » se terminèrent par la défaite et l'expulsion des » quatre tribus, etc. »

vrage du lévite *Saphan*, après la captivité de Babylone : cela indique plutôt comme déjà existante, cette confusion des *Hébreux* avec les *Pasteurs*, que nous retrouvons dans la version des docteurs juifs, comme dans Josephe.

Dans

Dans notre opinion ce seraient les débris de ces quatre tribus, qui se seraient écoulés vers l'Égypte, et nous en trouverions les restes dans les *Thamudeni* et dans les *Madianites* et les *Amalekites* leurs parens : quant à la date de cet événement, ce que les auteurs musulmans nous indiquent ne laisse pas que de se rapprocher. « Le Prince qui vainquit ces Arabes, ajoutent-» ils, s'appeloit *Abd-el-Chems ;* il prit le » surnom de *Saba* (le *victorieux*) ; son fils » (ou descendant) *Homeir*, fut l'auteur du » nom de *Hemiarites* ou Homerites, donné » aux tribus victorieuses. Celui-ci chassa les » Arabes *Tamoud* de l'Iemen dans le Hedjâz. » Son quinzième descendant fut *Haret-el-» Raïes* » (que nous avons prouvé être contemporain de Ninus et associé à ses conquêtes).

Or Ninus ayant régné en 1230, les 15 générations, si on les évaluait à la manière égyptienne, nous porteraient au-delà de 1700 ans avant J.-C. Mais de plus, il est constant que dans cette antiquité, et même assez généralement dans des tems moins reculés, les Arabes omettent ou suppriment des degrés de filiation; que par le nom de *fils* ils entendent très-souvent un simple descendant, ensorte qu'il n'est pas du tout prouvé que Homeir ait été le fils immédiat de Saba : d'autre part, l'historien Nouëïri ajoute que Homeir

fut contemporain d'Ismael, fils d'Abraham: ce qui veut dire que Nouëïri comparant les calculs arabes aux calculs juifs, a trouvé l'analogie citée. Or dans les calculs des Juifs, Abraham se place entre 1900 et 2000, et cela cadre singulièrement avec nos données. Ce n'est donc pas sans quelque vraisemblance que nous regardons les *pasteurs* de Manethon comme étant les anciens Arabes chassés par *Saba* et *Homeïr*, et que nous plaçons l'époque de cet événement vers les années 1800 à 1810.

Nous trouvons d'autres probabilités dans le *caractère hardi* et féroce de ces expulsés, aigris par leurs malheurs; dans les idées militaires qu'ils montrent et que leur avaient enseignées des guerres longues et sanglantes; enfin même dans la persécution religieuse qu'ils exercent, attendu qu'étant élevés dans le culte simple du *Soleil* et des astres, ils dûrent prendre en haine les idoles bizarres des Égyptiens dont ils ne conçurent point le sens allégorique. Ces pasteurs étant de la branche des *Arabes noirs*, ils furent, en style oriental, des enfans de *Kush*, en style grec, des Æthiopiens; à ce titre ils étaient parens des *Phéniciens*, dont Africanus leur applique le nom. Ce nom de *Kush* serait-il la base de celui d'*Y-ks-os* que leur donnèrent les Égyptiens? cela n'est pas impossible; mais ce qui est presque certain, c'est que sous

le nom d'*Éthiopiens*, leurs Rois sont du nombre des 18 de ce sang, qu'Hérodote dit avoir régné en Égypte. Il serait étonnant que les prêtres eussent omis cette dynastie qui posséda la Basse-Égypte pendant plus de 200 ans; elle dut même y laisser quelques traces de son langage : malheureusement nous n'avons presque rien de l'ancien égyptien [1]. Peut-être la pratique de l'Arabe en cette contrée fut elle un des moyens qui en ouvrit aux Phéniciens le commerce, et leur procura la connaissance des idées théologiques et scientifiques de l'Égypte, qu'ils répandirent dans la Grèce plus de 1600 ans avant notre ère; enfin les pasteurs chassés se perdirent dans le désert sans laisser de trace sensible, et il semble qu'il n'y a que des Arabes qui puissent paraître, vivre, et disparaître ainsi.

Un dernier moyen de nous éclairer pourra se trouver dans les monumens pittoresques apportés d'Égypte par les savans français : nous y voyons des scènes de combats qui représentent, d'une part, des Égyptiens reconnaissables à leur physionomie et à leurs costumes; d'autre part, des étrangers dont la tête est ornée de *cou-*

[1] *Shât* signifie en copte comme en arabe, un *canal*, une *rivière*.

ronnes de plumes en forme de diadèmes. Il s'agit de savoir si ces physionomies, très-bien exprimées, trouvent leur ressemblance sur quelques médailles ou autres monumens phéniciens ou arabes. Le vainqueur ayant été Roi de Thèbes, il serait naturel que le tableau de son triomphe eût été gravé sur les murs de son palais en cette ville. Les savans descripteurs de ces tableaux ont voulu y voir des Indiens ; cela ne réfuterait pas notre conjecture, puisque les habitans de l'Arabie, et surtout de l'Iemen, ont été, comme ceux de l'Éthiopie, désignés en plusieurs occasions par les Grecs et par les Latins, sous le nom d'*Indi;* voilà tout ce que nous pouvons dire sur ce sujet. Il nous reste un mot à joindre sur les Juifs, d'après les idées de Manethon et de quelques autres anciens historiens.

§. *Époque de l'*entrée *et de la* sortie *des Juifs, selon Manethon.*

Nous avons prouvé dans le tome Ier de cet ouvrage, chap. 2, 3 et 4e, que les livres juifs ne nous donnent aucune idée claire et précise du tems où se fit la sortie d'Égypte, et cela parce que la période anarchique des Juges présente un vide absolu d'archives et d'annales régulières. Il semble que l'historien Josephe, muni de celles des Phéniciens et des Égyptiens, publiées par Me-

nandre l'Éphesien, par Manethon, Lysimaque, Cheremon et d'autres auteurs, eût pu éclaircir cette difficulté; mais ce prêtre juif fortement imbu de ses préjugés religieux, s'est plutôt occupé de disputer que d'instruire, et ce sont moins des résultats qu'on obtient de lui, que des matériaux. Voyons quel parti l'on peut tirer de ce qu'il nous dit être l'opinion de Manethon dans la question dont il s'agit.

[1] Selon Manethon, « les ancêtres du peuple » juif furent un mélange d'hommes de diverses » castes, même de celles des prêtres égyptiens » qui, pour cause d'*impuretés*, de souillures » canoniques, et spécialement pour la lèpre, » furent, sur l'ordre d'un oracle, expulsés d'É» gypte par un Roi nommé *Amenoph*.... » Les livres juifs ne s'éloignent pas de ce récit, lorsqu'ils disent (dans l'Exode) que beaucoup de menu peuple et d'étrangers suivirent la *maison d'Israël*[2]; les ordonnances répétées du Lévitique contre la lèpre, prouvent que toutes ces maladies furent dominantes. Un autre reproche d'impureté de la part d'un Égyptien, est la vie *pastorale;* et les Juifs conviennent qu'ils furent *pasteurs:*

---

[1] Joseph, lib. I°, contre Appion, § 26.

[2] Exod., ch. XII.

Manethon évalue leur nombre à 80,000, lesquels des environs de Peluse se rendirent en Judée à *Hiérusalem;* nous avons démontré [1] l'impossibilité physique des 600,000 hommes armés de l'*Exode*, lesquels supposeraient une masse totale de deux millions quatre cent mille ames; et nous avons tiré des livres juifs eux-mêmes, des indices qui se rapprochent beaucoup de Manethon : il n'a point été aussi ignorant en tout ceci que veut le dire Josephe... Celui-ci lui reproche d'introduire un faux *Amenoph* sans date connue; mais puisque cet Amenoph est dit *père de Sethos*, qui (lors de la guerre de 13 ans occasionnée par les lépreux) était âgé de 5 ans, Manethon a suffisamment désigné l'homme et le tems : il y ajoute un nouvel indice, lorsqu'il nomme en sa liste un Roi *Ramessés*, père d'Amenoph, car ce *Ramessés* qui effectivement précède Amenoph dans la dix-huitième dynastie, correspond très-bien à celui par l'ordre duquel les Juifs bâtirent la ville de Ramessés. En tout ceci Josephe est le plus répréhensible de ne nous avoir pas donné la date du règne de *Sethos-Sésostris*, prise sur l'échelle chronologique des Juifs.... Ce règne est, comme nous l'avons dit plus haut, le point de départ d'où tout dépend : selon l'ancienne Chro-

[1] Tome I, pag. 162 et suiv.

nique il aurait commencé en l'an 1400 avec la dynastie dix-neuvième, dont Sethos fait l'ouverture : selon Africanus c'eût été en 1394 : ces deux dates se ressemblent, et elles justifieraient nos calculs dans l'article des Juifs [1], lorsque nous y avons dit que la sortie d'Égypte sous Moyse, dut arriver avant l'an 1420 : cela cadre singulièrement avec le récit de Manethon, qui nous représente Sethos âgé de 13 ans à l'époque de la guerre pour l'expulsion des lépreux.

D'autre part, selon l'Eusèbe du Syncelle, le règne de Sethos ne daterait que de l'an 1376, et selon l'Eusèbe du Scaliger, il se retarderait jusqu'à l'an 1356. La première de ces dates (en raisonnant toujours d'après Manethon) placerait la sortie vers 1390, ce qui s'accorde avec notre calcul généalogique des grands-prêtres cités par Joseph... La seconde réclame en sa faveur l'autorité d'Hérodote ; mais elle nous laisse contre elle le soupçon d'avoir été dressée par Eusèbe dans cette expresse intention : en résultat, il paraît certain que la sortie d'Égypte n'a point précédé les années 1410 à 1420, ni se retarder au-dessous de 1390 avant J.-C. Posons pour terme moyen 1400, et disons que si *Sethos-Sésostris* dans le début de sa grande expédition, n'attaqua point les Hébreux,

---

[1] *Voyez* Recherches nouvelles, etc., tom. 1er, chap. 3.

ce fut par suite de l'aversion et du mépris que lui inspirait leur récente origine.

Maintenant combien dura réellement le séjour des Juifs en Égypte ? leurs livres ne sont pas d'accord... Le texte samaritain dit 255 ans; l'hébreu et le grec disent 430.

Si nous appliquons ces 215 au calcul d'Hérodote et d'Eusèbe (1355), l'entrée aura eu lieu vers 1570 (1). Si nous les appliquons au calcul d'Africanus et de la Chronique, elle aura eu lieu vers 1610... Dans l'un et l'autre cas, elle tombe dans la période de nos pasteurs, expulsés en 1556.

Si au contraire nous employons les 430 ans du texte hébreu, l'entrée remontera vers les années 1790 ou 1820, et ici elle coïncide presque à l'entrée des *Rois pasteurs*.

---

(1) Ici se présente un rapprochement singulier : Eusèbe, en son Chronicon, (par Scaliger), dit en une année (qui correspond à l'an 1575 avant J.-C.) « que des *Ethiopiens venus* » *du fleuve Indus*, campèrent et s'établirent près de l'*Egypte*.» Les Juifs, de leur propre aveu, étant de *race chaldéenne*, (branche des *Arabes noirs*), il s'ensuit qu'ils sont de vrais *Ethiopiens*. Quant au fleuve *Indus* ou *Noir*, ce nom a été donné à plusieurs fleuves : en outre, Megasthènes parlant des *Juifs*, dit qu'ils furent une tribu ou secte indienne appelée *Kalani*, et que leur théologie se rapproche beaucoup de celle des Indiens. Devrait-on lire *Kaldœi* au lieu de *Kalani?* Joseph n'en fait pas la remarque. En résultat, ceci nous indique toujours une tribu d'Arabes éthiopiens.

Pourquoi cette différence si forte d'un texte à l'autre ? ne pourrait-on pas dire que l'un représente l'opinion du rédacteur du *Pentateuque*, le grand-prêtre Helqiah ? tandis que l'autre serait l'opinion des docteurs d'Alexandrie qui, au tems de la traduction, ayant eu connaissance des livres égyptiens, auraient voulu, comme le fit Josephe, que les pasteurs Rois fussent les pasteurs hébreux. L'autre hypothèse ne laisse pas que d'avoir plusieurs convenances. Par exemple, la Genèse parle des relations orales de la famille d'Abraham et de Jacob avec les Égyptiens, comme d'une chose simple et naturelle; cependant nous savons que la langue de ce peuple différait essentiellement de l'hébreu; et dans ces siècles barbares une langue n'était pas connue hors de son territoire : si donc nous supposons que ces relations aient eu lieu avec les Rois pasteurs, il n'y a plus de difficulté, parce que leur langue fut un dialecte arabique comme l'est l'hébreu.

D'autre part, les Égyptiens haïssaient les pâtres comme gens *impurs* devant la loi : et les Rois et prêtres d'Égypte n'eussent pas dû accueillir si bien les Hébreux; les Rois pasteurs l'ont pu; leur prêtre Putiphar a pu même recevoir Joseph en sa maison et une femme de cette race recueillir Moyse flottant sur les eaux.

Selon les livres chaldéens cités par Berose,

et selon les livres égyptiens cités par le persan *Artapanus* [1], Abraham enseigna l'Astrologie ou Astronomie aux *Égyptiens;* comment croire que les Égyptiens inventeurs du zodiaque, et de tout tems célèbres par leur science astronomique, aient reçu des leçons d'un étranger vagabond; mais cela peut se croire des *pasteurs arabes* d'Égypte qui arrivèrent et purent rester ignorans en cette science : Artapanus ajoute que Josephe établit le mesurage des terres et autres institutions utiles, lesquelles n'ont pu être ignorées que des pasteurs qui avaient tout bouleversé. — Quant à l'*accaparement* de toutes les terres dont parle la Genèse, comme conseillé par Josephe en tems de famine, cela convient encore à l'esprit des Rois pasteurs, spoliateurs et tyrans : ce livre d'*Artapanus* qui sous quelques rapports diffère des récits de la Genèse et de Manethon, a sous d'autres rapports des analogies marquées.... Il fait élever Moyse par la fille du Roi de Memphis, en disant qu'il y avait en ce tems-là, un autre Roi dans *le pays au-dessus* et *divers Rois en Égypte*. Il fait de Moyse un ministre et un général du Roi qui l'aime d'abord, puis qui redoute son grand crédit et veut le faire périr dans une guerre d'*Éthiopie*. Moyse part pour ce pays; s'arrête

(1) Eusèbe, Præp. Evang., lib. IX.

en chemin *pendant 10 ans*, et avec les seuls bras de sa famille ou de ses nationaux, il bâtit une ville appelée *Hermopolis*... Tout cela pèche par invraisemblance; mais si l'on se rappelle que l'*Éthiopie* des Grecs est le pays de *Kush* des Orientaux; que le pays de *Madian* où se retira Moyse, était une dépendance, une terre de *Kush*, comme nous l'avons prouvé [1], et que près de ce pays sur la frontière d'Égypte, est la ville d'*Héroopolis*, tout près de celle de *Phitom* (Patumos d'Hérodote) bâtie par les Hébreux, on sera porté à croire qu'Artapanus ou ses copistes ont commis l'altération de *Héroopolis* en *Hermopolis* : du reste, Artapanus parle des miracles opérés par Moyse, et de la sortie de son peuple, presque comme l'Exode, excepté qu'il les répartit sur une durée de tems plus ou moins longue, pendant laquelle Moyse se serait prévalu des accidens et phénomènes naturels : on veut aujourd'hui traiter Artapanus de romancier; mais Joseph et Alexandre Polyhistor l'ont regardé comme un homme savant, nourri de la lecture des livres égyptiens; de tout ce mélange de variantes [2], d'analogies,

---

[1] Tome I, pag. 283.

[2] Hécatée, ancien auteur, nous donne encore une autre version, en disant « que beaucoup d'Egyptiens rapportent à » Dieu même l'origine du peuple juif, en ce qu'alors il y

d'invraisemblances, que conclure, sinon qu'il a réellement existé des faits qui ont été la base de l'Histoire, mais qui, vu leur antiquité, vu la négligence des écrivains à les recueillir près de leur source, ont été altérés par les récits populaires d'une génération à l'autre, et se sont présentés sous cette forme aux historiens tardifs. Il est probable que la nation juive doit son origine à un premier noyau de peuple d'origine chaldéenne, puisque l'idiome chaldéen est resté sa langue : il est probable encore qu'il y a quelque chose de vrai dans ce que Manethon dit de sa sortie, puisque les livres hébreux, et Artapanus, et Tacite même (1), citent des circonstances très-ressemblantes.

Quant aux dates fixes, puisque les Juifs même

» avoit en Egypte plusieurs races d'étrangers qui chacune » observoient des rites particuliers et divers de sacrifices, » et comme il arriva que plusieurs Egyptiens quittèrent le » culte national, le gouvernement crut nécessaire d'éloigner » ces étrangers : les premiers et les plus importans allèrent » en Grèce sous la conduite de Dareau et de Cadmus; les » autres allèrent en Judée. »

(1) Tacite dit que ce fut à l'occasion d'une *contagion*, (tabe ortâ) et sur l'ordre d'un oracle : il ajonte que ce fut sous le Roi *Bocchoris;* mais le seul de ce nom que présentent les listes avant Sabbaco, ne peut convenir, et ceci indique que Tacite a consulté d'autres auteurs que Manethon.

n'ont pu nous les donner, qu'ils se montrent au contraire tout à fait ignorans sur la période entière du séjour, et sur l'état de l'Égypte lors de la sortie, il faut nous contenter de celles qu'indique le raisonnement; mais n'omettons pas de remarquer en finissant cet article, qu'il sera toujours étrange de voir l'auteur quelconque de la Genèse se prétendre si bien instruit de tant de détails minutieux sur Abraham, Jacob et Joseph, quand il l'est si peu de tout ce qui concerne le séjour en Égypte, et la sortie sous Moyse; et la vie errante du désert jusqu'au moment de passer le Jourdain : cela est contre tout état probable de monumens; et cela nous confirme dans l'opinion émise ailleurs, savoir, que les matériaux de la Genèse sont totalement étrangers aux Juifs, et qu'ils sont un composé artificiel de légendes chaldéennes dans lesquelles l'esprit allégorique des Arabes a représenté l'histoire des personnages astronomiques du calendrier sous les formes antropomorphiques. Mais rentrons dans notre domaine chronologique, et voyons quels secours ajoute Diodore de Sicile aux cadres tronqués de Manethon et d'Hérodote.

CHAPITRE IV.

Récit de Diodore.

D'APRÈS tout ce que nous avons vu du désordre et des contradictions de la liste d'Africanus, copiste apparent de Manethon, nous avons droit de croire que la dynastie des *pasteurs* a été la borne historique des savans de Memphis, et cela par la double raison que ces étrangers auront détruit les archives nationales, et que l'école de Memphis, ne trouvant au-delà de leur époque, que des Rois Thébains, les aura négligés par esprit de parti pour sa métropole. Si nous avions la liste complète de ces Rois, trouvée par Eratosthènes, et copiée par Apollodore, peut-être y trouverions-nous le moyen de renouer le fil de succession par l'entremise de la dix-huitième dynastie : à son défaut, il faut nous adresser à Diodore.

Cet auteur qui lut et compulsa un grand nombre de livres sur ces matières, dans la bibliothèque d'Alexandrie, eut de grands moyens de s'instruire et de nous instruire avec lui : malheureusement il s'est moins appliqué à la précision qu'à l'étendue. — Cet historien nous donne comme

résultat de ses recherches, et comme un fait non contesté de son tems, « que le royaume de Thèbes » fut le premier civilisé et le plus célèbre de toute » l'Égypte. La ville de Thèbes, dit-il[1], fut fon- » dée, selon quelques-uns, par le dieu Osiris » même qui lui donna le nom de sa mère; mais » ni les auteurs, ni les prêtres ne sont d'accord » à ce sujet, plusieurs assurant que cette ville » a été bâtie bien plus tard, par un Roi nommé » *Busiris*. »

Nous laissons à part ce que Diodore dit avec Hérodote, Manethon et la *vieille Chronique*, du règne des Dieux, qui dura des milliers d'années, 10,000, selon les uns, 18,000 et même 23,000, selon d'autres, depuis Osiris ou le soleil, jusqu'à Alexandre..... Ce sont là des allégories astrologiques, de même que l'invention prétendue de toutes les sciences, par un dieu ou homme nommé *Hermès*. — Mais Diodore parle historiquement, lorsqu'il peint l'état primitif des anciens habitans de l'Égypte, et leur vie sauvage entièrement semblable à celle des nègres et des Caraïbes des tems modernes [2]. « Alors, dit-il, ceux-là » étoient Rois qui inventoient les choses et les » moyens utiles aux besoins de la vie; le sceptre

[1] Lib. I°, pag. 18, édition de Wesseling.
[2] *Voyez* page 52 et suivantes.

» ne passoit pas au fils du régnant, mais à celui » qui avoit rendu le plus de services (comme » dans l'ancienne Chine).

» Parmi les Rois d'Égypte, la plupart ont été » indigènes, quelques-uns furent étrangers : on » compte, entr'autres, *quatre Éthiopiens* qui » ont régné 36 ans, non pas de suite, mais par » intervalles. »

Nous avons vu Hérodote en compter 18 : il semble que Diodore n'aurait connu que ceux postérieurs à Sabako.

« Les Rois avant Kambyses, ont été au nombre » de 470 et 5 Reines. »

Voici une grave différence, puisque ce serait au-delà de *cent* plus qu'Hérodote. Diodore suit Manethon ou s'en rapproche.

« Après les Dieux, le premier Roi fut *Menas*, » que Diodore fait régner à Thèbes et non à » *Memphis* (qui en effet ne dut pas exister). » Il est singulier que ce *Menas* ou *Menes* se retrouve premier homme-Roi à Memphis, à Thèbes, en *Crête* sous le nom de *Minos*, dans l'Inde sous celui de *Ménou*. Il est singulier encore que Manethon, dans Africanus, ait noté qu'il fut tué par un *cheval* de *rivière* (hippopotamos) nommé *Isp*. Comment une bête sauvage a-t-elle eu un nom propre? Il y a ici de l'allégorie: l'*hippopotame* fut l'emblême de *Typhon*, ce génie du mal, qui tua *Osiris*,

Osiris, génie du bien; *Menès* doit être un nom d'*Osiris*, peut-être même le nom le plus ancien. Osiris fut, comme Bacchus, le Dieu de l'abondance et de la joie. « *Menès*, comme Osiris, en» seigna aux hommes toutes les commodités, » tout le luxe de la vie, la bonne-chère, les beaux » meubles, les bonnes étoffes, etc. : » l'identité est sensible. Quant au nom du *cheval*, *Isp*, comment se fait-il qu'il soit le mot persan *Asp*, un *cheval*? Manethon aurait-il copié un auteur perse qui, après Kambyses, aurait traduit un livre égyptien?

Le nom de *Menas* fut aboli, nous dit Diodore, par un Roi d'Égypte qui, pendant une guerre qu'il fit aux Arabes du désert, trouva de si grands inconvéniens dans le luxe et l'épicurisme inventé par *Menas*, qu'il maudit son nom, et fit inscrire cette malédiction en lettres sacrées dans le temple de Ioupiter à Thèbes. Ne serait-ce pas à dater de cette époque que le nom d'Osiris aurait prévalu. Mais pourquoi *man* en langue sanscrite signifie-t-il *homme*, et en chaldæo-hébreu, *intelligence*.

« Après Menas, d'autres Rois, dit Diodore, » se succédèrent pendant *1400* ans, sans rien » faire de remarquable; puis régna *Busiris*, pre» mier du nom; puis son huitième successeur, » nommé aussi *Busiris*, bâtit la grande ville de

» Thèbes avec cette magnificence qui l'a rendue
» la plus célèbre des temps anciens. »

Faire bâtir Thèbes quand on a dit qu'elle existait depuis 1400 ans, est une contradiction manifeste; mais aujourd'hui que les savans français de l'expédition d'Égypte nous ont fait connaître géométriquement le local de Thèbes; qu'ils nous y font distinguer quatre et même cinq enceintes différentes, où la nature et l'emploi des matériaux, les uns de brique; les autres de pierre; le style et l'art des constructions, les unes petites et simples, les autres grandes et compliquées, attestent des époques diverses, nous concevons que là, plus qu'ailleurs, il a existé une gradation d'industrie et de puissance qui, selon les besoins ou les fantaisies du tems, a plusieurs fois déplacé l'habitation des Rois et de leur cour, et qui par l'agglomération qui se fait toujours autour de ces foyers d'activité, a formé plusieurs cités que leur voisinage réciproque a fait comprendre sous le même nom... D'après ce que Diodore dit de la grandeur des temples, des palais et autres ouvrages de *Bousiris*, l'on pourrait lui attribuer l'enceinte dite *Karnâq* [1]; mais ne quittons pas notre fil chronologique.

---

(1) Diodore prouve qu'il a puisé à de bonnes sources, quand il dit que selon plusieurs historiens, les prétendues 10[...]

Après Busiris II, plusieurs de ses successeurs embellirent la ville de Thèbes. Ici Diodore place d'intéressans détails sur un Roi *Osymandué*, dont il ne détermine point l'époque.

Le huitième successeur d'*Osymanduá* porta le nom d'*Uchoreus* comme son père : ce fut lui qui *bâtit Memphis*.

Diodore entre dans des détails qui diffèrent peu de ceux d'Hérodote... « *Uchoreus* rendit le séjour » de cette nouvelle ville si commode, si délicieux, » que *presque* tous ses successeurs le préférèrent » à celui de *Thèbes*, dont la splendeur baissa de » jour en jour, tandis que celle de Memphis ne » cessa de croître jusqu'à la fondation d'Alexan- » drie.

» Douze générations après *Uchoreus*, régna » *Moïris* qui construisit le lac célèbre dont parle » Hérodote; sept générations après Moïris, régna » *Sésoosis* (le Sésostris d'Hérodote) devenu si » célèbre par ses conquêtes. »

Nous voici arrivés à un point à peu près connu, et nous pourrions nous en servir pour

---

portes n'ont été que de grands *vestibules de temples* ou de *palais*. C'est précisément l'équivoque du mot arabe *Bâb*, *porte* et vestibule, désignant figurativement un *palais*. Tout son récit sur Thèbes est du plus grand intérêt, à suivre sur les plans de cette ville par les savans français.

calculer et mettre en ordre les faits cités par Diodore ; mais parce qu'il nous importe de savoir quel degré de confiance mérite ce compilateur souvent négligent et superficiel, nous préférons de descendre à une époque plus tardive et plus sûre qui nous fournisse des moyens positifs d'apprécier son degré d'instruction et d'exactitude.

Diodore parlant de la conquête de l'Égypte par Kambyses, fils de Kyrus, assigne cet événement à l'an 3 de la soixante-troisième olympiade, ce qui répond à l'an 526 avant J.-C. Il y a ici erreur apparente d'une année, puisque tous les critiques modernes sont d'accord que Kambyses n'entra qu'en l'an 525 ; mais parce que l'année olympique s'ouvrait au solstice d'été, et que Kambyses put n'entrer que dans le mois de février subséquent, c'est-à-dire après le commencement de l'année romaine et de l'année chaldéenne qui nous servent de guide, l'erreur n'est ni réelle, ni grave : admettons l'an 625, et voyons comment Diodore dispose les faits antérieurs.

SELON DIODORE,

Il y a eu 470 Rois en Egypte depuis *Ménas* jusqu'à *Kambyses*. Quatre de ces Rois furent Ethiopiens, et régnèrent, non de suite, mais par intervalles.

1 *Ménâs*, premier Roi-homme et non Dieu, régna à Thèbes (et non à Memphis).

2 Après *Ménâs*, des Rois obscurs se succédèrent pendant 1400 ans.. ci 1400 ans.

3 Busiris Ier succède.

4 Busiris II, son 8e Successeur, bâtit Thèbes et y élève les grands

monumens qui subsistent encore.

5 Après Busiris II, règne une série de Rois non définie.

6 Puis Osymandnah.

7 Le 8e successeur, nommé *Uchoreus*, fonde *Memphis* à l'ouest du Nil.

Douze générations après *Uchoreus*, règne *Moïris*, qui construit le lac.

Sept générations après *Moïris* règne *Sesoosis*, (Sesostris) (1) qui conquiert l'Asie.................................... 33 ans.

Son fils *Sesoosis II.*

Nombre indéfini de successeurs obscurs.

Après eux vient *Amosis*, tyran.

Amosis tyran, chassé par

Actisanès, Ethiopien.

Mendès ou Marrus bâtit le labyrinthe.

Interrègne de 5 générations.

Protée ou *Ketès* est élu Roi.

Rempbis, le riche en or.

Sept générations.

Nileus fait de très-grands ouvrages au fleuve qui prend son nom.

Huit générations.

Chembès bâtit la grande pyramide.

Chephren, son frère.

Mykerinus, fils de Chembès.

Bocchoris le sage.

Plusieurs générations.

Sabako, *Ethiopien.*

Interrègne.. 2

Douze Rois, dont *Psammétik* est un.

Ils font un grand ouvrage, et règnent.................... 15

1 *Psammitik*....(règne omis).

2

3

4e Génération. Apriès.................................... 22

Amasis.................................... 55

av. J.-C.

Kambyses, Perse, l'an.................................. 526

(1) *Sesos-tris* paraît se composer de *Sesoos* qui ne diffère point de *Sethos*, prononcé à la grecque.

« Avant Kambyses, dit-il[1], avoit régné Amasis » pendant 55 ans. »

Il y a ici omission totale du fils d'Amasis, *Psammenit*, qui lui succéda, régna 6 mois et périt, avec des détails intéressans mentionnés par Hérodote.

Ensuite pourquoi Diodore porte-t-il à 55 ans le règne d'Amasis qui, selon Hérodote, ne fut que de 44? notez que Diodore paraît n'être que le copiste d'Hérodote depuis le règne de Protée; Amasis aurait donc commencé en 581.

Avant Amasis avait régné Apriès pendant 22 ans (il aurait commencé en l'an 603).

« *Quatre générations* avant Apriès avoit régné » Psammithicus[2]. »

Pourquoi Diodore omet-il encore ici la durée de ce règne important? et de plus, pourquoi cette expression vague *quatre générations?* ne dirait-on pas qu'il y eut quatre règnes entre les deux Rois nommés, et qu'à raison de 30 ans par génération, selon le système de Diodore, on dût compter 120 ans? en ce cas Psammitichus serait rejeté à l'an 723; mais cette année sera-t-elle le commencement ou la fin de son règne? Notre embarras serait grand si Hérodote ne nous eût

---

(1) Diodor, édition de Wesseling, lib. I°, pag. 79.

(2) *Ibid*, pag. 78, n° 68.

décrit les règnes d'Apriès, fils de Psammis, de Psammis, fils de Nekos, de Nekos, fils de Psammetik, avec toutes leurs circonstances d'action et de durée : on voit bien ici *quatre* générations, mais qui eût deviné que Diodore y comprenait les deux termes qu'il donne pour limites? cette négligence rompt déjà le fil chronologique que nous attendions de lui ; mais supposons que pour ses *quatre générations*, il ait compté 120 ans, selon sa méthode, le règne de Psammitichus aura commencé l'an 701.

« Avant lui, avoit eu lieu pendant 15 ans [1],
» une olygarchie de 12 régens ou Rois dont il
» avoit été l'un. »

Cette olygarchie avait donc commencé en l'an 716, et elle avait succédé à une anarchie de deux ans, qui elle-même succéda au règne de l'Éthiopien Sabako. Ce règne aurait donc fini en l'an 718. Nous avons contre cette date les témoignages des Juifs et des listes copiées de Manethon : encore si Diodore nous donnait la durée du règne de Sabako ; mais il l'omet nettement, et se contente de dire qu'il était venu régner en Égypte *plusieurs tems* après Bocchoris (le sage). Voilà notre fil de dates encore interrompu.

---

[1] Diodor, lib. I°., pag. 76, n° 66.

« Or Bocchoris avoit succédé [1] à *Mykerin*, dit
» aussi *Mecherin* (règne omis), lequel avoit succé-
» dé à son oncle *Chepren*, qui régna 56 ans et
» bâtit l'une des grandes pyramides ; et Chephren
» avoit succédé à son frère *Chembes*, lequel
» régna 50 ans et bâtit la plus grande de toutes
» les pyramides connues. »

Nous avons ici les Rois *Mykerin*, *Chephren* et *Cheops* d'Hérodote, et dans les détails que récite Diodore, il se montre purement l'écho de cet auteur ; mais il ne nous donne aucun moyen de rétablir la série chronologique rompue depuis Psammitichus ; seulement il observe que depuis l'érection de la grande pyramide (de Chembes ou Cheops), jusqu'à l'année où il écrivait, plusieurs savans Égyptiens comptaient une durée de mille ans, ce qui correspond à l'année 1056 avant J.-C. ; et cependant, dit-il, d'autres *prétendent qu'il s'est écoulé 3400 ans.*

Nous pensons que cette seconde opinion doit s'entendre de quelque pyramide bien plus ancienne, et dont l'érection eut un but réellement astronomique, ainsi que la pyramide de Bel, érigée à *Babyl-on* vers cette époque.

Antérieurement à Chembès, Diodore place le Roi Remphis, « lequel n'eut d'autres soins que

[1] Diodore, édit. de Wesseling, pag. 74, 73, 72.

» d'amasser d'immenses trésors. On prétend qu'il
» entassa jusqu'à 400,000 talens, tant en or qu'en
» argent (à 3000 fr. le talent, c'est 1,200,000,000 fr.). »

Ce Remphis est évidemment le Rampsinit de Hérodote. « Après Remphis, pendant sept *gé-* » *nérations*, régnèrent des Rois fainéans, livrés » aux voluptés.... Il faut cependant en excep- » ter *Nileus*, qui, selon les Annales sacerdo- » tales, fit creuser des canaux, élever des digues, » et exécuter une foule d'autres ouvrages telle- » ment utiles à la navigation, qu'alors le fleuve » reçut le nom de *Nil*, au lieu du nom » d'*Ægyptus* qu'il portoit auparavant. »

« Le huitième Roi fut Chembès.... »

(Il nous semble qu'ici Chembès est le huitième depuis Remphis et non depuis *Nileus*, comme le veulent quelques traducteurs : ce terme 8 est une suite, un complément des 7 *générations* mentionnées auparavant.

« Or Remphis avoit été le successeur et le » fils d'un Roi que les Égyptiens nomment *Ketès*, » et les Grecs, *Protée*, qui fut contemporain de » la guerre de Troie, (dont l'époque est fixée » par Diodore, à l'an 1188 avant notre ère, c'est- » à-dire, à 1138 ans avant lui-même.) » Diodore est encore ici copiste d'Hérodote. Il semblerait, d'après cela, que peu de règnes avant Protée, devrait venir Sésostris; point du tout : Diodore

recourant à quelqu'autre historien, soit Manethon, soit Hecatée, introduit une immense série de Rois, dont il ne cite que quatre ou cinq, avec des détails qui éveillent contre lui nos soupçons.

« Le fils de Sesoosis (il nomme ainsi Sésostris), » en lui succédant, prit le nom de son père..... » Il devint aveugle, etc. Il eut pour successeurs » une immense série de Rois qui ne firent rien » de remarquable. Enfin, après *plusieurs siècles*, » le pouvoir passa aux mains d'*Amasis* qui en » usa tyranniquement : il fit mourir les uns, con- » fisqua le bien des autres, traita tout le monde » avec insolence...... Le peuple supporta l'op- » pression qu'il ne pouvoit empêcher; mais un » Roi des Éthiopiens, nommé *Actisanes*, étant » venu attaquer *Amasis*, les Égyptiens saisirent » l'occasion de lui montrer leur haine, et se » soumirent sans combat à l'étranger. Actisanès » usa de la victoire avec douceur et bonté. Il » ne voulut pas même que l'on punît de mort » les criminels (en justice); et cependant, comme » il ne voulut pas les laisser impunis, il fit couper » le nez à ceux qui furent légalement convain- » cus, et il les envoya habiter et coloniser un » lieu désert, que pour cette raison l'on a nom- » mé *Rhinocolure* (*narines coupées*).

» Après la mort d'*Actisanes*, les Égyptiens

» devenus libres, se nommèrent un Roi, appelé » *Mendès* par les uns, et *Marras* par les autres. » Ce Prince ne s'illustra point par la guerre, » mais il fit construire un ouvrage aussi admi- » rable pour l'art que pour la masse : cet *ouvrage* » *fut* le labyrinthe devenu si célèbre, même » parmi les Grecs.

» Après la mort de Mendès, cinq générations » s'étant écoulées dans l'anarchie, un homme » des basses classes du peuple fut élu Roi. Les » Égyptiens le nomment *Ketès*, et les Grecs, » *Protée*, qui fut contemporain de la guerre de » Troie, etc. » (comme nous l'avons dit plus haut.

Remarquez que Diodore place la guerre de Troie vers l'an 1188. Comment compte-t-il une immense série de Rois entre cette guerre et le règne de Sésostris, quand Hérodote, Porphyre, Strabon et plusieurs autres anciens nous indiquent ces deux époques comme assez rapprochées ? En examinant son récit, nous pensons découvrir la source de son erreur dans un défaut de jugement et dans la négligence habituelle de cet auteur qui, empruntant ses récits de diverses mains, en a fait de vicieuses combinaisons, et qui, dans le cas présent, ne s'est pas aperçu qu'il employait deux fois des tems et des Rois qui sont en partie les mêmes.

En effet, si l'on compare les deux parties de sa liste, qui sont, l'une entre Bochoris et Psammetik, l'autre, entre Amasis et Mendès, on verra que les personnages et les faits sont absolument les mêmes, quoique sous des noms différens. Le tableau ci-joint rend cette identité sensible.

RÉCIT Ier.

Amasis (ou Amosis) tyran détesté; ses sujets se livrent de plein gré à

Actisanes, Roi des Ethiopiens, lequel gouverne avec douceur : il abolit la peine de *mort*, et se contente d'envoyer les criminels habiter un lieu désert.

Après *Actisanes*, le peuple égyptien *devenu libre*, élit un Roi appelé *Mendès*, qui construisit le *labyrinthe*.

Après *Mendès*, *anarchie* ou interrègne.

RÉCIT II.

DIODORE.

Bochoris (*selon les listes*) fut brûlé vif au bout de 6 ans de règne (sans doute pour cause de tyrannie,)

Par *Sabako*, Roi d'*Ethiopie*, que sa douceur et sa piété distinguent d'ailleurs des Rois précédens : il abolit la peine de *mort*, même pour les criminels, et il la commua en travaux publics de canaux, de chaussées, etc., utiles au pays.

Il se retira, sur un avis qu'il reçut en songe.

Après *Sabako*, *anarchie* de deux ans. Douze Grands se liguent et se font Rois : ils construisent ensemble le *labyrinthe*.

Puis la guerre éclate entre eux : Psammitichus reste seul.

HÉRODOTE.

Anusis, (prononcé Anousis par les Grecs, lequel se rapproche beaucoup d'*Amosis*), après un court règne est détrôné par

Sabako, Roi d'Ethiopie, qui régna avec douceur pendant 50 ans; *il ne fit mourir personne;* mais selon la qualité du crime, il condamnait le coupable à travailler aux canaux et aux chaussées. Il se retira sur un avis qu'il reçut en songe. (Diodore a copié le reste.)

Après *Sabako* revient *Anusis*, puis *Sethon*, prêtre de Phtha;

Puis les Egyptiens *devenus libres*, et ne pouvant vivre sans Rois, en élisent *douze*, etc.

Il est sensible dans ce tableau, qu'*Actisanes* et *Sabako* sont un seul et même personnage, cité par des auteurs divers, sous deux noms différens. Sabako peut être son nom *éthiopien*, et l'autre, un nom égyptien ou composé grec : non-seulement ses actions caractéristiques sont les mêmes ; les faits antécédens et les subséquens sont encore identiques. « Il règne avec » douceur et justice ; il *abolit* la peine de mort ; » il se retire volontairement ; les Égytiens *restent* » *libres ;* ils se font un *Roi* ou un *gouverne-* » *ment spontané* sous lequel est bâti le laby- » rinthe, etc..... » Avant l'invasion de l'*Éthiopien* régnait un tyran. Hérodote ne le dit pas positivement d'*Anusis*, mais il ne dit rien de contraire ; et entre ce nom d'*Anousis* et celui d'*Amosis* ou *Amasis*, il y a tant d'analogie, que l'on a droit de supposer l'altération d'une lettre par les copistes : il est vrai que Diodore représente *Bokchoris* comme un sage [1] et un législateur, antérieur de *plusieurs tems* à Sabako ; tandis que les listes font brûler vif *Bochoris*, sans doute pour cause de tyrannie ; mais, outre que ce nom a pu être commun à plusieurs princes, les dissonances des auteurs sur cette circons-

---

[1] Ce doit être lui dont le père *Gnephactus* maudit la Mémoire de Mènâs.

tance prouvent seulement leur peu de soin et d'instruction. C'est un reproche dont ne peut se laver le compilateur Diodore ; il est clair qu'il a composé son récit de morceaux tirés de divers historiens, l'un évidemment Hérodote, et l'autre Manethon, comme nous allons le voir, et peut-être *Hecatée*, ou quelque Grec du temps des Ptolomées ; malheureusement pour lui et pour nous, n'ayant pas pris le tems, ou n'ayant pas eu l'art d'analyser et de comparer, il a commis ici les mêmes fautes que dans sa Chronologie des Mèdes et des Assyriens, en doublant des faits et des personnages qui essentiellement sont les mêmes : il faut donc supprimer de sa liste tout ce qu'il dit des successeurs du fils de *Sésostris* ou *Sesoosis*, jusqu'à Protée, et alors on voit qu'il reste purement copiste d'Hérodote en cette période....

Mais où a-t-il pris cette *immense série de Rois* entre Sésostris et l'*Amosis* ou *Anousis* de *Sabako?* Nous trouvons la solution de cette énigme dans la liste qu'Africanus nous présente comme copiée de Manethon.

En effet, après y avoir supposé que *Sésostris* fut le troisième Prince de la douzième dynastie, cet auteur lui donne pour successeurs, d'abord 50 Rois Diospolites ou Thébains (dynastie 13e), puis un nombre indéfini de Rois Xoïthes (dynas-

tie 14ᵉ), plus, les six Rois pasteurs arabes qui envahirent l'Égypte (dynastie 15ᵉ), plus, les pasteurs grecs au nombre de 32 (dynastie 16ᵉ), et encore d'autres Rois pasteurs et Thébains, au nombre de 43 (dynastie 17ᵉ); enfin les 16 Rois connus de la dynastie 18ᵉ, laquelle précéda le vrai Sésostris, Sethos de Manethon, etc.

Ainsi voilà bien plus de 157 règnes cités, sans compter les inconnus de la dynastie 14ᵉ, et tous ceux qui se placent entre *Sésostris-Sethos* et Sabako : nous ne pouvons douter que ce ne soit ici la source où a puisé Diodore, et alors il est démontré, 1° qu'il a partagé l'erreur dont nous avons convaincu Africanus, par le propre texte de Manethon en Josephe, au sujet de l'époque de Sésostris, rejetée par-delà l'an 2600 avant J.-C.; 2° que Manethon lui-même est atteint et convaincu de cette erreur, puisque Diodore qui a écrit 280 ans avant Africanus, nous retrace le même système que ce prêtre. Nous devons donc regarder Manethon non pas comme l'auteur premier, comme l'inventeur prémédité de tout ce système de confusion, mais comme le compilateur malhabile et ignorant qui ayant eu en sa possession des archives de diverses villes, des chroniques de diverses mains, rédigées peut-être en idiomes divers, n'a pas eu le tact d'y reconnaître des faits foncièrement les mêmes, pré-

sentés sous des formes un peu différentes. De telles méprises sont grossières, sans doute; mais si l'on considère que les manuscrits anciens furent souvent écrits énigmatiquement, par suite de l'esprit mystérieux et jaloux des prêtres et des gouvernans; que, bornés à très-peu de copies, ils n'étaient soumis à aucun contrôle; que plus tard les copistes les altérèrent habituellement et impunément; que tout travail de collation et de correction devint d'une grande difficulté; qu'à des époques tardives, des compilateurs, tels que Ktesias et Manethon, se prévalant des notions presqu'exclusives qu'ils eurent chacun en leur genre, s'en firent un moyen de faveur et de fortune près des princes, on concevra comment et jusqu'à quel point de tels abus ont été faciles. Maintenant que celui de notre sujet est signalé et reconnu, revenons au point d'où nous sommes partis, au règne de *Sésostris*, considéré comme moyen de calculer et de mettre en ordre les règnes antérieurs mentionnés par Diodore.

Cet auteur nous a dit (ci-devant, page 285) que le Roi *Moïris*, qui creusa le célèbre lac de son nom, avait vécu sept générations avant Sésostris; c'est-à-dire, selon sa méthode, qu'il y aurait eu cinq règnes entre ces deux princes: s'il était exact en ce récit, *Moïris* serait le douzième Roi de la dynastie 18ᵉ, nommé *Acherrès*,

rès ; la différence de nom ne serait pas une difficulté, puisqu'il est constant que la plupart des Rois eurent plusieurs noms, ou surnoms épithétiques provenant de leurs actions ou de leur caractère ; mais parce que Diodore ajoute que douze générations avant Moïris, le Roi *Uchoreus* avait bâti de fond en comble Memphis la neuve, en détournant le Nil, en comblant son lit, etc., nous avons le droit de lui opposer un de ses propres guides, Manethon, qui, dans le passage très-détaillé que cite Josephe, et dans toutes les listes de ses copistes, établit toujours la dynastie 18ᵉ comme ayant précédé immédiatement le règne de Sethos bien indiqué par Josephe et par Manethon, pour être Sésostris, chef de la Dynastie 19ᵉ..... Or, s'il est prouvé, comme nous le croyons, qu'avant le sixième Roi de la Dynastie 18ᵉ, c'est-à-dire avant *Tethmos*, les Rois de Thèbes ne régnèrent point sur l'ancienne Memphis ; que cette capitale et toute la Basse-Égypte furent alors sous la domination des pasteurs, et précédemment sous celle des Rois indigènes : s'il est prouvé que ce *Tethmos*, qui, le premier des Rois de Thèbes, régna sur l'ancienne Memphis, et cela, douze générations avant Sésostris (en style de Diodore) ; il s'ensuit que *Memphis-la-Neuve* n'a pu être bâtie que par l'un des successeurs de Tethmos ; que par

conséquent *Uchoreus* et *Moïris* doivent se trouver dans les dix princes qui séparent Tethmos de Sésostris, et que les dix-sept générations entre ce dernier et *Uchoreus*, rentrent dans la classe de celles dont nous avons vu Diodore être si prodigue dans tout son récit. Nous répéterons donc ce que nous avons dit plus haut, « que » *Uchoreus* a dû être *Achoris*, dixième Roi de » la dynastie 18e, et que *Moïris* doit avoir été » *Acherrès*, et peut-être encore mieux *Ramessés*, » aïeul de Sésostris [1], lequel, par la longueur » de son règne, offre le temps nécessaire à de » grands ouvrages, tandis que par son rapprochement de Sésostris, il remplit l'indication » d'Hérodote sur la contiguité de ce dernier » Prince et de Moïris. »

Maintenant si nous partons de cette hypothèse, et que nous disions avec Diodore, que « huit générations avant *Uchoreus-Achoris*, » avoit régné à Thèbes un Prince nommé par » les Thébains, *Osymandua*, » ce Roi se trouvera être ou *Chebron* ou *Amenoph I* (deuxième et troisième Rois de la dynastie 18e), lesquels régnèrent à Thèbes, tandis que les pasteurs régnaient dans l'ancienne Memphis.

[1] On a lieu de croire que ce fut ce Ramessés qui força les Hébreux de bâtir les villes de Ramessés et de Phitom, autre analogie.

Cet Osymandua dut être un Prince riche, puissant et ami des arts, puisqu'il fit construire à Thèbes un Zodiaque de 360 coudées de circonférence sur une coudée de largeur ou hauteur, tout en or massif, et qu'il eut une bibliothèque nombreuse, à laquelle il fit mettre pour inscription, *Médecine* ou *Pharmacie* de l'*âme*. Il fit aussi bâtir un palais dont les ruines viennent d'être splendidement ressuscitées par les savans français de l'expédition d'Egypte. Sur les murs de ce palais « les prêtres Thébains, au temps de Ptolo-
» mée Lagus (1), montroient aux voyageurs grecs
» des sculptures d'un travail exquis, qui, entre
» autres scènes, représentoient une guerre mé-
» morable que fit (ou soutint) Osymandua contre
» des étrangers révoltés. Sur un premier mur on
» voyoit ce Roi attaquant une muraille baignée
» par un fleuve, et combattant à la tête de ses
» troupes, escorté d'un lion terrible qui le dé-
» fend : les uns disent que ce fut réellement un
» lion privé que posséda le Prince; d'autres sou-
» tiennent que ce n'est qu'un emblême par lequel
» *Osymandua*, qui fut aussi *vaniteux* que brave,
» a voulu figurer son propre caractère. Sur un
» second mur, on lui présente des prisonniers
» qui n'ont ni *mains* ni *parties génitales*, pour

(1) Diod. sicul, lib. I°, pag. 57.

» signifier, dit-on, que dans le danger, ces hommes
» n'ont eu que des *cœurs de femmes* et des mains
» foibles et incapables. — Les prêtres disoient en-
» core que l'armée d'Osymandué, dans cette ex-
» pédition, avoit été composée de 400,000 pié-
» tons et de 20,000 cavaliers; qu'il l'avoit divisée
» en *quatre* corps, commandés par ses fils; enfin
» ils ajoutoient que ces *étrangers révoltés* furent
» les *Bactriens.* »

Si ce dernier mot ne résout pas l'énigme, il va la compliquer beaucoup... En effet, d'après l'autorité d'Hérodote et des prêtres de son tems, il était de foi historique en Égypte, qu'*aucun Roi du pays ne s'était illustré par des guerres étrangères avant Sésostris*, et cependant ici Diodore nous présente un Roi qui, dans son système généalogique, aurait précédé Sésostris de 27 générations, et ce Roi aurait fait contre un pays aussi lointain que la Bactriane, *deux expéditions, deux guerres!* Car dès lors que les *Bactriens* sont des *révoltés*, il faut admettre qu'antécédemment il a fallu les *attaquer*, les *soumettre :* comment un fait si marquant eût-il été totalement oublié? et à quelle époque, en quel tems avant Sésostris a-t-il pu arriver? Aurait-il précédé l'invasion des Pasteurs? cela choque toute vraisemblance. Aurait-il été subséquent? il tombe dans une période connue qui ne saurait l'admettre.

D'après ces préliminaires, méditant notre texte, voici ce qui nous a paru être, sinon la vérité, du n ı : l vraisemblance.

D'abord nous remarquons ces mots : *un Roi que les habitans de Thèbes nomment Osymandua :* Les Thébains ou *Hauts-Égyptiens*, en beaucoup de choses, et notamment en dialecte, différèrent des Memphites ou *Bas-Égyptiens* [1]. Ils auront pu donner un nom différent à un Roi qui leur aurait été commun, et qui serait foncièrement le même : voyons si les circonstances citées ne nous le feraient pas reconnaître.

« *Osymandua* fait la guerre aux Bactriens. »

Sésostris la fit aux Mèdes et aux Perses, qui furent leurs voisins.

« L'armée d'*Osymandua* est de 400,000 piétons et de 20,000 cavaliers. »

L'armée de Sésostris fut de 600,000.

« Les prisonniers sont présentés à *Osymandua*, privés de leurs mains et de l'organe viril, pour désigner leur foiblesse, leur incapacité. »

Sur les monumens de Sésostris on voyait l'image sculptée de l'organe viril, pour désigner les peuples qui s'étaient bravement défendus, et celui du sexe féminin, pour désigner ceux qui s'étaient d'abord soumis.

---

[1] Après tant de siècles de réunion ils en diffèrent encore.

« L'un des traits caractéristiques d'*Osymandua*
» fut l'*orgueil*, la *vanité*. »

Pline a dit de Sésostris : *tantâ superbiâ elatus :* Roi bouffi de tant d'orgueil.

« Osymandua avoit fait faire sa statue dans
» l'attitude d'un homme assis, et cela d'une seule
» pierre si *grande*, que le pied avoit *sept* cou-
» dées de longueur. C'étoit la plus grande de toutes
» celles d'Égypte... Les statues de sa mère et de
» sa fille, aussi d'un seul morceau, mais moins
» grandes, étoient appuyées contre ses genoux,
» l'une à droite, l'autre à gauche. »

Sésostris fit placer à Memphis, dans le temple de Phtha, sa statue et celle de sa femme, l'une et l'autre de 30 coudées de hauteur, et d'un seul bloc de pierre ; il y joignit celles de ses fils, hautes de 20 coudées.

Sur la statue d'Osymandua était cette inscription :

« Je suis Osymandua, *Roi des Rois* : si quel-
» qu'un veut connoître ma puissance et où je
» repose, qu'il démolisse quelqu'un de mes ou-
» vrages ! »

Sur les monumens militaires de Sésostris on lisait :

« Sésostris, *Roi des Rois*, Seigneur des Sei-
» gneurs, a subjugué ce pays par la force de ses
» armes. »

Pourquoi tant d'analogie d'actions et de caractère? N'indiquent-elles pas un seul et même personnage? La différence de nom n'y fait rien : nous avons vu nombre de ces Rois anciens en avoir plusieurs : nous savons que Sésostris lui-même en porte cinq, et entre autres celui de *Ramessés* ou *Ramsis*, qui diffère de celui-là autant qu'*Osymandua*? Ce nom de *Ramessés* nous devient même la preuve positive que *Sésostris* régna dans Thèbes, y habita temporairement, et y fit construire de ces grands ouvrages destinés à immortaliser son nom. Écoutons Tacite[1] lorsque, parlant du voyage que *Germanicus* fit dans la Haute-Égypte, il décrit l'étonnement de ce Prince à la vue « des prodigieux monumens de Thèbes, et » entre autres, des immenses obélisques chargés » d'inscriptions qui exprimoient son ancienne puis» sance. Le plus ancien des prêtres, interrogé par » Germanicus sur le sens littéral des mots égyp» tiens, interpréta que, jadis le pays eut 700,000 » hommes portant les armes; qu'avec cette armée » *Rhamsés* subjugua la Lybie, l'Éthiopie, les Mè» des, les Perses, les *Bactriens* et les Scythes; » qu'il conquit également la Syrie, l'Arménie, la » Cappadoce, la Bithynie et la Lycie jusqu'à la

(1) Tacite, Annal., lib. II, année 772.

» mer [1]. Le prêtre lut ensuite quels tributs (an-
» nuels) avoient été imposés aux peuples vaincus,
» tant en or qu'en argent; le nombre des armes,
» des chevaux et des offrandes faites aux Dieux,
» en ivoire et en aromates; enfin les quantités de
» blé et de denrées fournies, qui égaloient tout ce
» que lèvent les Romains et les Parthes au faîte de
» leur puissance. »

Voilà trait pour trait le conquérant Sésostris, tel que nous le peignent tous les historiens : ainsi nous avons la certitude que, dans la répartition de ses monumens, il n'oublia pas Thèbes, qui, à raison de son antique suprématie et de la beauté des carrières voisines, dut avoir un attrait particulier pour lui. Dans cette inscription nous avons une mention spéciale des *Bactriens* cités dans l'histoire d'Osymandua : l'armée de celui-ci n'est que de 400,000 hommes; mais il peut avoir existé ce cas où les *Bactriens* s'étant révoltés, Sésostris, irrité, aura porté sur eux 400,000 hommes, avec une rapidité qui n'aura exigé que quelques mois de campagne. D'ailleurs, comment imaginer qu'un homme du caractère de Sésostris eût souffert sous ses yeux une *statue*, *la plus finie*, *la*

[1] Remarquez bien que sur ce monument autographe, il n'est pas donné le plus léger indice des puissantes cités de Ninive et de Babylone.

plus grande de toutes celles de l'Égypte, si elle n'eût été la sienne? Nous sommes donc portés à penser que tout ce palais vu par les voyageurs grecs du tems de Ptolémée Lagus, et restauré en ce moment sous nos yeux par les savans voyageurs français, a été un ouvrage spécial de Sésostris, qui lui a donné cette forme singulière dont ils font la remarque, et que l'on ne trouve dans aucune autre construction. Ce prince régnant à la fois sur Memphis et Thèbes, aura partagé ses faveurs entre ces deux métropoles, et nous avons tout droit d'attribuer à sa magnificence les cent écuries royales distribuées par relais égaux entre ces deux cités, et fournies chacune de deux cents chevaux toujours prêts à partir, et formant ensemble le nombre des 20,000 chevaux de l'expédition d'*Osymandua :* notez que Memphis n'étant pas encore bâtie, selon Diodore, au tems de ce dernier, il n'a pu établir ces relais, qui eussent été sans objet. Concluons que Osymandua n'a dû être qu'un nom épithétique donné à *Sésostris* par les Thébains, à raison de quelque *qualité* ou *action* de ce Prince qui les aura plus frappés. En pareil cas les Arabes l'eussent appelé le *père du cercle d'or;* et puisque le mot *mand*, *mund* et *mandala* a signifié dans beaucoup de langues anciennes le *cercle céleste* et *zodiacal*, peut-être en langage thébain *Osymandua* a-t-il signifiéquelque chose de semblable à *Roi du monde.*

Maintenant, si Diodore a commis, à l'égard de ce Prince, une de ces confusions dont il nous a fourni plusieurs exemples, quelle confiance lui accorderons-nous pour les tems qu'il dit avoir précédé, surtout lorsqu'il ne nous dit rien de précis sur le nombre et la durée des règnes remontant d'Osymandua à Busiris II? Tout ce que nous pouvons inférer de son récit, c'est que réellement ce dernier Prince ajouta des embellissemens considérables à la ville de Thèbes, et cela à une époque reculée, que les anciens n'ont pu fixer. Aujourd'hui que les savans français, dans leur description pittoresque de cette cité, nous fournissent de nouveaux moyens de raisonnement, nous remarquerons, dans la totalité des monumens, une circonstance qui donne quelque lumière... Cette circonstance est que l'image du *Taureau* ou *bœuf Apis* ne se montre presque nulle part, tandis que partout on trouve prodiguée celle du *Bélier*, emblême du soleil parcourant le signe de ce nom, sous le nom et la forme de *Jupiter Ammon* : c'est évidemment en l'honneur de cette constellation qu'a été dressée la ligne étonnante des béliers colossaux de Karnak, laquelle se prolonge sur deux rangs, pendant une demi-lieue. Or, puisque le soleil ne commença de quitter le signe du Taureau que dans le 26[e] siècle avant notre ère, pour entrer en celui du *Bélier;* et puisque sa présence

en ce dernier signe ne devint bien sensible que vers l'an 2450, ou 2400, n'est-il pas naturel d'en inférer que ce fut seulement à cette époque et après cette date, que fut bâtie cette portion de Thèbes qui porte le nom de *Karnak*, et qui, par les soins de Busiris et de ses successeurs, atteignit ce degré de magnificence dont la renommée remplit l'ancien monde, et dont les ruines restaurées étonnent notre imagination?... Dans cette hypothèse nous dirons que Thèbes, dès lors ancienne, dès lors puissante, prit un nouveau degré d'activité par suite soit d'accroissement de territoire, soit d'exploitation d'une nouvelle branche de commerce qui aurait procuré plus de richesses et plus de bras. Six siècles se seraient écoulés dans une paix industrieuse, jusqu'à ce que les pasteurs arabes eussent envahi la Basse-Égypte (vers l'an 1800). Le voisinage de ces étrangers aurait occasionné d'abord un régime défensif, puis un système d'agression et d'habitudes militaires, qui, en délivrant l'Égypte de ses oppresseurs, y opéra le double changement très-important de réunir toutes ses parties en une monarchie unique, et de constituer cette monarchie sous des auspices militaires... Les Rois de Thèbes devenus libérateurs et possesseurs de Memphis, dans le 16e siècle, furent obligés de se rapprocher souvent du Delta, où se trouvait la plus grande masse de population et le plus pres-

sant besoin d'administration, à raison des mouvemens du fleuve. L'un d'eux bâtit une ville neuve qui devint rivale de l'antique métropole; mais cette dernière, toujours riche de son territoire, de son commerce, de ses carrières, de ses monumens, et de la présence des anciennes familles opulentes, perdit peu de son activité et rien de sa magnificence. Sésostris touva Thèbes en cette situation à l'époque de 1370 à 1360. Loin d'y rien soustraire, il y ajouta; aussi voyons-nous que cinq siècles après lui, l'Asie occidentale et la Grèce parlaient de Thèbes avec cette admiration dont Homère nous a transmis le témoignage, et avec cette circonstance remarquable, que de ses cent portes il fait sortir précisément le même nombre de 20,000 [1] cavaliers mentionnés dans l'armée d'Osymandua, et dans les 100 écuries royales de Memphis à Thèbes. Après cette époque, il parait qu'un premier et grave revers fut essuyé par cette métropole, selon le témoignage d'Ammien Marcellin, lorsqu'il nous dit [2] « que vers le temps où les Car» thaginois commencèrent d'étendre au loin leur

---

[1] Le texte dit 200 chars par chacune des 100 portes; et nous voyons dans les monumens que chaque char n'a qu'un cheval.

[2] Ammien Marcel., lib. XVII, pag. 90, de Bello persico. Diodore, lib. IV, pag. 263, W. parlant des exploits

» puissance, une armée conduite par leurs géné-
» raux fondit à l'improviste sur Thèbes, et la sac-
» cagea. »

Selon Joseph, Carthage fut fondée par Didon, l'an 889 av. J.-C., selon *Solin* (chap. 30) ce fut l'an 894; mais la plupart des historiens assurent que Didon n'y conduisit qu'un nouveau supplément de colons. Quoi qu'il en soit, nous avons un moyen de préciser le tems indiqué par Ammien Marcellin, et ce moyen nous est fourni par des écrivains juifs, contemporains de l'événement.

Le docte Bochart a démontré que dans les livres juifs le nom de *No-amon* est celui de la ville appelée *Thèbes* par les Grecs : or, vers la fin du règne de Jéroboam II sur les dix tribus, c'est-à-dire un peu avant l'an 780, nous trouvons un prophète qui, menaçant Ninive d'une grande

---

d'Hercule, dit « qu'il bâtit en Lybie une ville appelée *He-*
» *catompyle* (du nombre de ses 100 portes), laquelle a
» fleuri pendant une longue série de siècles, jusqu'à ce que
» les Carthaginois ayant dirigé contre elle une armée com-
» mandée par d'habiles généraux, réussirent à s'en em-
» parer. » Les auteurs de la description de Thèbes qui nient le fait, veulent que Diodore ait récité une fable et qu'Ammien l'ait répétée : mais il est clair qu'Ammien a puisé à une autre source, et probablement dans les livres de Juba, la circonstance de tems qu'il désigne.

catastrophe, lui cite l'exemple récent d'une cité qui l'aurait égalée en splendeur et en puissance.

(Ville superbe) dit Nahum [1], « es-tu meilleure
» que *No-ammon*, assise entre les fleuves (ou ca-
» naux), entourée d'eau de tous côtés, qui pour
» rempart a les *eaux des eaux*, qui pour ses dé-
» fenseurs a l'Éthiopien (*Kush*), et les Égyptiens,
» et le *sans-bornes* [2] *Phut*, et les Lybiens;.. et
» cependant elle a été déportée et emmenée cap-
» tive. . . Ses enfans ont été brisés dans ses places
» publiques, et ses riches ont été tirés au sort
» (par le vainqueur), et liés de chaînes de fer. »

Quelques savans critiques ont prétendu voir dans l'expression du texte, les *eaux des eaux*, une mention expresse de la *mer*, et par cette raison, ils ont prétendu que *No-ammon* devait se

---

(1) Joseph, lib. IX, chap. 11, place Nahum vers le temps de Manahem (778), et le Livre des Rois place Jonas sous le règne de Jeroboam II, mort en 780. Il paraît que vers cette époque, il y eut un moment de grave danger pour Ninive, peut-être de la part des Kimmériens, dont Strabo, lib. III, pag. 222, place une terrible incursion au temps d'Homère, par conséquent vers l'an 790 à 800 : cette secousse semble avoir réveillé de leur indolence les Rois de Ninive, qui depuis *Phul*, alors mis en scène, se montrèrent tous actifs.

(2) Les traducteurs divaguent sur le texte de ce mot, qui hors ce sens n'en a aucun.



trouver dans la Basse-Égypte; mais dans l'idiome hébreu, la mer n'a pas d'autre nom que les *eaux des eaux*, c'est-à-dire une grande étendue d'eau: or, cette circonstance avait lieu pour Thèbes pendant les deux mois de l'inondation, qui donnait au pays l'apparence d'une mer... Une seule expression eût pu constater le voisinage réel de la vraie mer, c'eût été de dire l'*eau salée*... On peut donc assurer que le prophète a eu en vue *Thèbes*, demeure du dieu *Amon* (na amoun), et qu'il a fait allusion à son pillage par les Carthaginois. Or comme Ninive n'offre aucun indice de *secousse* et de *danger* depuis Phul, qui paraît avoir commencé de régner vers 770; comme l'époque de cette secousse ou danger paraît avoir précédé et même préparé le règne de ce Prince; et comme le règne de Jéroboam II se trouve finir à l'an 780 nous pensons que le sac de Thèbes eut lieu entre les années 700 à 790, environ 30 ou 40 ans avant la fondation de Rome, et à une époque où reellement Carthage commença de développer sa puissance en Afrique.

Un second revers dut avoir lieu du tems de Sabako, lorsque, vers l'an 750, ce Roi Éthiopien vint s'emparer de l'Égypte; il est de toute vraisemblance que Thèbes fut encore pillée ou rançonnée : d'après ces atteintes portées à sa sécurité et à sa richesse, cette ville dut décliner

de jour en jour; le fanatisme insensé de Kambyses lui porta un dernier coup lorsque ce tyran la fit incendier et saccager pendant plusieurs jours, en 525. Enfin la création d'Alexandrie, en attirant au bord de la mer tout le commerce et toute l'industrie du pays, acheva d'éteindre la vie et la splendeur de cette cité.

Voilà en peu de mots l'histoire du royaume de Thèbes, depuis le vingt-cinquième siècle avant notre ère : dans cette période de deux mille ans, vaguement décrite par Diodore, ce compilateur mérite deux nouveaux reproches; l'un d'avoir omis l'invasion et le règne des pasteurs arabes qui eurent une influence si marquée sur le sort et la direction des affaires de toute l'Égypte; l'autre, de n'avoir fait aucune mention de la liste des Rois Thébains, découverte par Ératosthènes (1). S'il eût lié cette liste à quelque époque connue, nous eussions pu tirer parti de la série des règnes qu'elle présente, quoique le Syncelle qui nous l'a transmise, l'ait beaucoup altérée : tout ce que nous y pouvons voir, c'est que ces Rois régnèrent uniquement sur la Haute-Égypte, et non sur Memphis et sur le Delta; mais en quel siècle, c'est ce que rien n'indique,

(1) *Voyez* Marsham, et mieux encore Desvignoles, tom. II, pag. 736 et suiv.

aucun

aucun d'eux n'ayant de ressemblance avec ceux des listes. Il est bien vrai qu'entre *Menès* et *Busiris Ier*, Diodore compte 1400 ans répartis sur 52 règnes successifs (27 ans par règne); puis entre Busiris I et Busiris II, sept règnes complets, c'est-à-dire près de 200 ans : comptons pour le tout, 1600 ans : d'où les ferons-nous partir ? la date de Busiris II n'est pas connue : seulement nous voyons que ce Roi n'a pu précéder le vingt - cinquième siècle avant notre ère, puis que tous ses monumens sont marqués du signe d'*Aries* : si nous partons de ce vingt - cinquième Siècle, les 1600 ans nous mènent au siècle quarantième ; mais alors Menès sera postérieur de 600 ans au zodiaque *d'Esneh* : qui date de 4600 : et Diodore lui-même (page 80) dit que les lois des Égyptiens florissaient selon eux depuis 4700 ans... Il faut donc convenir que l'antiquité de Thèbes remonte par-delà tout ce qui nous est connu, et que les savans Egyptiens avaient de bonnes raisons pour parler de 9 mille ans à Solon, et de 13 mille à *Pomponius Mela*. Nous autres modernes nous sommes devenus si habiles, que nous avons trouvé le secret de bâillonner la nature et les monumens.

Ici se présente une objection contre l'antiquité du royaume de Thèbes, admise comme plus grande que celle du royaume de Memphis. Pour-

quoi, dira-t-on, le culte du *Taureau* se trouve-t-il conservé presqu'exclusivement en cette dernière ville, quand le culte plus récent du Bélier se montre presqu'exclusivement dans les ruines de Thèbes? Nous trouvons à cette singularité une réponse qui nous semble naturelle. Les Égyptiens de Memphis ayant été subjugués au dix-neuvième siècle avant notre ère, par les pasteurs Arabes, le cours des observations astronomiques et du culte religieux fut arrêté; la doctrine et les usages restèrent où ils étaient; et si l'on observe que les Grecs et les Latins parlaient encore du Taureau comme constellation dominante au printems, quand le Bélier était déjà très-avancé, l'on sera porté à croire que les Égyptiens de Memphis n'avaient pas encore, au dix-neuvième siècle avant notre ère, changé leurs habitudes à cet égard : les Thébains, au contraire, n'ayant subi aucune interruption, ni de gouvernement civil, ni d'observations astronomiques, ont suivi le cours du ciel, la marche du zodiaque, et lorsqu'ils ont vu le soleil entré d'*un* degré dans le signe du Bélier, ils ont délaissé le Taureau que délaissait l'astre dominateur et régulateur.

En terminant ici nos recherches, nous voulons présenter quelques idées que nous croyons justes, sur le foyer originel d'un système mythologique devenu célèbre dans l'ancien Occident. Quelques

auteurs, Diodore entr'autres, nous parlant des usages singuliers que les Égyptiens, encore au tems de César, pratiquaient pour la sépulture des morts, nous avertissent que l'invention de ces usages, comme de la plupart de ceux de ce peuple, remontait à une antiquité très-reculée. « Aussitôt qu'un homme meurt, nous disent-ils, » les préposés à l'ensevelissement se présen- » tent[1]; un marché volontaire se conçlut; on » leur livre le corps; ils l'emportent, le vident » de ses parties molles, le salent, l'embaument, » le sèchent, et au bout de 30 jours ils le rendent » dans un état de momie si parfait, qu'il semble » encore vivre. Il s'agit de le porter au tombeau: » on ne le peut sans prévenir les juges et la fa- » mille, du jour fixé pour cet acte: le corps » doit traverser le lac; une barque est construite; » un pilote, nommé *Karon* en langue égyptienne, » la dirige.... Avant d'y poser le corps, la loi » permet à tout citoyen de venir porter sa plainte » contre le mort. Les juges réunis au nombre » de quarante, écoutent l'accusation. Si le mort » est convaincu d'avoir été vicieux, injuste, ils » portent une sentence qui le prive de la sépul- » ture.... Si l'accusateur est dans son tort, il » subit lui-même une peine grave. Si le mort est

[1] Diod. sicul. pag. 101, W.

» absous, et demeure pur, ses parens quittent » leurs habits de deuil, font son éloge..., et il » est porté au tombeau avec tous les honneurs, » au milieu des félicitations qui lui sont adres- » sées sur l'éternité de bonheur où il entre, etc. »

Nos auteurs conviennent que ce sont ces usages qui, portés en Grèce, y répandirent les idées du Tartare, de l'Élysée et de toute la fable de Karon et de l'Achéron ; mais leur récit nous conduit à d'autres notions plus instructives.

1°. Nous remarquons que la circonstance de *passer* un *lac*, ne convient qu'à très-peu de localités en Égypte, et que primitivement ce fut le fleuve qu'on traversa.

2°. *Traverser* le *fleuve* ne peut s'appliquer à *Memphis* la neuve, attendu que tous les tombeaux se trouvent à l'ouest du Nil, où elle-même fut située, et qu'il n'existe aucun cimetière à son *est*, dans le mont Moqattam, ou dans la plaine contiguë.

3°. *Traverser le Nil* convient mieux à l'ancienne Memphis bâtie à l'est du fleuve ; mais la plaine à l'ouest offre trop peu de tombeaux, vu la proportion que dut exiger cette capitale ; et de plus, l'usage dut être aboli par les 200 ans de tyrannie des *Pasteurs - Arabes* : cette localité

n'offre donc point le concours de circonstances requis. Pour le trouver, il nous faut remonter à Thèbes. Là, sur la rive orientale du Nil, nous avons une cité antique et immense; sur la rive occidentale nous trouvons d'abord une plaine cultivable, jadis traversée de canaux d'arrosement, qui furent les neuf branches du *Styx;* puis des bois de palmiers, dont l'ombrage, en ce climat brûlant, procurait le bien-être des Champs-Élysées ; puis enfin un escarpement de montagne calcaire qui, sur une hauteur de quatre ou cinq cents pieds et plus d'une lieue de longueur, est percé d'une innombrable quantité de trous semblables à des fenêtres de maisons ou à des sabords de vaisseau; chacun de ces trous formant l'ouverture d'un long boyau ou galerie, ramifié dans l'intérieur de la montagne, et rempli jadis d'une si prodigieuse quantité de momies, qu'aujourd'hui, après plusieurs siècles de spoliations, les voyageurs français en portent le nombre à plusieurs millions. Ce furent là les tombeaux des habitans de Thèbes, qui ne pouvaient y arriver qu'en traversant le Nil dans la barque de Karon, et qui, devenus les libérateurs de Memphis et de la Basse-Égypte par l'expulsion des pasteurs Arabes, vers l'an 1550, y introduisirent ces usages, peut-être inconnus : peut-être encore fut-ce à raison de ce voisinage que les

Grecs en eurent connaissance soit par leurs propres navigateurs, soit par les Phéniciens : toujours paraît-il vrai que c'est vers cette époque qu'on aperçoit l'aurore de ces idées dans l'occident. Il faut savoir gré aux législateurs de la Grèce d'avoir voulu les employer à épurer les mœurs de leurs peuples féroces, mais faute de les avoir mises en action positive, ils manquèrent une partie de leur but et n'atteignirent que les esprits timorés. Quelle admirable institution que cette coutume égyptienne? quelle haute idée elle donne de leurs moralistes?

L'aspect des momies nous suggère une conjecture sur l'intention de leurs physiciens : quand on examine attentivement ces poupées, on est frappé de leur ressemblance avec la chrysalide qui fait passer le ver rampant à l'état d'être volatile. Nous savons que très-anciennement les prêtres Thébains se livrèrent à l'étude des choses naturelles; qu'ils connurent l'organisation, les mœurs, les caractères spéciaux des plantes, des animaux, ainsi que l'influence exercée par la chaleur solaire sur le mouvement et la vie des êtres terrestres. Alors qu'ils eurent posé en principe que le *mouvement vital* (animus) venait d'un *fluide igné*, incorruptible en lui-même et indestructible; que cette *portion* de *fluide igné*, lorsqu'elle abandonnait un corps, retournait au grand réservoir d'où elle

venait, et pouvait revenir encore, ils n'eurent plus qu'un pas à faire pour établir la métempsycose, l'immortalité de l'*animus* et la revivification du corps ci-devant *animé :* or comme d'autre part, dans leur système astronomique ou astrologique, au bout de certaines révolutions ou périodes, il se faisait une *restitution* ou rétablissement de toutes choses dans l'état antérieur, il devint facile et comme naturel d'en inférer que l'homme si avide de la vie, participerait à cette faveur : de ce moment ce fut un soin de la plus haute importance de conserver dans le meilleur état possible, l'ancienne habitation de l'ame, ce corps qu'elle devait revenir animer : enfin, parce que dans une certaine classe d'êtres, dans celle des vers-à-papillon, la nature présente un exemple et un procédé vraiment singuliers de changement et de métamorphose, l'homme imitateur y crut voir l'avis et le modèle de ce qui lui restait à faire, et il tâcha de se faire chrysalide pour devenir papillon.

C'est encore par une conséquence de ces idées que les anciens Égyptiens attachèrent à la construction de leurs tombeaux cette haute importance dont parle Diodore. « Ils ne regardent, dit-» il, les maisons qu'ils habitent, que comme des » auberges, des lieux de passage, et ils mettent » peu d'intérêt à les entretenir ; mais leurs tom-

» beaux, qui sont leurs demeures éternelles, ils
» portent le plus grand soin à les bâtir; ils y em-
» ploient une partie de leur vie et de leur for-
» tune, et c'est de cette idée qu'a procédé la
» magnificence déployée par les Rois de Thèbes
» en ces sortes de monumens. »

Ainsi donc il ne faut plus s'étonner de voir que des tyrans, tels que Cheops et Chepren, aient tourmenté pendant 20 ans toute une nation pour construire à leur squelette l'énorme tombeau des pyramides; et lorsque des esprits benins objectent que cela ne se peut croire, parce que cela est barbare et absurde, on est obligé de leur répondre que malheureusement dans le cours des choses politiques cela doit se croire par ce motif-là même : Au reste, tous les monumens gigantesques de Thèbes, en prouvant une population nombreuse et industrieuse, prouvent aussi l'existence d'un gouvernement despotique, soit royal, soit sacerdotal, qui eût en mains les moyens coactifs de soumettre toute une nation à de telles corvées : et cela devient une nouvelle preuve d'antiquité pour la nation même, en ce qu'elle a dû parcourir les diverses périodes d'anarchie et de civilisation qui précèdent cet état avant-coureur de la décadence et de la ruine. . .

En considérant le fardeau habituel de ces accablantes corvées nous sommes conduits à cette

autre idée, que si jamais il a existé un pays où il fut nécessaire d'accorder au peuple un repos légal, celui de chaque *septième jour*, ce fut l'*Égypte*: et puisque notre conjecture est appuyée du témoignage positif d'Hérodote et de la pratique de Moyse élève des prêtres *Égyptiens*, nous posons en fait que le *cycle hebdomadaire* est une invention des Thébains, laquelle se lia à tout leur système astrologique et civil.

Résumons-nous, et disons, 1° que ce fut seulement vers le milieu du seizième siècle avant notre ère (1556), que les habitans de la grande et longue vallée de l'Égypte furent réunis en un seul corps de monarchie et sous un même sceptre.

2° Que ce fut de cette concentration de puissance et de moyens que dérivèrent ensuite, dans un ordre progressif de besoins ou de convenances, les conceptions et opérations gigantesques que l'Histoire nous montre dans la Basse-Égypte.

D'abord la création de *Memphis* la neuve, bâtie sur le lit du Nil comblé de main d'homme, et recreusé à l'*est* pour servir de fossé.

Ensuite la construction du lac de Mœris, laquelle consista, non pas à creuser un pays entier, comme l'a cru Hérodote, mais à percer un isthme ou langue de terre, pour jeter tout le surplus du Nil dans le bassin concave du *Faioum*, ainsi que

l'a démontré un savant distingué de l'expédition française en Égypte (*Voyez* le Mémoire de M. Jomart.)

Puis l'établissement et le perfectionnement de l'immense état militaire dont Sésostris profita pour exécuter ses conquêtes.

Puis la masse prodigieuse de richesses de tous genres, attirées sur les bords du Nil, à titre de dépouilles et tributs de l'Asie occidentale subjuguée. (Diodore évalue à douze cent millions le trésor de Rhamsinit, second successeur de Sésostris.)

Puis le changement matériel opéré sur la contexture du pays, à raison de la quantité de digues que fit élever, et de canaux que fit creuser Sésostris.

Enfin l'érection des deux montagnes-pyramides de Cheops et de Chephren, qui furent l'effort suprême d'un despotisme ignorant et grossier embarrassé de ses richesses.

3° Avant cette concentration monarchique, nous trouvons l'Égypte divisée en deux royaumes distincts, dont les traces ne se sont jamais entièrement effacées. L'un, le royaume de Thèbes, comprenant la Haute-Égypte ou *Saïd*; l'autre, le royaume du Delta, *Égypte-Inférieure*, ayant pour capitale l'ancienne *Memphis* située à l'orient du Nil.

Deux siècles et demi avant cette réunion, c'est-à-dire vers l'an 1800 avant notre ère, une irruption de Barbares nomades, telle qu'en a éprouvé la Chine, avait subjugué ce royaume de Memphis qui à cette époque semblerait avoir été sous-divisé en d'autres états soit tributaires, soit indépendans : tout indique que ces Barbares furent des hordes Arabes, et spécialement les débris des anciennes tribus *Kushites*, *Aâd* et *Tamoud*, auxquelles il faut joindre les *Madianites* et les *Amalékites*, que les auteurs musulmans nous signalent comme leurs branches et leur parenté, et que l'on retrouve ensuite fixés aux portes de l'Égypte. Le Royaume de *Thèbes* ayant résisté à cette invasion, il s'ensuivit un état habituel de guerre dont l'effet fut de réunir tous les nationaux sous un même étendart, et d'expulser finalement les étrangers. La formation du peuple juif appartient à cette période.

Avant cette invasion des Arabes, c'est-à-dire avant l'an 1800, une profonde obscurité règne sur l'histoire de Memphis et de la Basse-Égypte, sans doute parce que la longue et violente tyrannie des Arabes fit disparaître les monumens, et aussi parce que la constitution géographique du pays divisé en îles, est favorable au désordre et à l'anarchie. Le royaume de Thèbes, au contraire, homogène en son territoire, et favorisé de ses granits impéris-

sables, nous a transmis, en ses temples, en ses palais, en ses tombeaux, d'innombrables monumens d'une civilisation dont l'origine remonte à une antiquité indéfinie. Malheureusement les secrets en sont exprimés par des figures hiéroglyphiques que l'on sait rarement expliquer. Leur sens, néanmoins, en quelques tableaux astronomiques, s'est montré assez clair pour en déduire des résultats peu contestables.... Ainsi, dans le zodiaque du temple de *Dendera* (jadis *Tentyr*) la disposition des signes et constellations est tellement combinée, que l'on s'accorde à y voir l'état du ciel au moment de la fondation du temple ou de la peinture; et parce que le mouvement annuel de *précession* que les astres observent relativement au soleil, semble être un cadran séculaire inventé par la providence pour révéler ses mystères a l'homme studieux, d'habiles astronomes ont regardé comme certain que la position du soleil dans le signe du Bélier, telle que la donne le zodiaque de *Dendera*, exprimait l'an 2056 avant notre ère, de même qu'une autre disposition des signes dans le zodiaque du temple d'*Esneh* (Latopolis) exprime l'an 4600. Sans doute beaucoup de lecteurs verront avec plaisir les preuves de ces assertions détaillées par l'un des témoins des monumens et l'un des maîtres de l'art; à cet effet nous joignons ici un Mé-

moire de feu M. Nouet, astronome de l'expédition d'Égypte, dont la copie nous est venue d'une main amie. Ce Mémoire suppose la connaissance de celui publié par Dupuis, (dans la *revue Philosophique*, mai 1806) lequel n'est pas l'un des moindres produits de la sagacité et de l'érudition de cet homme dont le plus grand tort est de n'être pas entendu par les *beaux-esprits* qui le censurent.

Recherches sur les Antiquités du temple de Dendérah, dans la Haute-Egypte, d'après la construction du zodiaque au plafond de son péristyle.

PAR M. NOUET.

Le plafond du péristyle du temple de Dendérah est soutenu par vingt-quatre colonnes sur six rangs qui divisent le plafond en sept plate-bandes parallèles à l'axe du temple ; la plate-bande du milieu, beaucoup plus large, comprend dans sa longueur des globes ailés qui en occupent toute la largeur ; les six autres plate-bandes, dont trois, de chaque côté, contiennent chacune deux rangs de figures sculptées en relief et peintes ; elles ont environ trois pieds de hauteur (1).

Les constellations du zodiaque se trouvent dans une moitié de chaque plate-bande extrême à droite et à gauche du péristyle : les espaces entre chaque constellation, sont occupés par des personnages dont plusieurs, avec les attributs des divinités, doivent avoir avec les contellations des relations qui ne peuvent être données que par l'auteur de l'Origine des Cultes, lorsqu'il aura sous les yeux le dessin exact et plus en grand de ce péristyle, que la Commission des Sciences et Arts d'Egypte doit mettre au jour.

La plate-bande extrême à gauche, en entrant sous le péristyle, comprend dans sa demi-largeur, qui se trouve du côté du milieu de ce péristyle, les constellations ascendantes dans l'ordre suivant, à partir du mur du temple : *le Ver-*

(1) C'est-à-dire un *mètre*; or le *mètre* est juste l'élément du stade égyptien que nous avons vu employé pour la pyramide de Belus, 3190 ans avant J.-C. *Voyez* ci-devant pag. 72.

seau, *les Poissons*, *le Bélier*, *le Taureau*, *les Gémeaux*, *le Cancer*. La seconde partie de cette plate-bande est occupée par dix-huit bateaux conduits par des figures emblématiques qui représentent les dix-huit décans, et doivent avoir des relations directes avec chaque constellation. Ce sont ces bateaux qui ont servi de comparaison aux dessinateurs pour placer fidèlement chaque constellation au lieu correspondant sur le plafond.

La dernière plate-bande à droite en entrant sous le péristyle, comprend dans sa demi-largeur, du côté du milieu de ce péristyle, les six constellations descendantes dans l'ordre suivant, à partir du côté de la cour au mur du temple : *le Lion*, *la Vierge*, *la Balance*, *le Scorpion*, *le Sagittaire*, *le Capricorne*. L'autre demi-plate-bande renferme dix-huit bateaux qui représentent 18 décans.

J'ai remarqué une disposition particulière dans la manière de distribuer les constellations ascendantes et descendantes : le Lion, première constellation descendante, se trouve plus avancé qu'il ne devrait être s'il occupait le milieu de l'espace d'un signe ; le Capricorne, dernière constellation descendante, se trouve contigu au mur du temple ; l'espace qui devrait être entre cette constellation et le temple, se trouve transposé dans la plate-bande des constellations ascendantes, où le Verseau est trop distant du mur du temple. L'espace de la constellation du Cancer est plus petit que celui de l'espace d'un signe. La constellation du Cancer est transposée à l'extrémité de la plate-bande et dans le milieu de sa largeur. Un buste d'Isis, placé au-dessus d'un portique, se trouve occuper la place du Cancer ; au bas de ce portique s'élève une fleur de lotus, du milieu de laquelle sort un serpent. Un soleil placé au solstice, sur le prolongement de la ligne des bateaux, envoie un faisceau de rayons

divergens sur le buste d'Isis : emblême du lever héliaque de Syrius, gardien d'Isis, et placé à la porte du jour.

Ce langage astronomique indique clairement que le soleil, parvenu au solstice, fait par la force de ses rayons, disparaître Syrius à son lever héliaque; la fleur de lotus annonce le débordement du Nil qui arrive toujours au solstice.

Dans une chambre supérieure du temple, on trouve sculpté au plafond un petit planisphère tracé sur le plan de l'écliptique; les douze constellations y forment une ligne circulaire rentrante, de manière que la dernière constellation se trouve, après sa révolution, passer en partie au-dessus de la première. Ce zodiaque commence par le Lion; chaque constellation semble aller dans le même sens, et la constellation du Cancer empiète au-dessus du Lion, par l'effet de la courbe en portion de spirale.

Cette disposition, d'après les données du zodiaque du péristyle, indique le mouvement d'une période qui a commencé au Lion, et qui doit se terminer dans le Cancer.

On peut conclure de cet exposé et du déplacement sensible et assez reconnaissable aux extrémités des constellations ascendantes et descendantes du zodiaque du péristyle, l'époque approchée de la construction de ce zodiaque. J'exposerai les résultats des calculs qui conduisent à cette époque, après avoir donné les éclaircissemens suivans.

Les Egyptiens avaient leur année civile de 365 jours, sans aucune intercalation, ensorte que le lever héliaque de Syrius qui répondait à une époque donnée de leur calendrier, ne pouvait revenir à la même époque qu'après une période de 1461 de leurs années civiles; ces 1461 années égyptiennes répondaient à 1460 années cyniques ou sothiaques. C'est la grande année *caniculaire*, ainsi nommée, parce qu'elle commence au lever héliaque de Syrius ou du grand Chien, gardien des portes du jour et de la nuit.

De Lalande nous dit, en son Astronomie, que l'an 138 de l'ère vulgaire correspondait à la fin d'une période sothiaque, qui, d'après cette donnée, a dû commencer 3122 ans avant 1800 de notre ère (1322 avant J.-C.), et la précédente, 4582 ans avant 1800 (2782 avant J.-C.). Pour trouver les différences entre le solstice et le lever héliaque de Syrius pour le commencement de chacune de ces périodes, j'ai fait les calculs suivans pour la latitude du temple de Dendérah, 26° 9′.

On a pour la période qui a commencé l'an 1322 avant J.-C., les données suivantes,

Ascension droite de Syrius......	57° 44′ 53″
Déclinaison australe..............	18 34 18
Obliquité de l'écliptique.........	23 52 24

On trouve pour longitude du soleil, le jour du lever héliaque de Syrius, 90° 28′ 0″ : c'est-à-dire que le lever héliaque de Syrius a eu lieu 10 jours après le solstice.

En remontant à la période précédente qui a commencé l'an 2782 avant J.-C., on a pour la coïncidence du lever héliaque de Syrius avec le solstice, les données suivantes.

Ascension droite..............	48° 15′ 40″
Déclinaison australe...........	23 2 20
Obliquité de l'écliptique.......	24 1 50

Les résultats des calculs donnent pour longitude du soleil, 90° 0′ 0″ : c'est-à-dire que le lever héliaque de Syrius se fit au solstice, l'an 2782 avant J.-C., à l'époque de la grande année caniculaire des Egyptiens.

Ces résultats qui établissent la correspondance entre le solstice et le lever héliaque de Syrius, supposent une dépression du soleil de 12° 9′ sous l'horizon, pour faire dis-

paraître Syrius à son lever; cette supposition est d'autant plus admissible, que le tour de l'horizon en Egypte est tellement chargé de vapeurs, que dans les belles nuits, si communes en ce pays fait pour l'Astronomie, on ne voit jamais d'étoiles à quelques degrés au-dessus de l'horizon dans les secondes et troisièmes grandeurs; le soleil même à son lever et à son coucher se trouve entièrement déformé.

Les Égyptiens, peuple religieux et reconnaissant envers les Dieux, des faveurs de leur fleuve, ont, sur ses bords, élevé des temples couverts intérieurement de tableaux, d'offrandes à Osiris et à Isis, pour obtenir l'ouverture des riches réservoirs des eaux qui à des époques fixes viennent fertiliser leurs terres.

Or c'est l'époque célèbre de la période sothiaque dont le commencement a concouru avec le solstice, que les Egyptiens ont consacrée dans leur zodiaque du temple de Deudérah, pour la date de l'inondation du Nil qui arrive au solstice.

D'après la longitude de γ du Bélier en 1800 et le mouvement rétrograde des points solsticiaux, on trouve que, l'an 1322 avant J.-C., commencement de la dernière période, le solstice a eu lieu dans 13° 23′ de la constellation du Cancer, et l'an 2782 avant J.-C., le solstice a eu lieu dans 3° 48′ de la constellation du Lion; le mouvement du solstice a été d'une période à l'autre, de 20° 23′, dont la moitié 10° 11′, étant ajoutée à 13° 23′ du Cancer, où finit la première période, on aura le milieu de la période précédente représenté par le zodiaque de Deudérah; le Cancer transposé et mis en évidence au-delà des constellations ascendantes indique que cette période doit s'écouler dans cette constellation. Le buste d'Isis mis en place de la constellation du Cancer à 12° du soleil, représente Syrius lorsqu'à son lever il disparaît dans les rayons de cet astre. Ce zodiaque a donc été construit

pour représenter le milieu de cette période, (état du ciel lors de sa construction) quand le solstice arrivait vers 24 du Cancer, c'est-à-dire 3852 ans avant l'an 1800 de notre ère (2052 avant J.-C.).

On peut déterminer, d'une manière conforme à celle qui vient d'être exposée, l'époque du zodiaque du temple de Dendérah, en faisant usage d'un symbole hiéroglyphique de ce zodiaque, dont nous connaissons la signification.

Entre la constellation de la Balance et du Scorpion nous trouvons dans ce zodiaque une figure assise qui a une tête de chien; cette figure est incontestablement celle du Cynocéphale des Egyptiens. Mais le *Cynocéphale assis signifie les équinoxes*, selon les Egyptiens, ainsi que nous l'apprend Horapollo (*Hiéroglyph.*, liv. I, ch. 16, pag. 31 et 32 de l'édition de Paw). Donc dans le zodiaque de Dendérah l'équinoxe d'automne (c'est celui qu'il faut prendre ici, de l'aveu de ceux qui ont écrit sur ce zodiaque) est placé entre la Balance et le Scorpion : le Cynocéphale étant assez éloigné de la constellation de la Balance et assez rapproché de la constellation du Scorpion, il faut, pour fixer les idées, prendre pour le point équinoxial la longitude d'une étoile zodiacale qui soit assez éloignée des étoiles principales de la Balance, et assez rapprochée des étoiles du front du Scorpion : cette étoile est celle de κ de la Balance de quatrième grandeur qui, dans le Catalogue de Mayer pour 1756, avait en longitude $7^s 24° 21' 12''$ (Connaissance des Tems 1788). L'excès de sa longitude sur 6^s est de $1^s 24° 21' 12''$, ou $195672''$. Par la précession annuelle des équinoxes de $50'',1$, admise assez généralement par les astronomes, on trouve que cette étoile était à l'équinoxe d'automne 3905 ans avant le commencement de 1756 de notre ère (2149 avant J.-C.). En fixant le point équinoxial à une bien petite distance de

la longitude de cette étoile, on trouve facilement les 2052 ans avant J.-C., ou les 3852 ans avant 1800 établis précédemment.

Il s'agit maintenant de répondre à une difficulté qui se présente : c'est qu'en plaçant le point équinoxial d'automne aux environs de l'étoile α de la Balance, il arrive que la constellation du Lion se trouve en grande partie dans celle du Cancer avant le point solsticial d'été, tandis que dans le zodiaque de Dendérah, partagé en deux par les solstices, le Lion est placé tout entier dans le commencement des constellations descendantes.

Cette difficulté disparaît si on remonte aux plus anciens zodiaques des Grecs qu'on sait devoir leurs connaissances astronomiques aux Egyptiens. Ptolémée au commencement de son Catalogue d'étoiles, dit qu'il a fait des changemens aux constellations qui avaient été en usage avant lui. Il faut donc recourir à des zodiaques plus anciens : nous en trouvons un qui l'est incontestablement, c'est celui de l'Atlas de Farnèse (ainsi appelé de son possesseur) dont Passéri a donné la figure et l'explication dans le troisième volume de ses *Gemmæ astriferæ*, et dont Bentley a inséré la figure dans son Manilius. Le zodiaque de cet Atlas appartient à des tems antérieurs à Ptolémée, puisque le colure des équinoxes du printems passe par la corne précédente du Bélier. Dans ce zodiaque le Lion n'est point figuré la tête avancée sur le Cancer comme dans le zodiaque moderne, au contraire, elle est retirée très en arrière de ses pattes de devant; de sorte qu'une ligne droite, menée de l'extrémité d'une des serres du Cancer à l'autre, passe par les pattes antérieures du Lion, et que la tête du Lion suit d'assez loin cette ligne.

Il résulte de là que les étoiles qui forment la tête du Lion

dans le zodiaque de Ptolémée suivi par les modernes, appartiennent au Cancer dans cet ancien zodiaque de l'Atlas de Farnèse, et que la tête du Lion de cet ancien zodiaqne est toute entière dans cette partie dn Lion que nous appelons sa *crinière*.

Dans la position que le zodiaqne de Dendérah donne à l'équinoxe d'antomne, le colure du solstice passe par les étoiles les moins avancées en longitude de la crinière du Lion. C'est tout ce qu'il faut ici pour faire voir que le colure du solstice ne coupe pas le Lion dans le zodiaque de Dendérah, et laisse le Lion tout entier dans les constellations descendantes.

De même, dans la position que le zodiaque de Dendérah assigne à l'équinoxe d'automne, la constellation du Capricorne se trouve toute entière dans les constellations descendantes. On pourrait dire qu'une partie du Verseau, son bras précédent, se tronve dans les constellations descendantes; tandis que la figure entière dn Verseau est dans les constellations ascendantes du zodiaque de Dendérah; mais on peut répondre ici que dans l'ancien Atlas de Farnèse, le bras du Verseau n'est point avancé par-dessus le Capricorne et qu'il est ramené vers la poitrine même du Verseau.

Les Egyptiens avant cette époque connaissaient le mouvement rétrograde des solstices, comme on peut s'en convaincre en consultant le zodiaque du temple d'Esneh (latitude 25°18'). Ce zodiaque est placé aux deux extrémités du plafond du péristyle, comme celui de Dendérah : Les constellations ascendantes sont à gauche en entrant, et les constellations descendantes sont à droite. Ces constellations paraissent espacées également dans leurs plate-bandes respectives et se correspondre exactement. Les constellations ascendantes sont, à partir du mur du temple, *les Poissons*,

le Bélier, *le Taureau*, *les Gémeaux*, *le Cancer*, *le Lion* ; les constellations descendantes sont, à partir de l'entrée du péristyle au mur du temple, *la Vierge*, *la Balance*, *le Scorpion*, *le Sagittaire*, *le Capricorne*, *le Verseau*.

D'après cette disposition, le solstice se trouve exactement entre les constellations du Lion et de la Vierge. Le mouvement rétrograde des solstices depuis cette époque jusqu'en 1800 de notre ère, correspond à 6400 ans (4600 avant J.-C.), époque de la construction de ce temple qui se trouve entièrement sous la ville, par l'amas successif des débris des maisons qui se sont succédées pendant une longue suite de siècles ; il ne reste plus qu'une ouverture en avant du péristyle par laquelle on descend les décombres des environs ; et dans quelques siècles on perdra le souvenir de l'existence d'un temple entièrement conservé, enseveli sous terre.

Au reste, avant nous et avant nos raisonnemens actuels, Edouard Bernard avait déjà découvert et prononcé d'après d'anciens monumens, que les prêtres égyptiens faisaient, comme nous, le mouvement de précession de $50''9'''\frac{3}{4}$ par an (1) ; par conséquent qu'ils le connaissaient avec autant de précision que nous prétendons le faire aujourd'hui. Il serait singulier que nous prissions notre ignorance de leurs mystères pour un argument de la leur.

NOUET.

(1) Bailly, Astronomie ancienne, pag. 403.

D'après ces principes, qui sont ceux de tous les astronomes, nous voyons que la précession annuelle étant de 50″ et une fraction d'environ un quart ou un cinquième, il en résulte qu'un degré entier est déplacé en 71 ans 8 ou 9 mois, et un signe entier en 2152 ou 53 ans.

Or si, comme il est de fait en astronomie, le point équinoxial du printemps se trouvait au premier degré du Bélier en l'an 388 avant J.-C. [1], il en résulte qu'il était au premier degré du Taureau environ 2152 ans auparavant; c'est-à-dire vers l'an 2540 avant J.-C.; et ainsi remontant de signe en signe, le premier degré du Bélier se trouva être le point équinoxial d'automne, environ 12912 ans avant l'an 388, c'est-à-dire 13,300 ans avant notre ère : ne serait-ce pas ce qu'a voulu dire *Pomponius Mela*, lorsqu'il rapporte que, selon les Egyptiens, l'*origine* du *monde*, (c'est-à-dire du *grand cercle céleste*) remonte à 13,000 ans : notre surplus de 300 ans ne serait pas une difficulté, parce que *Pomponius* a pu citer un calcul savant fait vers le temps de Ptolémée ou d'Alexandre [2].

Il est d'ailleurs digne de remarque que jamais les Egyptiens n'ont admis ou reconnu dans leur Chronologie le

(1) Par suite de ce mouvement annuel, le point équinoxial se trouve aujourd'hui sortir du second des Poissons; et cependant nos poètes chantent encore le *Bélier* comme Virgile chantait le Taureau.

Candidus auratis aperit cum cornibus annum.

(2) *Diogène de Laërte*, en son préambule, nous dit, d'après les prêtres égyptiens, que depuis *Vulcain* ou *Phtha*, fils de Nilus, jusqu'à l'arrivée d'Alexandre, 373 éclipses du soleil avaient été observées en Egypte, concurremment à 832 éclipses de lune. Des nombres si positifs ne doivent pas être une pure fiction : il serait digne des Astronomes modernes de calculer quelle durée de temps ce nombre exige; cela pourrait donner une correction lumineuse aux 48,863 ans que Diogènes dit avoir été celle de cette durée, et qui dans tous les cas sont inadmissibles (peut-être y a-t-il erreur décuple de (4863.

déluge des Chaldéens dans le sens où nous le prenons ; et cela, sans doute, parce que chez les Chaldéens eux-mêmes il n'était qu'une manière allégorique d'exprimer la présence du *Verseau* au point solsticial d'hiver ; laquelle présence eut réellement lieu à l'époque où le point équinoxial du printemps se trouvait dans le Taureau ; ce qui nous reporte vers le 31 ou 32e siècle avant notre ère, c'est-à-dire précisément aux dates établies par les Indiens et par les Juifs copistes des Chaldéens. Une belle carrière est ouverte en ce genre de recherches, aux savans qui y porteront le desir impartial de la vérité uni aux *connaissances scientifiques* de l'*Astronomie*. Sans ces deux conditions il n'est plus possible de pénétrer dans l'antiquité. Notre tâche est finie...

Epoques et dates principales de la Chronologie d'Egypte, éclaircies et appuyées par des dates parallèles, étrangères.

1°. Règnes des *Dieux* ; c'est-à-dire des astres et des constellations personnifiés par suite de l'emploi des figures hiéroglyphiques qui servirent à exprimer leurs attributs, leurs influences, leurs rapports avec les êtres terrestres.

Leurs prétendus âges ne sont que des périodes vraies ou fictives, simples ou composées.

2°. Première époque historique où l'Egypte fut habitée par des peuplades diverses à la manière des sauvages. Durée indéfinie. Le Delta put alors être dans l'état de golfe dont parle Hérodote.

3°. Deuxième époque, où commencèrent de se former de petits états ou royaumes dont il put y avoir 30, 40 ou davantage. L'Astronomie fit des progrès par l'établissement des Colléges de prêtres : l'invention du zodiaque a pu avoir dans cette époque, conformément à l'indication de *Pomponius Mela*........................ 13,300 ans av. J.-C.

4°. Troisième époque, où les petits états furent peu à peu fondus en trois grands, savoir, la Haute-Egypte ou Thébaïde, la Basse-Egypte ou Delta, et l'Egypte moyenne ou Heptanomis.

A *cette époque* appartiennent le temple d'*Esneh*, dont le zodiaque date de l'an 4600 avant notre ère, ci.. av. J.-C. 4600 ans.
et l'établissement du culte du *Taureau* ou *Bœuf Apis*, symbole du *Taureau céleste*, où le soleil commença de marquer l'équinoxe du printemps.

Le zodiaque Indien se rapporte aussi aux dates de 4700 à 4600

Observation de l'étoile *Aldébaran*, par Hermès, citée à la date de........................... 3362

En Chaldée, fondation de la pyramide de Bélus. 3191

Déluge, selon le texte grec................. 3195

Époque indienne de l'âge actuel............. 3101

Etat du ciel, indiqué dans le livre perse intitulé *Ioub*, vers l'an....(*Voyez* Bailly.)........... 3000

Départ d'un cycle sothiaque, et du cycle callipique de 76 ans, à la date de................ 2782

Fondation du temple d'Hercule à Tyr....... 27

Calendrier de Hoang-ti, en Chine........... 2686

Monumens de Mithra, et travaux d'Hercule selon les Grecs......(*Voyez* Dupuis.)......... 2550

Entrée du soleil au Bélier.................. 2428

Commencement du culte du Bélier. Fondation du temple d'Ammon dans l'*Oasis*; construction des monumens de *Karnak* et de l'avenue des *Béliers*, vers...........................2400 à 2300

Déluge selon Varron et Censorin............. 2376

Déluge selon le texte hébreu, calcul de Petau.	2329 ans.
Le cycle chinois prend son départ à l'an....	2277
Le Calendrier d'Hésiode y correspond.	
Observations chaldéennes de Kallisthènes....	2234
Observation des Pléiades en Egypte, citée par Ptolomée....................................	2200
Observation des colures, citée dans le Sourya Sidhanta...	2068
Date du zodiaque de Dendera.............	2056
Invasion du royaume de Memphis par les pasteurs Arabes, présumés être les tribus de Tamoud Aâd, Madian, Amalek, etc..... vers........	1810
Par suite de cet événement l'on présume à cette époque plusieurs migrations et colonies des Egyptiens en Grèce, en Etrurie, en Asie.	
Fondation d'Héliopolis par les pasteurs Arabes.	1800
Expulsion des Arabes par Tethmos....vers...	1556
Réunion de toute l'Egypte en une seule monarchie.	
Fondation de Memphis la neuve, vers l'an....	1500
Lac de Mœris, vers l'an.....................	1430
Construction des villes de Heroopolis ou Phitom et de Ramessés par les Juifs, vers............	1420
Les Egyptiens, sous le roi Amenoph, chassent d'Egypte les Juifs et une quantité de menu peuple que Moyse organise en corps de nation, et partage en 12 tribus, selon les 12 signes célestes..	1410
Règne et conquêtes de *Sésostris* entre les années....................................1350 et	1390
Rhampsinit, *le Riche*, indiqué par Pline sous le nom de *Rhamsès*, comme auteur du grand obélisque d'Héliopolis, et contemporain de Troie, a	

dû régner vers............................ 1080 ans.
parce que son successeur Chéops a élevé la grande pyramide vers............................ 1050

Sesach, Roi d'Egypte, rançonne Jérusalem en 974

(Il est possible que ce Roi soit l'*A-such-is* d'Hérodote.).

Des Rois obscurs, tels qu'ils sont mentionnés par les listes, se succèdent plus ou moins régulièrement, et affaiblissent l'Egypte par leur mauvaise administration.

Les Carthaginois profitant de cet état de choses, dirigent sur l'opulente ville de Thèbes une armée qui la prend par surprise, la saccage, et emporte un immense butin, vers l'an........... 790

Bouchoris dit *le Sage* arrive au trône, et s'efforce de rétablir l'ordre par des lois qui l'ont fait placer au rang des législateurs du pays...vers.. 781

Un aveugle de la ville d'*Anysis*, appelé par Diodore *Amasis* ou *Amosis*, règne tyranniquement pendant 6 ans...vers................. 755

Sevà le Kushite ou *l'Ethiopien*, dit aussi *Sevechus*, *Sabakos* et *Actisanès*, envahit l'Egypte et règne avec justice et sagesse environ 25 ans depuis............................ 750

Sethon, prêtre de Vulcain, gouverne l'Egypte, tombée dans l'anarchie, à l'époque ou Sennacherib vient en Palestine, vers.............. 722

(Pour la suite, *voyez* le Tableau d'Hérodote, p. 212.)

Note sur le système des générations.

(1) Dans sa Chronologie (tome VII), chapitre des Héraclides, pag. 474, M. Larcher nous dit :

« La règle des générations n'est pas la même chez les » Lacédémoniens que chez les autres nations. Ce peuple, » *comme je l'ai observé* dans le chapitre XIV de la prise » de Troie, avoit défendu de se marier avant l'âge de 36 » ans ou même 37.... Les générations étoient donc de » 37 ans à Lacédémone, tandis qu'elles n'étoient que de » 33 ans dans le reste de la Grèce. »

On croirait, d'après ce texte, que réellement Larcher a *prouvé* ce fait étrange, qu'un peuple entier ne se mariait qu'à 36 ou 37 ans : nous avions lu une première fois le chapitre XIV, sans apercevoir cette démonstration; nous l'avons relu une seconde fois avec une scrupuleuse attention, et voici les seuls raisonnemens que nous y trouvons (pag. 398 et suiv.) : « C'étoit une maxime universel- » lement reçue dans les premiers temps de la Grèce, qu'on » ne se marioit qu'à 33 ans, et ensuite à 30. »

(Nous nions à L*** cette prétendue maxime, ou plutôt ce fait bizarre, incroyable : qu'il nous le prouve d'abord et par des témoignages et par des exemples.)

« De là les générations *étoient évaluées* à 33 ans et » quelque chose, et dans la suite elles le furent à » 30 ans. »

Nous disons qu'elles *furent évaluées systématiquement* par les Égyptiens, puis par les Grecs, pour avoir un moyen

(1) Cette note dans la première édition du tome II, se trouvait après la pag. 82.

quelconque d'estimer des tems incertains. Mais nous nions qu'elles fussent *civilement* évaluées *par les peuples*, même dans les tems dont il s'agit.

« Les Lacédémoniens faisoient une exception à la règle » générale : Lycurgue, dont toutes les institutions *tendoient* » *à former des soldats* vigoureux, — *voulant empêcher ses* » *concitoyens de prendre femme quand ils le jugeroient à* » *propos*, *ordonna qu'ils ne se marieroient que lorsque le* » *corps auroit acquis toute sa vigueur*, *regardant ce règle-* » *ment comme très-utile pour se procurer des enfans ro-* » *bustes.* » (Xenophon, de Republicâ Lacedem. Cap. pr., § VI.

Raisonnons sur ce passage de Xénophon : — Si Lycurgue fit une telle loi, ce ne put être que parce que l'on *avait senti l'abus* de se marier trop jeune : l'*abus existait*, il le réprima ; et cet abus devait d'autant mieux exister dans toute l'ancienne Grèce, qu'on le trouve chez tous les peuples anciens et modernes, en raison de ce que leurs mœurs domestiques sont plus simples, sont moins contraintes par des réglemens de police et de civilisation. Larcher a senti cette objection, car il reprend (pag. 400) :

« On peut m'objecter que ce réglement n'étant pas anté- » rieur à Lycurgue, les générations qui ont précédé ce » législateur, ne doivent être évaluées qu'à 33 ans, comme » dans le reste de la Grèce... Cette objection auroit quel- » que force, si l'on *pouvoit prouver* qu'avant la législation » de Lycurgue, les usages reçus à Sparte fussent *absolu-* » *ment contraires* à ceux adoptés par ce législateur.... Si » tel eût été le cas, *comment se persuader* qu'il eût réussi » à réformer l'Etat.... On *connoît l'attachement des peuples* » à leurs usages,... il eût *certainement révolté* toutes les » classes de citoyens...... Il y avoit *sans doute* alors à

» cédémone des coutumes que l'on *suivoit* ou que l'on » *négligeoit* impunément, parce que la *loi n'avoit point pro-* » *noncé* : Lycurgue choisit parmi ces usages ceux qui lui » parurent les plus raisonnables.... Il est *donc vraisem-* » *blable* que Lycurgue *trouva établie avant lui* la coutume » de ne se marier qu'à 36 ans. »

N'est-ce pas là une logique vraiment curieuse? Larcher a d'abord posé en fait que « *c'étoit une maxime des anciens* » *Grecs que de ne se marier qu'à 33 ans, et même à 37...* » Il dit avoir prouvé ce fait relativement aux Lacédémoniens, dans son chapitre XIV. Ses preuves consistent dans une loi de Lycurgue, *qui défend de se marier avant que le corps ait atteint toute sa vigueur* : il s'aperçoit que cette *défense* indique comme existant, l'abus de se marier trop jeune : pour esquiver la conséquence, il a recours à des *suppositions*, à des *vraisemblances; Lycurgue n'eût osé faire cette loi, si l'usage n'eût déjà existé : le peuple se fût certainement révolté....* C'est-à-dire que, selon Larcher, toutes les lois de Lycurgue existaient déjà avant d'être mises en vigueur par ce prince; car le raisonnement de notre logicien peut s'appliquer à toutes. On peut dire de chacune : *le peuple se fût révolté; ... il est attaché à ses usages; ... il y avait sans doute une coutume; ...* il *est vraisemblable* que Lycurgue ... etc. : *certainement, sans doute, vraisemblable;* telle est la gradation de Larcher. « Il faudroit prouver, dit- » il, qu'avant Lycurgue, les usages de Sparte fussent con- » traires à ses lois. » — Mais c'est à vous, Monsieur, de prouver qu'ils fussent les mêmes; et vous avez d'abord contre vous le cri de toute l'antiquité, qui atteste que la législation de Lycurgue fut un *phénomène d'innovation* contre les usages reçus : un *système spéculatif* et *philosophique* qui heurta tellement les esprits que le peuple de Sparte *s'ameuta;* que

dans cette émeute *Lycurgue perdit un œil* (1); et que pour arriver à son but, cet homme sévère et opiniâtre fut obligé d'user de supercherie en faisant espérer qu'il modifierait ses lois après un voyage entrepris pour consulter les oracles, et en faisant promettre au peuple, *par serment*, *de les exécuter* provisoirement jusqu'à son retour, *qui n'eut point lieu*, puisqu'il préféra de mourir.....

Vous avez ensuite contre vous cet axiome, « que toute » loi prohibitive *prouve par son fait* l'existence de l'acte » qu'elle change ou supprime.... » — *Lycurgue voulut empêcher que l'on prît femme à volonté.* — Donc l'on en usait ainsi. — Il *ordonna de ne se marier* (expression impropre), il défendit de se marier *avant d'avoir acquis toute la vigueur;* — donc l'on se mariait ainsi; donc l'usage dominant était de marier les enfans trop jeunes; et cet usage devait exister, parce qu'il avait pour cause deux puissans motifs, l'un physique, l'autre politique, que nous retrouvons dans tous les tems et dans tous les pays.

Le premier de ces motifs est la passion naturelle commune à tous les parens de marier leurs enfans de bonne heure, afin de se voir revivre dans leur postérité.

De nos jours nous voyons encore cette passion avec ses effets subsister dans cette même Grèce dont on nous parle, dans l'ancienne Asie mineure, dans la Syrie, l'Egypte, la Perse, dans tout l'Orient. Tous les voyageurs modernes, qui ont parcouru la Turquie, l'Inde, la Chine, attestent que dans ces pays les mariages sont généralement précoces; d'abord par le développement précoce de la puberté dans l'un et l'autre sexe; ensuite, et plus spécialement, par le desir qu'ont les parens de marier leurs enfans qui, sans cela

(1) *Voyez* la Vie de Lycurgue dans Plutarque, Diogène de Laërte, etc.

et de leur propre volonté, ne pourraient contracter l'acte civil appelé *mariage*. L'abus est porté au point qu'il n'est pas rare de voir des enfans de douze ans qui cohabitent avant quinze; et cet abus existe chez les Grecs de Morée comme chez ceux de l'Asie mineure : en général les filles y sont mariées avant 15 et 18 ans, et les hommes avant vingt. Direz-vous que c'est un effet de la religion chrétienne, afin de prévenir le libertinage? Pourquoi cet effet a-t-il également lieu dans la religion musulmane, dans celle de Brahma et dans celle de Foë? Les anciens Païens adorateurs du *libertin* Jupiter, étaient donc plus continens et plus chastes? Direz-vous que c'est un effet du climat? Pourquoi, dans toute l'Amérique septentrionale, même au Canada, les mariages se font-ils généralement avant vingt ans pour les femmes, et avant vingt-quatre pour les hommes; et cela chez un peuple de sang anglais, écossais, allemand? Pourquoi, dans notre Europe même, les mariages se font-ils généralement à ce même âge dans certaines classes du peuple, telles que les gens de la campagne et les ouvriers de tout genre, tandis qu'ils sont généralement plus tardifs dans d'autres classes, et spécialement dans les classes bourgeoises vivant de leurs rentes? Pourquoi sont-ils généralement plus tardifs dans les villes que dans les campagnes, dans les capitales que dans les provinces? La vraie raison se fait sentir par ces contrastes. On se marie plutôt partout où l'on peut élever des enfans sans trop de gêne, partout où la subsistance est facile, abondante. Dans de tels pays et dans un tel ordre social, on obéit de bonne heure aux penchans de la nature, au plus impérieux de ses desirs. On se marie plus tard là où la subsistance est difficile, où les enfans deviennent un fardeau dès le bas-âge, où l'on ne sait comment les placer quand ils sont

grands....... Et parce que chez certains peuples et dans certaines organisations politiques, il y a plus ou moins de facilité à éluder le fardeau du mariage sans se priver de ses douceurs; parce que, dans les villes et surtout dans les grandes villes, cette facilité existe, surtout pour les classes riches ou aisées; les mariages y sont soumis à des calculs de convenances de société et de luxe, qui intervertissent ou modifient l'ordre naturel.... Ensorte que le régulateur le plus général des mariages est, d'une part, la simplicité, la grossièreté même des besoins et des mœurs (et de là les mariages plus faciles et plus précoces dans les classes pauvres): d'autre part, le *luxe*, c'est-à-dire l'extension des besoins factices et conventionnels (et de là les mariages plus onéreux, plus difficiles, plus tardifs et moins féconds dans les classes d'une aisance précaire et moyenne). Ici j'ai le bonheur d'être d'accord avec Montesquieu.

Le second motif qui dut rendre les mariages précoces et faciles chez les anciens Grecs, fut le besoin politique qu'éprouvaient les familles d'avoir beaucoup de bras pour leurs travaux agricoles, et surtout pour leur défense et pour leur sûreté. Ces peuples, comme l'on sait, composant chacun une *société* de cinquante ou soixante mille, tout au plus de cent mille citoyens, resserrés au nombre de quinze ou vingt *sociétés*, dans un espace borné de mers et de montagnes, vivaient entr'eux dans un état habituel de jalousie et de guerre, et par cela même faisaient une grande consommation d'hommes. La *chose publique*, la société avait besoin de défenseurs, avait intérêt que l'on se mariât; aussi voit-on que le célibat y était décrié dans l'opinion, qu'il fut même puni par les lois quand il y eut des lois : mais de plus, avant ces lois, dans l'état de liberté ou d'anarchie qui fut celui dont nous traitons, aucune police intérieure

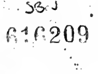
ne réprimant les délits, la sûreté de chaque famille dépendait de ses propres moyens, de ses seules forces... Etait-elle faible, on la vexait, elle était pillée, et pouvait être détruite : était-elle forte, c'est-à-dire nombreuse, on la respectait : elle armait tous ses membres pour réprimer un empiétement, pour punir un meurtre. C'était exactement l'état civil des Hébreux, des Arabes anciens et modernes, et de nos jours celui des Druses, des Maïnotes et des Corses sous les Génois. Chaque famille avait donc à être nombreuse le même intérêt, les mêmes motifs qu'avait la nation; et imaginer que dans un tel état de choses, des peuples en guerre et en anarchie constantes, fussent convenus de la *maxime* de ne se marier qu'à 33 ans, est une chimère, un vrai rêve de cabinet.

La loi de Lycurgue, citée par Xénophon, n'exprime pas l'âge où il devint licite de se marier : pour le fixer, voici comme Larcher raisonne (page 474—475) : Aristote a connu, a eu en main les lois de Lycurgue ; or *Aristote* (dans son plan systématique de République) *dit qu'il ne faut point se marier tant que le corps prend de l'accroissement, et que les hommes ne doivent prendre une compagne que vers leur trente-septième année :* donc *Aristote fait ici allusion* à la loi de Lycurgue; donc Lycurgue a établi l'âge de trente-sept ans ; donc les Lacédémoniens, *dès avant Lycurgue, ne se mariaient qu'à trente-sept ans ; car, sans cela, Lycurgue les eût révoltés...* Et pag. 40 : *Il est bien vrai que Platon, qui en cent endroits fait l'éloge des lois de Lycurgue, prescrit pour se marier l'âge de trente à trente-cinq ans ; ensorte que l'on pourrait croire qu'il a imité celle-ci, et que le terme fixé à Sparte eût été de trente à trente-cinq ans. Mais*, etc.

Laissons Larcher à ses raisonnemens et à ses conjectures

sur Platon et sur Aristote : il est évident, par la diversité des trois termes 30, 35, 37, que Lycurgue fut plus sage que ces rêveurs, et qu'il n'exprima point un âge fixe : l'établir à 37 ou même à 30 ans, eût été priver l'état de huit ou dix ans d'une fécondité ordonnée par la nature, et dissiper en libertinage des forces utiles à la nation. Aristote et Platon, pleins, comme l'on sait, des idées systématiques d'une physique erronée et originairement astrologique, ont dit : « La vie ordinaire de l'homme sain est de » 70 à 75 ans. Tout ce qui ne croît pas, décroît : la moi» tié de la vie doit se passer à croître, l'autre à décroître.... » 35 à 37 sont le terme mitoyen entre zéro et 70 ou 75. » Donc le corps n'est parfait qu'à 35 ou à 37. » — L'erreur de ces systèmes est démontrée par les faits et par la science physiologique. En résultat, il n'existe pas la plus légère preuve que les Grecs anciens, modernes ou mitoyens, se soient mariés au terme général de 30 ni de 35 ans ; il est au contraire prouvé par la nature de la question et par les généalogies d'époque certaine, qu'ils se sont mariés plutôt ; et tout prouve que l'évaluation de trois générations par siècle, a éte un moyen purement idéal et systématique dont l'usage ne peut qu'induire en erreur.

FIN.



... DE	DURÉE DES RÈGNES.	
...	62	
... ejus.	57	
...es ...	31	
...	23	
...	20	
...	26	
...is ...	18	
...es ...	26	
...tal...	263	
Auteur...	......	253
...	38	
...	39	
...is ...	47	
...	17	
...s ...	41	
...	17	
...cheres ...	25	
...otal...	224	

		...MS DES ROIS.	DURÉE DES RÈGNES.
1	. . . .	...thoes...	53
2	. . . .	...nius...	7
3	. . . .	...ethusuphio ...	
4	. . . .	...hiops...	1
5	. . . .	...lentesuphis...	
6	Nobilissima et formosis... tertiam erexit. . . .	...itocris...	12
	Summa, 203 anni, anni...		

Dynastia septima regum ...

